

IRENE ADLER

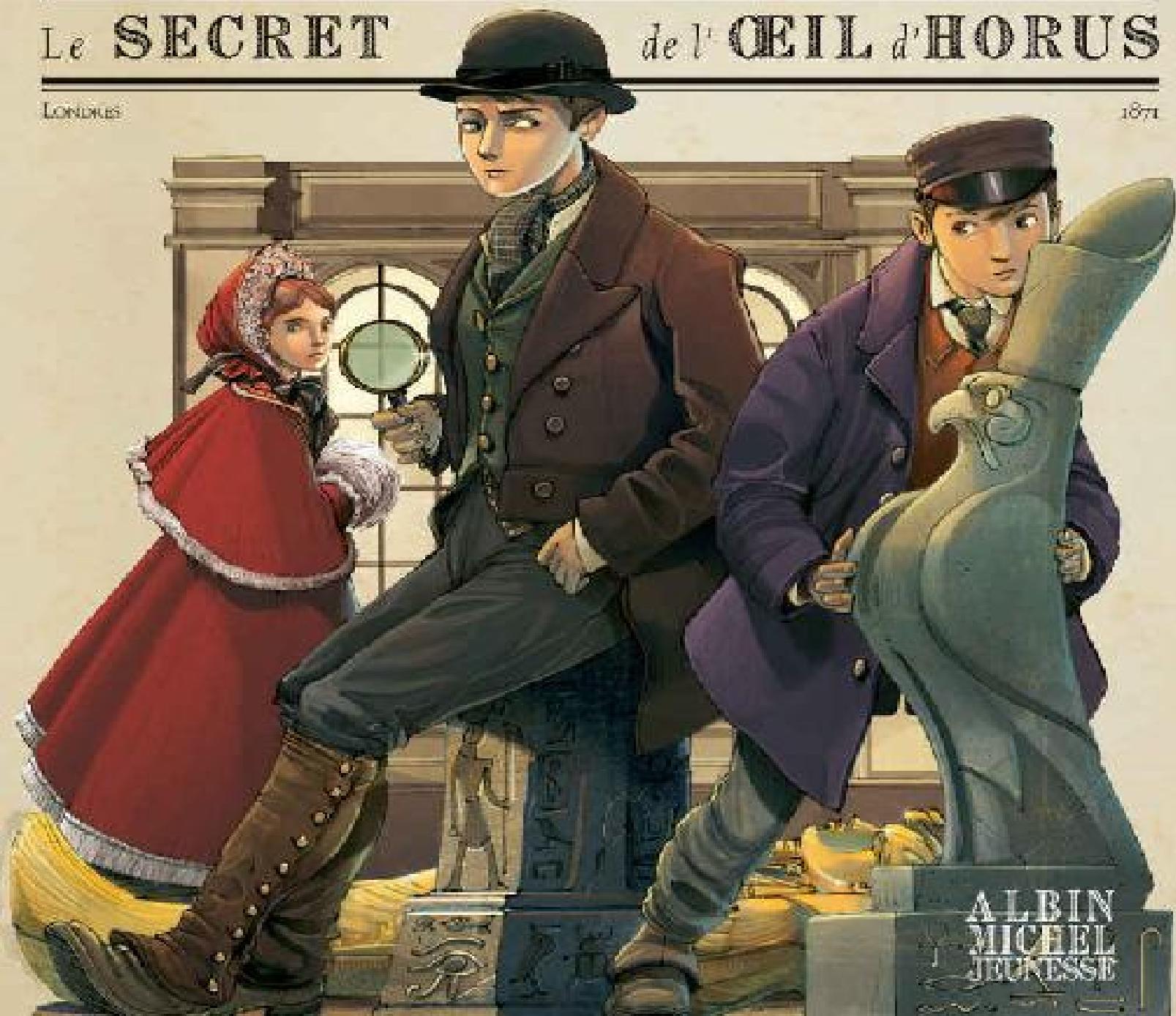
SHERLOCK, JUPIN & MOI

Le SECRET

de l'ŒIL d'HORUS

LONDRES

1871



ALBIN
MICHEL
JEUNESSE

Irene Adler

Le secret de l'œil d'Horus

Traduit de l'italien
par Béatrice Didiot

Albin Michel Jeunesse





Special Production of
CROWN PERFUMERY CO., 115 New Bond Street,
London, W. Manufactured by the Crown Perfumery Co., Ltd.,
115 New Bond Street, London, W. Manufactured by the
Crown Perfumery Co., Ltd., 115 New Bond Street, London, W.

THE NEW
CROWN
VIOLET

ASK YOUR DRUGGIST FOR THEM
SOLD EVERYWHERE

BEWARE OF WORTHLESS IMITATIONS

A
Crown
B.R.
Perfume

THE CROWN
VIOLET
CROWN
LAVENDER
SALTS

We are glad to announce
to our readers a delightful
new creation brought out
by the Crown Perfumery
Co., 115, New Bond St.,
London, England.

UNDER THE TITLE OF
LAVENDER SALTS.

They have performed a new
revolutionizing toilette salts.
They have a delightfully
fresh perfume of Lavender,
coupled with aromatic
and invigorating and
refreshing & delightful
addition to every imaginable
and most agreeable
daily Toilet.

MANUFACTURED AUG. 4, 1871.

Titre original :
SHERLOCK, LUPIN & IO
LA SFINGE DI HYDE PARK
(Première publication : éditions Piemme S.p.A., 2014)
Texte de Pierdomenico Baccalario et Alessandro Gatti
Illustrations de Iacopo Bruno
© 2014, Atlantyca Dreamfarm s.r.l.
International rights © Atlantyca S.p.A., via Leopardi 8,
20123 Milan, Italie
foreignrights@atlantyca.it – www.atlantyca.com
© 2020, Éditions Albin Michel pour la traduction française

Tous droits réservés, y compris droits de reproduction
totale ou partielle, sous toutes ses formes.

ISBN : 978-2-226-44996-2

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Tous les noms, personnages et caractéristiques contenus dans ce livre, copyright Atlantyca S.p.A. sont licenciés exclusivement par Atlantyca S.p.A. dans leurs versions originales. Leurs versions traduites et/ou adaptées sont également la propriété de Atlantyca S.p.A. Tous droits réservés.

UN CADEAU MACABRE



— Vite, Irene ! Filons d'ici ! entendis-je tout près de moi.

J'avais du mal à distinguer le visage de mon interlocuteur, mais savais parfaitement à qui il appartenait : mon grand ami Arsène Lupin. Je le savais avec cette clairvoyance prophétique qu'on a dans les rêves. Tout comme je savais, sans doute aucun, que je n'avais rien à craindre. Le visage d'Arsène se réduisait à une ombre à peine plus sombre que les ténèbres environnantes. Où diable étions-nous ? Et que faisions-nous là ?

J'avais beau me creuser la tête, impossible de m'en souvenir. Nous fuyions, c'était clair, mais face à qui ? Lorsque je tournais la tête pour regarder derrière moi, tout ce que je voyais était une obscurité dense et insidieuse, qui semblait me pousser vers mon ami. Je gardais les mains serrées dans celles d'Arsène, qui, plongé dans le noir, me répétait :

- Vite !
- Oui, décampons, murmurai-je.

À l'instant même où je prononçai ces mots, un froid brusque et alarmant me fit frissonner comme lorsqu'on plonge dans une eau trop profonde. Un froid glacial. Retirant mes mains de celles d'Arsène, je les passai à toute vitesse sur mon corps pour me réchauffer. Mis à part les lambeaux de tissu déchiré qui adhéraient à ma peau, plus gelés encore que mes pensées, je n'avais presque rien sur moi.

Pourquoi mes vêtements étaient-ils dans cet état ? Que s'était-il passé ? Et où étions-nous ? Je sentais l'odeur de l'eau salée, des algues, des embruns.

Nous nous étions battus. Oui, maintenant ça me revenait, vaguement. Il y avait eu une lutte et moi... nous... J'avais réussi à me dégager, à m'enfuir. Et à présent...

Mon ami s'arrêta pour m'attendre, reprit l'une de mes mains et, de nouveau, me tira vers lui.

- Par ici... Viens ! insista-t-il.

Mais je ne percevais plus d'urgence dans sa voix. Comme si tous ceux qui jusque-là nous poursuivaient avaient disparu d'un seul coup et que l'obscurité était devenue moins menaçante.

Je fis quelques pas hésitants aux côtés d'Arsène. La terre était nue et froide sous mes pieds. Mes chaussures ? Qui sait où elles étaient passées ?

- Courage, on y est presque !
- D'accord, mais... où ? demandai-je à la silhouette sombre de mon compagnon.
- Au bateau, pour quitter l'île ! me répondit-il, amusé. Tu ne te souviens pas ?

J'essayai encore une fois, mais mes pensées étaient aussi lourdes que des pierres.

Non. Je ne me rappelais aucun bateau. Mais je sentais l'odeur de la mer, qui à présent me paraissait forte, très forte, presque piquante.

Lupin marchait devant moi, m'entraînait dans son sillage, et voilà que nous pataugions dans l'eau. Une eau chaude, très chaude. Soudain, il me sembla entendre de lointains jets de vapeur et des bruits de pas.

De pas ?! Dans la mer ? Comment était-ce possible ?

Petit à petit, l'eau montait, jusqu'à mes genoux, ma taille, et je serrai fort la main d'Arsène. L'eau m'arrivait presque au menton, quand...

– MADEMOISELLE IRENE ! VOUS ÊTES ENCORE LÀ ? s'écria Horatio Nelson de l'autre côté de la porte de la salle de bains.

Brusquement, je me réveillai, glissai sur la paroi lisse de la baignoire et finis sous l'eau.

Aussi vite que je le pus et les lèvres encore amères de savon, je revins de ma frayeur pour répondre à notre majordome qu'en effet j'étais toujours là, et que tout allait pour le mieux. Ce qui n'était pas tout à fait vrai. Je m'étais à nouveau endormie dans mon bain et, cette fois, la tête enveloppée dans une grande serviette. Souvent j'avais vu ma mère s'enturbanner de la sorte et, ce jour-là, l'envie m'était venue de l'imiter, même si mes cheveux, bien moins longs que les siens, avaient moins besoin d'être protégés. Je portais

toujours la coupe courte et indisciplinée que notre coiffeuse m'avait faite le jour où Maman était morte et n'avais pas l'intention d'en changer.

Diable, quel rêve ! me dis-je, avant de crier à Horatio, qui continuait à ronchonner de l'autre côté de la porte :

– J'arrive ! J'arrive !

Posant un pied par terre, je sentis le froid de la porcelaine sous ma plante humide. Un froid fort semblable à celui que j'avais ressenti dans mon rêve. Comme la serviette que j'avais sur la tête était trempée, je la jetai sur le bord de la baignoire et tendis la main vers mon miroir pour prendre celle qui était suspendue à côté. Ce faisant, mes yeux s'arrêtèrent sur le reflet de mon visage.

J'étais légèrement rouge. Non pas à cause de la chaleur, mais de ce rêve stupide.

Pourquoi mes rêves sont-ils toujours aussi mouvementés ? me demandai-je en m'enroulant prestement dans la serviette sèche. Au programme de celui-là, rien de moins qu'une bataille avec des inconnus, suivie d'une fuite dans le noir pour essayer de monter avec Arsène Lupin à bord d'un mystérieux bateau !

Mais ce n'était pas ces aspects du rêve qui m'embarrassaient. Évidemment pas.

– Mademoiselle, si tout va aussi bien que vous le dites, il serait temps de sortir ! insista M. Nelson.

– Tout de suite !

Après un sourire malicieux à mon reflet, je tins parole et ouvris la porte.

– Mademoiselle Irene ! s'exclama notre majordome en me fixant une fraction de seconde, à savoir le temps qu'il lui fallut pour comprendre qu'il avait tout intérêt à cesser. Votre père va passer à table et vous...

– ... et moi, je dois m'habiller !

Puis, me haussant effrontément sur la pointe des pieds, je lui plaquai une bise sonore au milieu du front.

– Je n'en ai pas pour longtemps !

– Je vois, rétorqua-t-il d'une voix caverneuse.

– D'ici là... si tu voulais être assez gentil pour récupérer l'autre serviette, murmurai-je à son oreille avant de m'élancer le long du couloir qui menait à ma chambre. Je crains qu'elle n'ait besoin d'un bon essorage !

– Vous comporterez-vous un jour comme une jeune fille bien élevée ? Franchement, je me le demande... commenta-t-il d'un ton sévère, mais les yeux rieurs.

Je m'arrêtai net.

– Monsieur Nelson, seriez-vous en train d'insinuer que j'ai de mauvaises manières ? On aura tout entendu !

Sur ces mots, je repris ma course en laissant une belle suite d'empreintes dans mon sillage.

Au moment où j'entrai dans ma chambre, j'entendis derrière moi le rire profond et vibrant de notre majordome et pouffai à mon tour. Rien de tel que ces amusantes taquineries avec lui pour que je me sente chez moi !

Je m'habillai aussi vite que je le pus, passai mes doigts dans mes cheveux, qui se dressèrent comme les épines d'un porc-épic, puis descendis en trombe à la salle à manger.

Comme M. Nelson me l'avait annoncé, mon père était déjà là. Il se tenait à l'autre bout de la table, une main posée sur le dossier d'une chaise et, d'un geste machinal, la faisait aller et venir comme le levier de commande de l'un des trains que fabriquaient ses usines. Ses yeux étaient rivés sur le petit portrait de ma mère qui trônait sur le linteau de la cheminée, remarquai-je immédiatement.

Quand nos regards se croisèrent, il parut s'en apercevoir et lâcha la chaise, embarrassé.

– Irene ! me salua-t-il, comme s'il ne m'avait pas vue depuis très longtemps au lieu des deux jours où il avait été absent.

Notant l'effort qu'il fit pour s'arracher à ses pensées, je mesurai la distance qu'il lui fallait parcourir pour être à nouveau là, de but en blanc, avec moi.

– Papa !

Je l'embrassai et il me serra contre lui, plus maladroitement que d'habitude peut-être, mais dans l'intention évidente de me faire savoir qu'il était vraiment là. Disponible. Et que tout allait bien.

– As-tu fait bon voyage ? lui demandai-je. Comment as-tu trouvé Manchester ?

Je savais qu'il était parti dans le Nord, en train, pour son travail, mais rien de plus, si ce n'est le nom de la ville où il avait séjourné.

– Enfumé, ma fille. Et morne, précisa-t-il avec un petit rire. Voilà de quoi cette ville a l'air.

– Plus suffocante que Londres ? m'étonnai-je.

Parfois, l'odeur de la fumée me collait à la peau, même la nuit, telle une toile d'araignée. Surtout à cette époque de l'année, qui se trouvait être l'hiver.

Les fenêtres de notre salon offrant une vue imprenable sur les toits de la ville, nous regardâmes tous les deux au-dehors.

Fermé par un rideau de nuages serrés, le ciel avait la couleur de l'acier, et tant les clochettes des vendeurs de journaux que les orgues de barbarie semblaient annoncer l'arrivée imminente de la neige.

S'il est un moment terrible pour ceux qui ont subi un décès dans leur famille, la perte d'un être cher, c'est bien Noël.

Semblant partager cette pensée, Papa et moi eûmes un haussement d'épaules.

– Eh oui... murmura-t-il en me désignant ma place et en allant s'asseoir à la sienne.

Depuis que Maman n'était plus là, nous avions remplacé notre ancienne table par une nouvelle, beaucoup plus petite ; et, bravant les règles en usage chez les aristocrates et les bourgeois les plus fortunés, Leopold et moi mangions côté à côté.

– Et tes leçons de chant ? s'enquit mon père avec une légère hésitation.

Quand ses questions étaient non pas spontanées, mais dictées par ce qu'il estimait être le devoir d'un bon père, je m'en apercevais tout de suite, au son de sa voix.

Le chant, pensai-je... Sur quoi porterait la prochaine question ? Mes progrès en langues ?

– Au fait, à propos de ton accent anglais, je me suis dit... enchaîna Papa sans grande surprise, après que Mlle Fowler nous eut servi un potage Crécy accompagné de croûtons.

Mon modeste succès de voyante m'arracha un semblant de sourire.

Et la conversation se poursuivit, aimable mais plate, sans qu'aucun de nous ne s'écarte de ses répliques. Ce ne fut qu'à la fin de notre solide repas d'hiver, quand Papa noya dans un peu de bourgogne l'inquiétude que lui inspirait la perspective de devoir éléver seul sa fille adolescente, qu'il sembla se laisser aller à dire ce qu'il ressentait.

– Bientôt Noël... lança-t-il dans un soupir.

– Quand on pense à tout ce qui a changé en un an...

– C'est vrai.

Tandis qu'il se contorsionnait sur sa chaise pour regarder les toits de Londres, je compris tout à coup combien il était fragile. Ce qui me rappela que l'homme que j'appelais « papa » et considérais comme tel n'était que mon père adoptif, seul survivant du couple qui m'avait élevée.

Ma vraie mère était une aristocrate originaire de Bohême du nom d'Alexandra Sophie von Klemnitz. Je venais de faire sa connaissance et ne savais presque rien d'elle, sinon que toute sa personne était enveloppée du plus insoudable mystère. Un mystère si épais qu'elle n'avait même pas pu me révéler l'identité de mon vrai père. Dès lors, celui-ci ne représentait pas plus à mes yeux qu'un épineux et douloureux point d'interrogation, à cette époque.

– Crois-tu que nous devrions... commença Papa dans un murmure ou à peine plus.

– Devrions quoi ?

Il agita une main au-dessus de sa tête comme pour dire qu'il ne s'agissait guère que d'une idée qui le titillait.

– Eh bien... je me disais... que nous pourrions éventuellement inviter Mme von Klemnitz... ta mère. Pendant les fêtes, c'est-à-dire, au Nouvel An peut-être... marmonna-t-il.

Aujourd'hui, alors que bien des années ont passé, je comprends mieux les soucis et motivations de Leopold, mais ce jour-là ses paroles me choquèrent.

Faire la connaissance de Sophie m'avait procuré l'une des émotions les plus fortes de ma vie. Mais comme je l'ai dit, cette femme était une énigme. Habituée par un dangereux secret, dont elle avait le devoir de me protéger, m'avait-elle dit, en gardant le silence sur tout ce qui avait trait à mon passé.

Après avoir éprouvé une immense colère à son égard, j'avais fini par accepter son choix. Mais cela m'avait fait le même effet que si

on m'arrachait le cœur et que je doive ensuite le remettre à sa place. Remettre les choses à leur place, voilà ce que j'attendais de Leopold. Entendre sa bonne voix me dire qu'au fond nous étions bien, tous les deux, enveloppés dans la douce chaleur de notre feu de cheminée, en cette froide journée de décembre, et qu'il ne nous fallait rien de plus.

Au lieu de quoi, il me parlait de Sophie...

– Non, Papa, je ne pense pas que ce soit une bonne idée, répondis-je en me raidissant.

– Ah ! répliqua-t-il, surpris par mon ton. Je croyais que ça te ferait plaisir...

– La question n'est pas là, déclarai-je en me levant de table. Je pense que ce n'est pas opportun.

– Mais, ma petite Irene... Maintenant que la pauvre Geneviève... tu as besoin... d'une... poursuivit-il en s'engarrant de plus en plus.

Déjà je me dirigeais vers la porte.

Avant qu'il ne prononce le mot « mère » et que je ne l'entende, j'annonçai avec une froideur agacée, dont je me repentirais juste après :

– J'ai peur d'avoir trop mangé. Je sors faire quelques pas.

Sur ce, je traversai le couloir, décrochai de la patère le manteau bleu de Geneviève (devenu le mien), ouvris la porte à deux mains et sortis sur le perron, dans le fol espoir que l'air froid chasse les pensées qui me perturbaient.

Le temps que la porte se referme, soufflant l'air vicié de la maison entre mes pieds, j'entendis Papa poser une question et la voix grave de M. Nelson répondre :

– Ne vous inquiétez pas, monsieur.

En effet, il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. Certes, j'étais à Londres depuis un mois déjà, et y résidais pour la deuxième fois de

ma vie, mais les lieux que je fréquentais se comptaient sur les doigts d'une main, aussi mes déplacements étaient-ils parfaitement prévisibles. Ainsi M. Nelson pouvait-il deviner où mon escapade me mènerait : à la *Shackleton Coffee House*, l'établissement miteux dont Sherlock, Lupin et moi avions fait notre quartier général. Colonisant un vieux canapé en cuir, deux fauteuils défoncés et une table en bois grossier, de plus en plus marquée par l'empreinte de nos tasses, nous nous étions tout bonnement approprié un coin de la salle.

La *Shackleton* se situait à mi-chemin entre ma maison et celle de Sherlock, qui avait été le premier à la fréquenter. C'était là que mon ami introverti trouvait refuge pour lire les journaux, commenter les dessins satiriques de *Punch*, résoudre des problèmes d'échecs et surtout, feuilleter l'*Agony Column* du *Times*, en quête d'annonces particulièrement bizarres ou énigmatiques.

Arsène, lui, vivait à deux rues de là, seul, dans un appartement situé au premier étage d'un immeuble croulant. Une maison dans laquelle on le connaissait sous le nom d'Auguste Papon (vingt-quatre ans). Et alors que Sherlock et moi nous contentions de déserter notre maison de temps à autre, Lupin s'était bel et bien enfui de chez lui, si tant est qu'il eût un « chez-lui », vu qu'il avait passé le plus clair des dernières années au sein du cirque itinérant où travaillait son père.

Cela étant, ce fut bien à la *Shackleton* que je me réfugiai, et, quand j'eus percé du regard la fumée qui saturait la salle, quelle ne fut pas ma joie d'apercevoir le nez pointu de Sherlock Holmes penché sur les pages du *Times* ! Prenant une profonde inspiration, qui emplit mes narines d'une délicieuse odeur de boue, de sueur et de café rance, je courus me jeter sur le fauteuil qui était le mien et

balançai une jambe sur l'accoudoir, comme le font les filles qui n'ont pas froid aux yeux.

Si le but était d'impressionner Sherlock, ce fut raté. Il ne fit pas le moindre mouvement dans ma direction. Pas plus qu'il ne me salua. *Bizarre !* me dis-je en remarquant que son visage n'exprimait pas la morosité que lui inspirait habituellement la période des fêtes.

– Tu as lu ce qui est arrivé au directeur du British Museum ? me demanda-t-il, comme si j'étais là depuis toujours.

– « Salut, Irene, et bienvenue ! » récitai-je en imitant l'accent typiquement londonien de mon camarade. Bonjour, Sherlock, quel plaisir de te voir ! À part ça, je n'ai pas la moindre idée de ce dont tu parles.

– Déplorable ! ricana mon ami. En 1871, toute jeune fille devrait se tenir au courant des principaux faits divers.

– Y aurait-il un moyen de combler cette impardonnable lacune ? lui demandai-je en entrant dans son jeu.

D'un geste que je trouvai aussi drôle que théâtral, Sherlock me lança le journal. On aurait dit un enfant désireux de montrer le formidable cadeau qu'il avait reçu pour Noël.

Le grand titre à la une laissait peu de place au doute.

– Le directeur du British Museum a été assassiné ?

– À ce stade, parler d'« assassinat » me semble un brin prématuré, souligna-t-il. Pour l'instant, tout ce que l'on peut dire est que son décès soulève un certain nombre de questions.

– *Le professeur Gideon Hawthorne... retrouvé, pour une raison inconnue...* lus-je à haute voix en sautant d'une ligne à l'autre.

– *... asphyxié, dans le sarcophage du dieu Horus !* On se croirait dans un roman policier, vous ne trouvez pas ? prononça une voix dans mon dos.

– Arsène ! m'exclamai-je en me retournant aussitôt.

Lupin portait l'un de ces manteaux que l'on voit souvent aux comédiens, agrémenté de l'interminable écharpe de rigueur, sans oublier les fausses moustaches que notre ami aimait tant. Dans cet accoutrement, il devenait Auguste Papon – jeune Français bien sous tous rapports exerçant, selon son passeport (également faux), la profession de commis voyageur, ou toute autre, selon ce qui passait par la tête d'Arsène.

Ainsi suggéra-t-il, en se penchant pour m'embrasser :

– M. Papon pourrait rédiger un article mémorable sur cette affaire, savez-vous ?

Son baiser dura un peu plus longtemps que nécessaire, comme si ses lèvres ne parvenaient pas à se détacher de ma joue, puis enfin il s'assit.

– Ah oui ? répliqua Sherlock, amusé. Et qu'écrirait donc notre grand journaliste ?

– *Directeur découvert raide mort dans un sarcophage*, répondit prestement Arsène Lupin, comme s'il lisait l'accroche d'un article à la une. Commentaire du directeur adjoint : « *Pas étonnant, il avait tout d'une momie !* »

Tandis que Sherlock laissait échapper un son à mi-chemin entre le rire et le soupir, je levai les yeux au ciel.

– Dire que j'ai rêvé que l'auteur de pareilles blagues me sauvait la vie !

Ce commentaire m'attira deux regards interrogateurs, si bien qu'il ne me resta plus qu'à m'expliquer.

UNE VISITE AU MUSÉE



Quand j'eus fini de raconter mon rêve en accentuant gaiement ce qu'il avait d'absurde, Sherlock suggéra de faire un saut au British

Museum, proposition qu'Arsène et moi acceptâmes avec enthousiasme.

Prenant le temps, pour la première fois, de regarder de près le bâtiment qui accueillait le plus célèbre musée de la ville, je le trouvai singulièrement trapu, massif, voire déséquilibré par les colonnes blanches de son entrée. Ce n'était pas qu'il me déplût, mais j'avais du mal à interpréter le message qu'il délivrait. Était-il l'expression d'un grand mouvement de générosité, une incitation à connaître et imiter les grands Anciens ou une simple démonstration de pouvoir ?

Tandis que mes réflexions se heurtaient à cette barrière de doutes, mes amis et moi, plus ou moins d'un même geste, nous arrêtâmes devant le cordon de policiers alignés devant l'entrée pour empêcher le public de passer. Une petite foule s'était formée, composée de curieux, de journalistes et de flâneurs, mélangée aux touristes étrangers qui se remettaient mal de se voir refuser l'entrée du musée.

– Mmm... rien à faire, murmura Sherlock, contrarié de ne pas voir la moindre brèche dans laquelle se glisser.

Faisant la forte tête comme toujours, Lupin s'agrippa au rebord d'une fenêtre et regarda à l'intérieur.

– Hé, toi, descends ! lui ordonna un policier en s'empressant de l'attraper par le revers de son manteau.

– Lâchez-moi ! Nous sommes de la presse ! Nous devons passer ! répondit Arsène en forçant son accent français.

Peine perdue : tout ce que lui suggéra l'agent, qui n'était pas né de la dernière pluie, était de s'adresser à un certain M. Wilson, chargé de l'enquête.

– Donc on en reste là ? demandai-je.

– Je crains que oui, me confirma Sherlock. À moins que l'inénarrable M. Papon ne connaisse un autre accès nous permettant

d'entrer ni vu ni connu...

– Hélas, non ! répliqua Arsène en haussant les épaules. Au moins on aura essayé. Et je dois vous dire que toutes ces émotions m'ont donné un coup de mou. Si on allait manger un morceau ?

J'allais lui répondre que Mlle Fowler m'avait plus que gavée, quand Sherlock s'immobilisa.

– Manger un morceau, dis-tu ? chuchota-t-il en nous faisant signe de nous taire.

Quelque chose ou quelqu'un parmi les personnes attroupées avait retenu son attention et, nez au vent, il semblait à l'affût d'une idée. Un instant plus tard, notre ami fouilla nerveusement dans ses poches.

– Tu as de la monnaie ? me pressa-t-il comme s'il avait le diable aux trousses.

J'en avais, oui, que je sortis sans broncher.

Sherlock rafla mes pièces et disparut au milieu de la foule. J'adressai à Arsène un regard interrogateur.

– Pas des plus élégant, sûrement, mais efficace ! gloussa-t-il.

Je ris aussi. Évidemment, le but de Sherlock n'était pas de me soustraire quelques sous, mais je ne comprenais pas où il voulait en venir.

Jusqu'au moment où il reparut en tenant au-dessus de sa tête un grand plateau en bois.

– Il semblerait que certains de nos amis de Scotland Yard aient un petit creux, là où ils sont... nous lança-t-il avec un clin d'œil.

Nous nous partageâmes ce qui se trouvait sur le plateau : j'héritai de deux de ces horribles pâtés à la viande que les Anglais appellent *meat pies*, tandis que mes amis s'emparaient de cornets de poisson frit. L'idée était de se faire passer pour des gamins des rues effectuant les livraisons du pub voisin en échange de quelques

pièces. Mais pour être crédibles, nous devions aussi revoir notre tenue : nous cachâmes nos manteaux derrière un buisson, froissâmes nos vêtements de notre mieux et nous barbouillâmes le visage avec un peu de la suie qui s'était déposée sur un mur.

Le rendu n'était pas des plus subtils, mais qui ne tente rien n'a rien !

Approchant du cordon de sécurité, Sherlock Holmes annonça avec un gros accent cockney, tel qu'on l'entend dans les bas-fonds :

– Les en-cas de M. Wilson et des jeunes recrues !

Mon ami avait pris la précaution de s'adresser à un agent qui venait d'arriver et ne nous avait donc pas encore vus.

Le policier nous jeta un regard soupçonneux, puis nous laissa passer.

– Tu as une minute, grand maximum ! dit Sherlock à Lupin quand nous fûmes à l'intérieur du musée.

Nous nous étions arrêtés près de l'un des grands escaliers qui mènent au premier étage, à gauche de l'accès principal. Tandis que Sherlock et moi faisions le guet près de chacune des deux entrées du vestibule, Arsène s'agenouilla devant une porte.

– Toi, tu n'as pas ton pareil pour détendre les gens ! soupira-t-il en manipulant le passe-partout qu'il avait sorti de sa poche, comme par magie.

– Vingt secondes, insista Sherlock, imperturbable. Sinon, ils nous tombent dessus.

– Si tu te taisais, peut-être que... Là, j'y suis presque... La serrure va...

– Cinq, quatre, trois... compta Holmes. Irene, on s'en va !

Clac !

Euphorique, Lupin fit tournoyer un bras en l'air avant de lancer :

– Vite, tous dedans !

Nous nous jetâmes littéralement de l'autre côté de la porte, sans avoir la moindre idée de ce que nous y trouverions. Dès que nous l'eûmes refermée, nous entendîmes, dans le couloir, le claquement des talons d'un policier en faction. Le bruit se fit proche, s'interrompit, puis reprit en s'atténuant.

Libérant tout l'air que nous avions dans les poumons, nous respirâmes plus librement et laissâmes échapper des rires étouffés.

C'était reparti. Une fois encore, nous venions de sauter ensemble et à pieds joints dans l'aventure. Sans avoir pris le temps de réfléchir. Pas une seconde. N'importe qui aurait crié à l'inconscience, mais, à mes yeux, ce n'était rien d'autre que « notre style ».

Cela étant, nous ne nous sentions pas franchement à notre aise, enfermés et serrés comme nous l'étions dans le plus banal des cagibis.

– D'après vous, combien de temps doit-on rester là-dedans ? demandai-je en essayant de bouger l'une de mes jambes, coincée entre deux manches à balai et un seau.

Cherchant à prendre la vraie mesure du lieu, Sherlock entreprit de le « cartographier » à tâtons.

– Euh, ça, c'est mon genou, lui fis-je remarquer, quand il parvint à mon niveau.

L'espace était vraiment réduit.

– Pour commencer, nous ferions mieux de renoncer à nous asseoir, annonça mon ami.

– D'accord. À part ça, je ne me rappelle pas avoir entendu le mot « merci »... souligna Lupin, depuis son côté du cagibi.

– Merci ? Deux secondes de plus et on était faits ! rétorqua Sherlock. Et je te rappelle que tu as crocheté un placard à balais, pas le coffre-fort de Threadneedle Street !

Autrement dit, le siège de la Banque d'Angleterre, comme je l'avais appris en vivant à Londres.

– La prochaine fois, tu nous feras voir comment TOI, tu t'y prends, monsieur Je-sais-tout ! siffla Lupin.

– Tourner un morceau de ferraille dans une serrure, même un chimpanzé y arriverait !

– Dites, ça vous dérangerait d'arrêter ? leur lançai-je. On est les uns sur les autres ; si en plus vous vous disputez, ce sera intenable !

Aussitôt, leur prise de bec cessa. Victoire, j'avais obtenu ce que je voulais !

– Nous avons réussi à entrer dans le musée, à nous cacher, et maintenant ? Quel est le plan ? demandai-je.

– Dès que la foule en aura assez, elle se dispersera. Et quand la police aura terminé son inspection, elle réduira considérablement sa surveillance, expliqua Sherlock. C'est là que nous sortirons !

– Il restera tout de même quelques agents en faction et le gardien du musée, souligna Arsène.

– Exact. Mais à ce moment-là, il fera noir, ce qui nous permettra de les éviter plus facilement.

– Et après ? demandai-je.

– Personnellement, je meurs d'envie de jeter un coup d'œil au célèbre sarcophage d'Horus ! s'exclama Sherlock, gai comme un enfant sous le chapiteau d'un cirque.

– Bon, bon, répondis-je, nettement moins emballée. Et le temps que la situation se calme... on reste ici sans bouger ?

– Comme des momies ! confirma Lupin. L'attitude de rigueur, vous ne pensez pas ?

Cette fois, Sherlock ne put réprimer un éclat de rire.

– Chhhut ! chuchotai-je. Vous rirez moins si on nous trouve !

Mes amis gloussèrent une dernière fois, puis se turent. Mais, au bout d'un moment, le fait d'attendre dans le noir nous parut si absurde que nous ne pûmes résister : comme retombés en enfance, nous nous mêmes à chuchoter des bêtises en ricanant.

Et moi qui jusque-là avais tenté de rester sérieuse me piquai au jeu avec encore plus d'entrain que Sherlock et Lupin.

Aujourd'hui encore, je ne peux m'empêcher de sourire en y repensant.

Enfin, notre attente interminable s'acheva.

– Pas de bruit de pas depuis un quart d'heure ! annonça Sherlock, l'oreille collée à la porte.

– Parfait, on sort ! décréta Lupin.

À ces mots, mon cœur me parut battre un coup à vide, mais je n'en montrai rien.

– D'accord... allons-y, murmurai-je à la place.

Arsène exerça une légère pression sur la poignée de la porte et nous fûmes dehors, dans la pénombre silencieuse du British Museum.

Comme Holmes l'avait prévu, la police avait verrouillé les portes bien avant l'horaire de fermeture. Ce qui signifiait qu'après avoir eu du mal à entrer nous aurions du mal à sortir. Mais chaque chose en son temps.

D'un mouvement de tête, Sherlock indiqua à Lupin une porte, qui donnait accès au département des antiquités égyptiennes.

Arsène se remit à jouer du passe-partout, pendant que Sherlock et moi surveillions les deux extrémités du grand couloir. Bientôt, Lupin nous adressa un regard qui semblait dire : « J'y suis presque ! »

Tant mieux, mais, dans le silence sépulcral, le cliquetis de sa clé dans la serrure résonnait jusque dans le vestibule.

Puis tout alla très vite.

– Diable, que se passe-t-il encore ? prononça une voix à une certaine distance.

Mes amis et moi nous regardâmes avec de grands yeux. Regagner le placard à balais n'était pas envisageable, car exigeant de marcher dans une direction d'où nous parvenait à présent un bruit de pas.

Le plus prompt à réagir fut Sherlock : gesticulant nerveusement, il nous indiqua le dessous de l'escalier, dont un coin baignait dans l'obscurité.

Sans un bruit, nous nous y engouffrâmes et retînmes notre souffle.

Quand le gardien fut tout près, il regarda autour de lui d'un air perplexe, avant de braquer les yeux dans notre direction. Mon cœur se mit à battre la chamade.

Mais il ne se passa rien.

– Agent Hodgkinson ! appela l'homme.

Un instant plus tard, nous entendîmes le ferraillement d'une clé tournée en grande hâte, la porte d'entrée s'ouvrit et un policier en pèlerine sombre s'avança, tout essoufflé.

– Qu'y a-t-il, monsieur Shirley ?

– J'ai entendu du bruit, mieux vaut vérifier... expliqua le gardien en désignant la porte que Lupin avait essayé de crocheter.

Dégainant son pistolet, l'agent acquiesça. Aussitôt, M. Shirley sortit un gros trousseau de clés, ouvrit la fameuse porte et tous deux disparurent de notre vue.

Cette fois, ce fut moi qui réagis le plus vite : tirant mes amis par le bras, j'attirai leur attention sur la porte d'entrée, qui était restée entrouverte et sans plus aucune surveillance.

C'était le moment de filer.

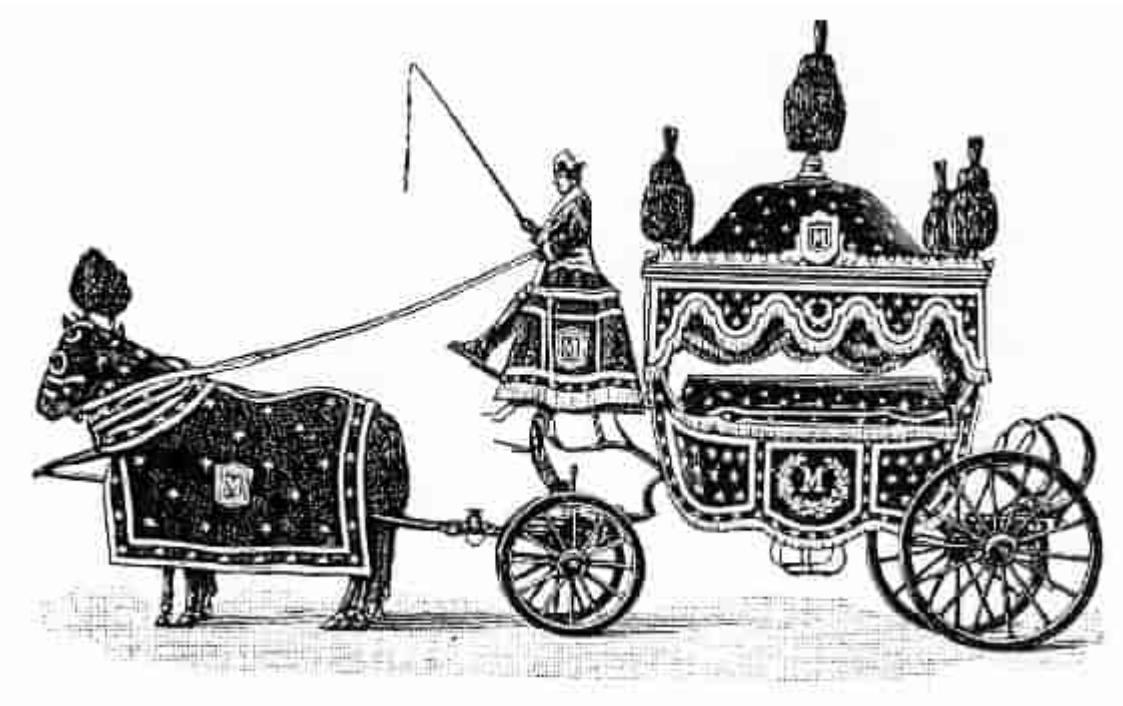
Sherlock me lança un regard mécontent qui faisait penser à celui d'un enfant auquel on enlève un jouet fabuleux.

Je le comprenais : le fait de ne pas pouvoir approcher du sarcophage, pièce centrale de ce retentissant fait divers, était contrariant, mais bien moins que de se retrouver coincés à l'intérieur du musée.

Lupin étant clairement de mon avis, nous traînâmes notre ami jusqu'à la sortie.

Dès que nous fûmes dehors, où il commençait à faire très noir, nous courûmes récupérer nos manteaux. L'air de décembre était froid et sentait le charbon, mais je l'aspirai à pleins poumons, comme la plus exquise des essences orientales. De fait, cet air avait le parfum de la chance : d'un cheveu, nous avions échappé aux pires ennuis !

UNE ÉTRANGE CÉRÉMONIE



Était-ce dû à la pensée de l'avoir échappé belle ou à autre chose ? Toujours est-il que mon retour à Aldford Street me procura un sentiment de soulagement. Passant dans le bureau de Papa, je le saluai en souriant pour lui faire comprendre que ma mauvaise humeur avait disparu.

La nuit venant, un vent froid s'était mis à souffler dans les rues de Londres. Sifflant derrière nos fenêtres, il semblait nous rappeler, dans ce qui ressemblait à un murmure, le charme des soirées d'hiver dans la quiétude du foyer. Un choix qui fut le nôtre, ce soir-là, et nous valut un délicieux petit dîner de la part de Mlle Fowler. Plus Noël approchait, plus notre cuisinière rayonnait – à l'inverse de Sherlock.

Quand je me réveillai, le lendemain matin, mon père était déjà enfermé dans son bureau, plongé dans ses papiers et la gestion de ses affaires.

Je décidai, quant à moi, de réviser mes cours de solfège : de fait, plusieurs semaines avaient passé sans que je travaille mon chant, or je savais combien Papa aimait entendre ma voix résonner entre les murs de la maison. Peut-être parce que cela cadrait avec une image qui lui faisait chaud au cœur, celui d'une famille sereine où le père gère ses affaires et où sa fille unique se consacre sagement à la musique. Ou tout simplement parce que ça le mettait de bonne humeur.

Dans un tiroir de ma chambre, au beau milieu de mes carnets, je découvris le diapason en argent que Geneviève m'avait offert quand je n'étais encore qu'une enfant pour m'aider à « trouver la note ». À la vue de cet objet oublié et que je croyais avoir perdu, je ressentis un pincement au cœur.

Sûrement était-ce Horatio qui l'avait mis là, bien en évidence, après l'avoir retrouvé dans quelque malle pendant qu'il préparait notre déménagement de Paris. Une fois de plus, j'éprouvai une immense gratitude à l'égard de mon ange gardien qui, privilégiant patience et discrétion, prenait soin de moi sans jamais s'imposer. Sauf... toutes les fois où mes deux aventureux amis et moi

menacions de nous fourrer dans des situations bien trop dangereuses pour notre âge.

Sur demande expresse de mon père, Mlle Fowler avait cuisiné pour notre déjeuner des saucisses à l'ail accompagnées de pommes de terre. Un plat qui n'avait rien de raffiné, mais que Papa adorait.

Tandis que nous mangions, Leopold me dit, entre deux bouchées :

– Sais-tu à quoi je pensais, Irene ? Un de ces jours, j'aimerais t'emmener visiter le British Museum !

Manquant de m'étrangler avec un morceau de pomme de terre, je portai ma serviette à ma bouche. Se pouvait-il que, la veille, Horatio m'ait suivie et lui ait rapporté notre expédition au musée ?

Cela ne lui ressemblait guère, mais je ne m'en retournai pas moins vers lui. L'intéressé se tenait droit comme un I dans un coin de la pièce et avait l'air aussi surpris que moi.

Mon père, à qui tout cela semblait échapper, continua sur sa lancée.

– Quand j'étais plus jeune et me trouvais à Londres, le British Museum était l'un de mes endroits préférés ! Ces grands salons, ce silence... et voilà qu'on se trouve projeté dans le passé ! Geneviève détestait m'accompagner dans mes déambulations : elle avait l'impression de sentir la poussière se déposer sur elle, me disait-elle...

Regrettant peut-être d'avoir, une fois de plus, cité ma mère, Papa marqua une pause. Puis, s'obligeant à poursuivre, sans perdre son entrain, il ajouta :

– Dire que je ne t'y ai jamais emmenée ! Pourtant, sa visite est amusante et instructive.

– C'est vraiment... une excellente idée, murmurai-je sur un ton que j'espérais serein et détaché. Mais... pourquoi penses-tu à ça

maintenant ?

Mon père désigna le journal, qui gisait à côté de lui, sur la nappe en lin des Flandres.

– Eh bien, à cause d'un fait divers pas des plus édifiants. Il semblerait que le directeur du musée ait été...

Tandis que je me levais pour prendre le journal, Mlle Fowler, qui venait d'entrer pour nous servir le fromage, m'adressa un regard noir.

D'un sourire un rien narquois, Leopold l'encouragea à nous laisser, puis ramena les yeux vers moi.

Je souris à mon tour en parcourant la une du *Times*, entièrement consacrée à l'assassinat du professeur Hawthorne.

– Ciel, mais c'est terrible ! m'écriai-je comme si je découvrais l'affaire. Qui peut avoir voulu tuer une personne aussi respectable et... de cette manière !

– Je n'en ai pas la moindre idée, répondit mon père d'un ton grave. Mais seul un fou a pu imaginer une mise en scène pareille ! Je suis sûr que Scotland Yard ne mettra pas longtemps à l'attraper.

Je me gardai de tout commentaire.

Mes amis et moi ayant déjà eu affaire aux agents de Scotland Yard, je ne pouvais guère, et c'est peu dire, partager la confiance de Papa.

Espérant relever quelque information utile, je continuai à survoler la page. Et de fait, au tout début d'un article de fond sur l'œuvre accomplie par le professeur Hawthorne, je trouvai ce que je cherchais : *Les obsèques du directeur du British Museum seront célébrées aujourd'hui à seize heures, au cimetière de Kensal Green.*

L'enterrement de la victime. Dans quelques heures. C'était l'occasion idéale pour recueillir des indices et surtout revoir Sherlock et Arsène !

Comme toujours, je n'obtins les heures de liberté souhaitées qu'au prix de quelque subterfuge, voire menu mensonge. Ce qui n'allait pas sans une légère, mais constante, culpabilité à l'égard de Leopold. Cela étant, lorsque je me rappelais que pour moi, comme pour toute jeune fille de bonne famille de cette époque, il n'existant aucune autre solution, la manœuvre me paraissait justifiée, en partie tout au moins.

Ainsi annonçai-je mon intention de me rendre dans l'après-midi à l'œuvre de charité de Mme Glover, une association proche de la maison que Geneviève et moi soutenions l'année précédente et que je fréquentais toujours. Officiellement.

J'y allais, c'est vrai, mais pas aussi fréquemment que je le prétendais. Souvent, le bénévolat me servait de prétexte pour rejoindre mes amis.

Quoi qu'il en soit, je ne fus pas la seule à réagir en apprenant la date et l'heure des funérailles de Hawthorne. Sherlock me fit parvenir un billet dans lequel il me donnait rendez-vous au coin d'Aldford Street et de South Audley Street, à trois heures précises.

J'étais sur le point de sortir, quand Horatio me rejoignit à grands pas.

– Mademoiselle Irene, vous n'iriez pas, une fois de plus, vous chercher des ennuis, n'est-ce pas ? me demanda-t-il en plongeant ses yeux sombres et profonds dans les miens.

– Évidemment pas, Horatio ! Promis ! répondis-je rapidement.

– Pourriez-vous également me promettre de rester à bonne distance du British Museum, où on retrouve les gens raides morts dans des sarcophages ?

– Tu as ma parole ! claironnai-je en pensant ce que je disais.

Comme j'avais l'intention de me rendre le plus vite possible au cimetière de Kensal Green, je ne comptais pas mettre les pieds au

British Museum. Tout au moins cet après-midi-là !

Sur ces mots, je m'élançai hors de la maison et courus jusqu'au coin de la rue, où m'attendait un cocher qui m'ouvrit la portière de sa voiture et m'aida à monter.

– Sherlock, j'étais certaine que tu...

De l'obscurité de la cabine surgit le visage non pas de mon ami anglais, mais d'Arsène, tout sourire.

– Qu'y a-t-il ? Serais-tu déçue de me voir ? ironisa-t-il.

– Pas du tout. Je pensais juste que...

– Sherlock nous rejoindra sur place, il avait quelque chose à faire avant.

Affublé des fausses moustaches de M. Papon, Arsène s'était déniché, Dieu sait où, un costume sombre et un haut-de-forme garni d'un crêpe noir qu'il tenait en équilibre sur ses genoux.

– Au moins notre destination n'a pas changé, commentai-je en désignant son lugubre couvre-chef. Kensal Green, c'est bien ça ?

– Son cimetière, oui.

Au même instant, Arsène se pencha vers moi et prit l'une de mes mains. Comme je m'étais changée à toute vitesse, j'avais enfilé les premiers gants noirs que j'avais trouvés, qui, manque de chance, étaient en dentelle, si bien que j'avais les doigts glacés. La main chaude de Lupin enveloppa la mienne.

Quant à ma robe, bien peu de temps avait passé depuis la dernière fois que je l'avais portée, aux funérailles de ma mère. Peut-être le geste de mon ami n'était-il rien d'autre qu'une tentative maladroite pour me réconforter.

– Vous rougissez toujours aussi vite, mademoiselle Adler ? me taquina-t-il avec ce sourire bien à lui qui donnait envie de le molester.

– C'est à cause du froid, éludai-je en ramenant ma main dans mon giron.

En cet instant, le seul effet que ces vêtements de deuil avaient sur moi était de me mettre mal à l'aise.

Pendant tout le reste du voyage, je regardai par la fenêtre en sentant le regard curieux d'Arsène posé sur moi. Incapable de savoir si j'avais plus envie de le gifler ou de l'embrasser, je me contentai d'observer les rues débordantes d'activité qui défilaient sous mes yeux.

Soudain me revint à l'esprit ce que Sherlock avait dit quelques semaines plus tôt, après que nous avions aidé un ami de M. Nelson à sortir de prison : « Les seules personnes qui pourraient nous faire du mal... c'est nous. » Depuis, je ne cessais de me demander s'il s'agissait d'une allusion aux baisers qu'Arsène et moi avions échangés quelquefois.

Tout de même, comment Sherlock l'aurait-il su ? Même un être doté d'un esprit supérieurement intelligent comme le sien ne pouvait pas lire dans l'esprit des autres ! Tout au moins l'espérais-je.

Ce défilé de pensées pour le moins inachevées s'interrompit quand le fiacre s'arrêta devant l'entrée monumentale du cimetière. Une immense construction en pierre blanche rappelant les arcs de triomphe érigés par les empereurs romains.

Je ne voyais guère l'intérêt d'un tel faste. Arcades et grandes statues ne manquaient ni de solennité ni de majesté, mais était-ce bien ainsi qu'il convenait d'accueillir une réalité aussi triste et silencieuse que la fin d'une vie ?

Sherlock nous attendait devant la grille grande ouverte. Seul de nous trois à ne pas s'être changé, il portait son manteau habituel.

– Regarde un peu qui est là ! s'exclama Arsène en sautant à terre, avant de me tendre la main pour m'aider à descendre, tel un

parfait gentilhomme. Eh bien, Sherlock, qu'est-ce qui t'a retenu aussi longtemps ?

– Note que je suis arrivé le premier !

– Soit, mais ce que je veux savoir, c'est pourquoi tu n'as pas fait le trajet avec nous et pourquoi tu n'as pas jugé bon d'enfiler des habits de deuil.

– J'ai dû sacrifier un peu de mon temps au calvaire ambulant qui s'appelle Mycroft.

Réponse pour le moins vague, accompagnée d'un simple haussement d'épaules.

Connaissant Sherlock, je savais combien il aurait été vain de lui demander la moindre précision. Mycroft était son frère aîné et leurs rapports étaient pour le moins... compliqués.

Le temps était venu d'entrer dans le cimetière, ce que je fis au bras d'Arsène dont le pas me semblait légèrement ondulant à cause de son énorme chapeau. Il ne nous fallut pas longtemps pour repérer le cortège funèbre du professeur Hawthorne.

Il se résumait en tout et pour tout à une petite dizaine de personnes transies, et pour la plupart déjà âgées, trottinant derrière le pasteur comme les rats derrière le joueur de flûte de Hamelin.

Nous rejoignîmes la sombre assemblée sans que personne ne nous accorde un regard et marchâmes jusqu'à un coin du vaste cimetière, où presque toutes les vieilles pierres tombales, couvertes de mousse, portaient le nom de Hawthorne.

Le cercueil en bois brillant et ses fleurs attendaient déjà au fond de la fosse. Le pasteur psalmodia une courte prière et ce fut terminé.

Après la bénédiction, le premier à partir fut un petit homme trapu, chauve et dont la fine cravate était si serrée qu'elle semblait sur le point de l'étouffer.

– Lui, c'est l'éminent M. Brock, murmura Sherlock à mon oreille.

– Qui ?

– Nelson Mordecai Brock, archéologue de renommée internationale et vice-directeur du British Museum. C'était le plus proche collaborateur de Hawthorne.

Si tel était le cas, Brock ne semblait pas particulièrement affecté par la disparition de son supérieur. Pire, durant le peu de temps qu'avait duré la cérémonie, il n'avait cessé de se balancer d'un pied sur l'autre, comme s'il brûlait de s'en aller. Observation dont je fis part à mes amis.

– En effet ! Et il n'était pas le seul à avoir l'air pressé, répondit Sherlock.

– Vous avez vu, personne n'a pleuré, ajouta Lupin.

Cette remarque me frappa. Arsène disait vrai et cela faisait un drôle d'effet. Qui avait jamais vu un enterrement où personne ne verse la moindre larme ?

DEUX VIEILLES CONNAISSANCES



Nous ressortîmes du cimetière d'humeur sombre et silencieuse. Sherlock parce qu'il n'avait pas trouvé d'indices, voire de nouvelles énigmes à donner en pâture à son esprit allergique à l'oisiveté. Lupin parce que les cimetières étaient peut-être les seuls endroits au monde où il ne se sentait pas à sa place. Et moi, parce que je ne

pouvais m'empêcher de repenser à Geneviève, à la cérémonie organisée pour lui dire adieu et au rite, plus silencieux et compliqué, par lequel Leopold entendait la saluer chaque jour.

Pour nous arracher à notre morosité, je proposai d'aller boire un chocolat chaud à la *Shackleton Coffee House*, mais Sherlock secoua la tête.

Une étincelle au fond de ses yeux m'apprit que quelque chose venait de dissiper sa mauvaise humeur.

– Allons plutôt chez Caligula ! décréta-t-il.

– Caligula... le coiffeur ? s'étonna Lupin. Tes cheveux sont pourtant assez courts.

Un subtil sourire éclaira les traits anguleux de Sherlock.

– Caligula est plus qu'un simple coiffeur. N'oublie pas que tu portes sur ton visage l'un de ses chefs-d'œuvre !

Machinalement, Lupin toucha sa fausse moustache, ce qui eut pour effet de me dérider, moi aussi. Comment oublier l'air scandalisé de Caligula quand Arsène était entré dans son salon, affublé du modèle à deux sous qu'il portait avant ?

Par ailleurs, personne dans la ville de Londres ne pouvait se vanter d'avoir un choix de postiches (barbes, moustaches, favoris, perruques...) comparable à celui du barbier italien.

Peut-être parce que nous désirions quitter au plus vite cet endroit lugubre, Lupin et moi acceptâmes sans discuter et montâmes avec Sherlock dans un nouveau fiacre. Direction : les docks, ces bassins de la Tamise où l'on chargeait et déchargeait les navires marchands.

– Au fait, que va-t-on faire chez Caligula ? demanda Arsène en faisant tourner son haut-de-forme entre ses doigts à la manière d'un prestidigitateur. Auras-tu une envie de te transformer en homme du monde, comme ton serviteur ?

– L’envie n’a rien à voir là-dedans, mon cher, mais c’est vrai que j’ai dans l’idée d’acheter de belles bacchantes, ou mieux, une perruque grise pour moi et une magnifique barbe pour toi !

Soudain, mon visage s’éclaira comme une luciole par une nuit d’été.

– J’y suis ! Retour des avocats Lazarus et Phineas, c’est bien ça ? m’exclamai-je en plantant mes yeux dans ceux de Sherlock.

Notre ami m’adressa l’un de ses rares sourires, qui avaient le don de me faire sentir particulière.

– Excellente intuition, mademoiselle Adler. Mon intention est bien de ressusciter les inénarrables Lazarus Ulpin et Phineas Sholme !

Comme ces patronymes loufoques et « arrangés » le laissaient deviner, Ulpin et Sholme n’étaient autres que Lupin et Holmes métamorphosés en avocats hautains. Une fois déjà, mes amis s’étaient glissés dans la peau de ces personnages, pour les besoins de l’une de nos plus ébouriffantes (mais non moins passionnantes) enquêtes.

– Cette fois, je veux en être aussi ! répliquai-je avec une détermination joueuse. Ne pensez pas une seconde refaire vos pitreries sans moi !

– Comme j’imagine que tu n’en démordras pas... que dirais-tu d’incarner une secrétaire dévouée : la gentille demoiselle Marguerite Adler ? proposa Lupin.

– Marché conclu ! Sauf pour le nom : Marguerite, c’est trop fade. Je préfère... Sophronia ! À prendre ou à laisser !

– Sophronia ? Bonté divine ! s’esclaffa Sherlock.

Quoi qu’on en pense, un autre moi venait de naître : la très sérieuse Mlle Sophronia Adler. Nous scellâmes notre accord par un grand éclat de rire, puis reprîmes le fil de notre conversation.

— Certes, l'idée est excitante, mais... que ferons-nous exactement ? demanda Lupin.

Les yeux de Sherlock brillèrent dans la pénombre de la cabine.

— La froideur de ces funérailles m'a laissé sur ma faim. Une atmosphère bien trop étrange pour être le simple fruit du hasard. Voilà qui mérite investigation, autrement dit de fouiner...

— Avec, dans le rôle des fouineurs, Lazarus, Phineas et Sophronia, c'est ça ? répliquai-je.

— Exactement ! Nous pourrions commencer par rendre visite au professeur Brock. Dans des milieux comme le sien, nos doubles seront parfaitement à leur place, termina Sherlock.

Arsène et moi n'élevâmes aucune objection. Bien au contraire, la perspective de cette petite comédie finit de nous rendre le sourire et nous nous jetâmes à corps perdu dans son organisation.

Chez Caligula, Lupin et Sherlock achetèrent des barbes et des toupet d'homme mûr et respectable, tandis que je jetai mon dévolu sur un postiche proposé par le coiffeur : une perruque de cheveux sombres légèrement striés de blanc et tirés en un chignon sévère.

Après quoi, nous dénichâmes les vêtements : de vieux pardessus pour Sherlock et Arsène, et une robe de secrétaire sans histoires pour moi, d'une couleur aussi terrible que rassurante, à savoir marron sombre.

Enfin, nous nous procurâmes de la cire modelable, des boules de coton et un assortiment de poudres et autres articles de maquillage à faire pâlir d'envie n'importe quelle dame du meilleur monde.

Autant d'emplettes bien particulières que Lupin paya sans ciller avec une partie de l'argent qui lui restait de ses ultimes méfaits parisiens. Et lorsqu'il proposa de garder nos acquisitions chez lui, je ressentis un certain soulagement, je l'avoue, tant j'appréhendais de

passer sous le nez de Mlle Fowler avec un sac rempli de vieux habits.

Cette étape terminée, nous convînmes de nous retrouver le lendemain, juste après le déjeuner, dans le petit appartement de Lupin situé à Marshall Street, tout près de la *Shackleton Coffee House*.

Après une journée aussi mouvementée et riche en projets, suivie d'une soirée durant laquelle je m'efforçai de bavarder avec Papa – tout en réfléchissant à la mort énigmatique du professeur Hawthorne –, j'eus le plus grand mal à trouver le sommeil. Quand enfin j'y parvins, je replongeai au cœur du rêve dans lequel je courais et où quelqu'un m'encourageait à m'enfuir.

Cette fois, mon interlocuteur n'était pas Lupin, mais Sherlock. Ce qui n'avait pas changé, en revanche, était ma tenue, réduite à l'état de chiffons en lambeaux. Résultat : je me sentis à nouveau mourir de honte et me mis à courir dans la direction opposée à celle de Sherlock, au milieu d'arbres immenses au tronc robuste, qui pointaient droit vers le ciel tels de gigantesques soldats au garde-à-vous. Cette futaie me bouchait la vue et autour de moi s'étendait une brume légère et grise, qui laissait sur ma peau de minuscules gouttes semblables à des perles de sueur.

Sherlock, lui, me suivait d'un pas lourd et bruyant en me criant de l'attendre.

Résignée à l'idée qu'il allait me rejoindre, je m'arrêtai et me tournai vers lui. J'avais tellement honte que je baissai les yeux ; Sherlock avait un manteau à la main, qu'il posa sur mes épaules pour me couvrir.

– Voilà, c'est pour toi. Je me suis dit que tu devais avoir froid, déclara-t-il.

Reconnaissante de cette touchante attention, je me serrai contre lui.

Puis toute la scène disparut et je me réveillai dans mon lit, suante, agitée et encore plus perdue qu'avant.

Le lendemain, je passai une matinée ennuyeuse à mourir en compagnie de Mme Symonds et des vers grandiloquents d'Alexander Pope, dont j'étudiais l'œuvre ces jours-là.

Papa ayant décidé de rester à son bureau, dans la City, je déjeunai sur le pouce pour me rendre au plus vite chez Mlle Langtry, ma professeure de chant.

J'étais si pressée d'expédier mon cours (et de retrouver mes amis) qu'Horatio dut se préparer plus tôt que prévu pour m'y accompagner.

Ce qui ne me valut aucun reproche, même quand j'annonçai à mon ange gardien que je rentrerais par mes propres moyens, après cinq heures.

– Votre passion de la musique est vraiment admirable, mademoiselle Adler, commenta-t-il d'un air matois, tandis que nous roulions vers la maison de Mlle Langtry. Mais, de grâce, évitez de vous attaquer à des partitions trop difficiles...

Message reçu.

– Sois tranquille, Horatio. Il n'y aura pas de fausses notes ! répondis-je dans le même registre.

Nous échangeâmes un regard entendu, suivi d'un sourire. Depuis que Sherlock, Lupin et moi étions parvenus à aider son ami en difficulté, la confiance et la complicité d'Horatio à notre égard s'étaient renforcées, ce qui m'inspirait une grande fierté.

– À plus tard ! lui lançai-je quand notre fiacre s'arrêta.

D'un bond, je mis pied à terre, puis filai chez Mlle Langtry.

Comme souvent lorsque j'avais d'autres choses en tête et ne me préoccupais pas trop de ma voix, je chantai bien. Mais dès que la pendule sonna la fin de l'heure, je bondis de ma chaise proche du piano adossé au mur, remerciai ma professeure et, après avoir exécuté une courbette, me ruai hors de chez elle telle une véritable furie.

Enfin, moyennant une autre rapide course en fiacre, je parvins à l'appartement de Lupin.

Je frappai à la porte et fus invitée à entrer par une voix grave et rauque, comme en ont les vieux messieurs. Quelle ne fut pas ma surprise en découvrant que c'était celle d'Arsène !

— Signé Sherlock ! m'informa-t-il. Cet énergumène m'a refait ingurgiter sa mystérieuse mixture qui brûle la gorge. Le rendu est parfait, mais j'ai le gosier si enflammé que j'arrive à peine à parler.

— Arrête de te plaindre et viens m'aider ! J'ai besoin d'un coup de main pour le maquillage ! cria son tortionnaire depuis la salle de bains.

Lui aussi avait la voix d'un fumeur de pipe endurci.

Lupin sourit et me tendit un bras que je saisis avec enthousiasme.

— Viens, Irene, allons secourir le pauvre Phineas !

Comme le temps pressait, nous nous déguisâmes en moins d'une demi-heure. Et quand nous nous regardâmes, chacun à son tour, dans le petit miroir de Lupin, ce que nous vîmes nous sembla fort satisfaisant.

Avec sa tignasse grise légèrement dépeignée et ses favoris descendant jusqu'au menton, Sherlock était l'image même de l'avocat de deuxième catégorie, tandis que Lupin, doté pour l'occasion d'une impressionnante barbe brune, incarnait à merveille son associé.

Je m'étais, pour ma part, métamorphosée en petite dame trentenaire, avec quelques rides plus vraies que nature au coin des yeux et l'air défait de celle qui n'attend plus grand-chose de la vie.

– Excellent travestissement ! commenta Sherlock en promenant sur moi son regard pénétrant. Mais il manque un tout petit détail...

Notre ami fouilla dans la poche de son manteau et, à ma grande surprise, en sortit un anneau doré, qu'il me tendit d'un geste furtif.

J'étais si abasourdie qu'il me fallut quelques secondes pour comprendre : Sherlock me donnait une bague, pire, une alliance !

– Oh, oh ! fit Lupin. Je ferais peut-être bien de vous laisser... ou d'aller chercher un pasteur, si vous voulez !

Il plaisantait, sans aucun doute, mais n'était-ce pas une pointe d'agacement, voire de contrariété que je percevais dans sa voix transformée par la potion de Sherlock ? Question vaine que j'écartai sur-le-champ.

Quant à Sherlock, il s'empressa de nous prouver qu'il y avait une explication parfaitement rationnelle à son geste.

– Notre assistante, l'aimable Sophronia Adler, ne peut en aucun cas être célibataire. Si c'était le cas, la secrétaire du professeur Brock pourrait s'étonner qu'elle accepte de se promener en ville avec deux hommes, même pour des raisons professionnelles. Et si, comme je l'imagine, elle aussi est mariée, peut-être se sentira-t-elle plus encline à lui faire quelques confidences.

Un condensé de la logique imparable à laquelle nous avait habitués Sherlock. Cela étant, si idiot que cela pût paraître même à mes propres yeux, je me sentais gênée de devoir enfiler cette bague. Je le fis donc à toute vitesse en fuyant le regard de mes amis, puis plongeai ma main dans la poche de mon manteau, comme les gens qui ont quelque chose à cacher.

Après cela, nous prîmes un fiacre pour nous rendre au bureau de Nelson Brock – dont l'adresse nous avait été donnée par l'un des amis journalistes de Sherlock – et profitâmes du trajet pour convenir d'un plan. L'idée de Sherlock était de demander à parler à l'archéologue en prétendant que le testament du professeur Hawthorne avait disparu.

Et pendant que lui et Lupin s'entretiendraient avec le professeur dans son bureau, je resterais avec sa secrétaire pour essayer de lui soutirer quelque indiscretion.

– Chers amis, je crois que nous tenons « le plan du siècle », comme diraient ces bonnes gens de la presse ! Et, ma foi, il faut bien commencer quelque part, conclut Lupin quand la voiture arriva à destination.

Apparemment, notre ami était déjà entré dans la peau du pompeux maître Ulpin, ce qui me rassura.

La secrétaire du professeur Brock se révéla être une femme d'à peu près mon âge, ou plutôt de celui de l'imaginaire Sophronia Adler.

Lorsque nous sonnâmes, ce fut elle qui vint nous ouvrir, avant de nous faire passer dans l'antichambre, où se trouvait son bureau.

– Le testament de M. Hawthorne ? répéta-t-elle après que Sherlock lui eut exposé le motif de notre visite. Je vais voir si le professeur peut vous recevoir...

Et de tordre le nez comme si le sujet lui paraissait passablement déplaisant.

Je profitai de l'attente pour regarder autour de moi. Faute de fenêtre, la pièce était sombre, obligeant « ma collègue » à travailler à la lumière d'une lampe à huile. Aux murs étaient suspendues diverses estampes et eaux-fortes représentant des pyramides, des

obélisques et autres monuments égyptiens, mais aussi des hommes se livrant à des fouilles dans des pays lointains.

Au bout de quelques minutes, Brock pria sa secrétaire de faire entrer les deux avocats, et je restai, comme prévu, dans l'antichambre en affichant un air ennuyé, voire légèrement impatient.

– Jeune mariée ? me demanda l'employée de bureau avec un large sourire.

Je sentis mes joues s'enflammer.

– Pardon ?! murmurai-je. Cela se remarque... tant que ça ?

– Évidemment, ma chère ! Ce genre de chose crève les yeux. En voyant la manière dont vous faites tourner votre alliance avec votre pouce, je l'ai tout de suite compris !

Je me mordis la lèvre en souriant : incroyable, ce geste m'avait complètement échappé !

Heureusement, la secrétaire prit ma réaction pour un encouragement à poursuivre notre conversation.

– Je m'appelle Mabel ! m'apprit-elle, avant de me parler de son mari, de leur fils, Thomas, et de mille et un détails de sa vie quotidienne.

Pendant un certain temps, je fis semblant de m'y intéresser, puis lançai la phrase que je gardais en réserve pour changer de sujet :

– Pourvu que maîtres Ulpin et Sholme en finissent vite : j'ai tant d'autres choses à faire aujourd'hui !

Compatissante, mon interlocutrice soupira avec moi.

– Rassurez-vous, ma chère, ils devraient ressortir d'ici quelques minutes, pas plus : aucune chance que Hawthorne ait couché le professeur Brock sur son testament !

– Ah non ?

Mabel se pencha au-dessus de sa table, lança un coup d'œil à la porte du bureau de l'archéologue et murmura :

– Entre vous et moi, ce n'était pas le grand amour entre eux, et je crois que mon patron n'a plus la moindre envie d'entendre parler de son ancien directeur. Enfin, maintenant que Hawthorne nous a quittés pour un monde meilleur, paix à son âme !

Dressant l'oreille, je répondis d'un ton faussement détaché :

– Donc ils travaillaient ensemble, mais ne s'entendaient pas...

– Loin de là ! souffla Mabel. D'ailleurs, si je puis vous faire une confidence, personne n'aimait Hawthorne au musée. Moi, je ne l'ai croisé que deux ou trois fois ; il avait de ces manières... Je ne devrais pas dire de mal d'un disparu, mais il m'ignorait comme s'il ne me connaissait pas ou, pire, comme si je n'existaient pas ! Quant au malheureux M. Brock, il devait supporter toutes ses outrances et ses méchancetés. Figurez-vous qu'une fois Hawthorne est allé jusqu'à lui souffler un article, fruit de plusieurs mois de travail, qu'il a fait paraître sous sa signature ! Bien sûr, mon patron est entré dans une colère noire, mais il n'y avait plus rien à faire : Hawthorne avait déjà diffusé le texte.

J'acquiesçai, en notant avec un certain amusement combien les secrétaires semblaient peu portées au secret, malgré le nom de leur fonction. Cette observation ne valait peut-être pas pour toutes, mais pour la chère Mabel assurément oui !

– Tout le contraire d'un geste noble, commentai-je pour relancer la conversation.

Avec succès. En quelques minutes, la diligente secrétaire m'énuméra une liste interminable d'abus de pouvoir que Hawthorne avait apparemment infligés au personnel du musée. Le directeur du British Museum avait compromis tant de carrières et s'était attiré l'hostilité de tant de gens que c'en était à peine croyable !

Ce déluge d'informations me donnait le tournis, mais je m'efforçai de les retenir pour les partager avec mes amis.

Heureusement, comme « ma collègue » l'avait prévu, mon attente – ou devrais-je dire mon supplice ? – fut de courte durée. La porte du bureau de Brock se rouvrit et mes amis se hâtèrent vers la sortie en lançant de brefs adieux au professeur qui, depuis l'intérieur de son bureau, leur renvoya quelques mots bien sentis, pour ne pas dire grossiers.

Quand enfin nous montâmes dans un fiacre, je constatai que Sherlock avait l'air déçu.

Lupin, lui, retira sa fausse barbe et déclara d'un ton ironique :

– Nous n'avons appris qu'une chose, mais qui a le mérite d'être claire : Hawthorne et Brock ne pouvaient pas se sentir ! Et toi, Irene, tu as découvert quelque chose ?

– Plus ou moins. En venant, nous n'avions pas le moindre suspect, mais, après toutes les histoires que m'a racontées Mme Mabel, j'en ai plus qu'il ne nous en faut !

QUELQUE CHOSE COMME UN DÉFI



À cette époque, j'éprouvais un fort désir d'indépendance et de liberté et ressentais le besoin de décider de ma vie en faisant mes propres choix. Ce qui ne m'empêchait pas de reconnaître et de

respecter certaines limites. Des limites dictées par mon amour pour Papa, le respect que m'inspirait Horatio et le souvenir de Geneviève, qui avait su devenir une mère pour moi, bien plus que Sophie, et avait sacrifié sa vie pour protéger la mienne.

Le lendemain matin, après m'être réveillée de bonne humeur, je décidai donc de m'attaquer à la montagne de devoirs et de lectures que m'avait donnée la revêche Mme Symonds. Et bien que mon esprit et mon imagination ne demandassent qu'à s'envoler telles des mouettes attirées par le large, sautant des bavardages de Mme Mabel à de fantaisistes hypothèses sur la mort de Hawthorne, je mis un point d'honneur à rester penchée sur mes livres jusqu'à l'heure du déjeuner.

Cette année encore, j'avais promis à l'équipe de Mme Glover de coudre quelques poupées en chiffon avec une frimousse brodée pour le Noël des petites filles pauvres. La première fois, Geneviève et moi nous étions partagé la tâche, et, à la différence de tant d'autres activités effectuées ensemble, j'en gardai un souvenir ému. Résultat : quand l'œuvre de charité m'avait proposé de recommencer, je n'avais pas eu le cœur de refuser.

Pleine d'ardeur, je maniai le fil et l'aiguille jusqu'à quatre heures de l'après-midi, puis, profitant de l'absence de Papa, qui était à son bureau, je résolus de m'accorder une courte promenade, suivie d'une tasse de chocolat chaud.

Marchant d'un pas décidé, je savourai l'effervescence qui régnait dans les rues de la ville à la veille de Noël et, en moins d'un quart d'heure, arrivai à la *Shackleton Coffee House*.

En entrant, j'aperçus Sherlock, assis à notre table, mais avec une boisson différente du chocolat que nous commandions habituellement.

– Tiens, qu'est-ce que tu bois ? lui demandai-je sans prendre la peine de le saluer, histoire de lui montrer que sa leçon de mauvaises manières ne s'était pas perdue.

– Thé noir. Sans sucre.

– Très original ! le taquinai-je. La boisson typique du gentilhomme campagnard mal embouché ! À quoi doit-on ce revirement de la part de quelqu'un qui, hier encore, ne jurait que par le chocolat ?

Sherlock leva les yeux du petit ouvrage qu'il était en train de lire (un essai sur les fouilles archéologiques en Égypte, notai-je distraitemment) et m'expliqua :

– Ces temps-ci, le barman utilise un mélange de cacao plus sucré que d'habitude. Comme à cette période de l'année tout est d'une douceur écoeurante, j'ai besoin de quelque chose d'amer. Question d'équilibre.

Sorti de la bouche de quelqu'un d'autre, ce commentaire m'aurait fait sourire. Mais prononcé par Sherlock, il paraissait parfaitement sensé.

– Sais-tu où est Arsène ? m'enquis-je pour changer de sujet.

– Il fait ses valises : il part demain matin.

Cette réponse était si estomaquante que je faillis en tomber de mon fauteuil.

– Il part ?! répétai-je d'une voix un peu trop forte.

Sherlock haussa les épaules et replongea le nez dans son livre.

– Hé, monsieur Holmes, je vous parle ! Comment ça « Lupin part demain matin » ?

– L'histoire est d'une simplicité désarmante, Irene. Tout à l'heure, Arsène est passé chez moi et m'a dit qu'il avait des affaires urgentes à régler l'obligeant à partir demain à huit heures du matin.

– Des affaires urgentes de quel genre ?

– D'un genre que je n'ai pas cherché à clarifier, répliqua mon ami avec un sourire acéré.

– Et où va-t-il ? insistai-je, le cœur battant. En France, chez son père ?

J'étais plus agitée que de raison. Mon ami Lupin s'était toujours montré imprévisible, enclin à des départs soudains et à des retours encore plus inattendus, mais je me sentais blessée qu'il pense pouvoir disparaître ainsi, sans me prévenir ni me dire au revoir !

Monsieur avait daigné avertir Sherlock, mais moi, je n'avais même pas eu droit à un mot ! Comptais-je donc si peu à ses yeux ?

– Ne le prends pas aussi mal, Irene. Arsène est comme ça. Et il m'a dit qu'il serait de retour dans quelques jours.

Comment Sherlock pouvait-il afficher un tel détachement ? Se moquait-il de savoir où notre meilleur ami s'apprêtait à filer, alors même que nous venions de plonger dans une nouvelle enquête ? Une enquête macabre, mais excitante, force était de le reconnaître. Mais le sort d'Arsène passait en premier, d'autant que, quelques semaines plus tôt, à Paris, notre ami avait trempé dans une combine qui l'avait amené à éviter la police. Son départ était-il lié à cette mésaventure ou à une nouvelle affaire fumeuse et pas tout à fait légale ? Quoi qu'il en soit, une chose était claire : Arsène avait le don de se fourrer dans le pétrin ! Ce qui signifiait qu'il avait peut-être besoin d'aide.

– Tu sais au moins vers où il va ? demandai-je en me plaçant bien en face de Sherlock, les poings sur les hanches, dans une pose que j'espérais impressionnante.

Mon ami me regarda en battant des paupières, comme s'il lui en coûtait de s'éloigner des ruines égyptiennes de son livre qui, en cet instant, semblait constituer le seul fragment de réalité digne d'attention.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Il a juste dit qu'il devra être à la gare de Waterloo à huit heures au plus tard. Vu qu'il a l'habitude de monter dans le train à la dernière minute, je dirais que ça réduit les possibilités aux départs prévus juste après huit heures. Ce qui nous renvoie au rapide de 8 h 02 à destination de Weston-super-Mare ou au train de 8 h 04 pour Plymouth, conclut Sherlock en arquant les sourcils.

Après quoi, il leva son livre pour m'en faire lire le titre : *Nouvelles études sur la civilisation de l'Égypte ancienne* par le professeur Gideon Hawthorne.

— Le directeur du British Museum était l'un des plus grands égyptologues d'Europe : j'ai eu envie de savoir sur quoi il travaillait. Savais-tu que, lors de la momification d'un corps, les prêtres égyptiens faisaient sortir le cerveau par le nez ? À l'aide d'instruments en fer qui...

Dégoûtée, je l'empêchai de continuer.

— Sherlock Holmes, parfois tu devrais vraiment arrêter de te comporter comme... comme... Sherlock Holmes ! lui lançai-je en devenant toute rouge.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que tu es insupportable, que notre meilleur ami s'est probablement fourré dans un guêpier et que c'est bien plus important que tes prêtres égyptiens !

Sherlock écarquilla les yeux et chercha quelque chose à me répondre. Aussi bien son regard que son silence m'apprirent que mon coup avait porté.

Furieuse comme je l'étais, je ne désirais rien de plus, dans l'immédiat. D'un geste, je me retournai et sortis du café en me blottissant dans mon manteau, puis marchai sans m'arrêter jusque chez moi.

Cette seconde promenade, à un rythme effréné, me valut une grosse ampoule. Mentalement, je maudis les élégantes bottines que j'étais obligée de porter : comme elles étaient serrées et inconfortables comparées aux chaussures des hommes !

Après que Mlle Fowler m'eut appliqué une pommade fabriquée par l'un de ses cousins du Surrey et qui, à l'en croire, faisait des « miracles », je me retirai dans ma chambre. Dans mon esprit avait germé l'idée d'entreprendre quelque chose en réaction au voyage de Lupin.

Quelque chose, mais quoi ? Je me jetai sur mon lit et commençai à réfléchir. Passer voir Arsène, pas question : puisqu'il avait décidé de m'ignorer et de me cacher tant ses rendez-vous que ses obscurs projets, je ne lui donnerais pas la satisfaction de venir frapper à sa porte !

Soupir. Que désirais-je au juste : aider mon ami ou me venger d'avoir été exclue de ses affaires ? Chassant ce doute importun, je me remis à cogiter. Au-delà du fait que Lupin pouvait avoir besoin de nous, je sentais croître mon envie de connaître sa destination. Sherlock avait mentionné deux trains, mais aucun d'eux n'allait à Douvres, le petit port d'où l'on embarquait pour la France. Ce qui amenait à conclure – si le raisonnement de mon ami anglais était juste – qu'Arsène ne rentrait pas chez lui, hypothèse que tendait à confirmer le fait qu'il avait promis de revenir dans quelques jours. Dès lors, où allait-il ? Je n'en savais rien, mais comptais bien le découvrir ! Car s'il était vrai que j'essayais de respecter certaines limites, je sentais toujours au fond de moi la tentation très forte d'en violer d'autres. Résolue comme je l'étais, j'entrepris d'éliminer méthodiquement tous les obstacles qui se dressaient sur mon chemin.

Ce soir-là, je prévins mon père que, le lendemain, je serais absente toute la journée. Invoquant l'association de bienfaisance et la confection des poupées en chiffon, j'expliquai que l'équipe aurait besoin de moi du matin au soir, et qu'éventuellement je dormirais chez Lady Hewitt, bénévole, elle aussi, et mère d'une fille de mon âge. Comme Leopold approuvait sans réserve tout ce qui contribuait à ma « vie mondaine », il n'émit pas la moindre objection. Forte de son autorisation, je déposai un gros baiser sur sa joue, moins pour le remercier que pour m'excuser de mon mensonge.

M. Nelson se vit confier la tâche de m'accompagner chez Lady Hewitt et, le temps venu, de me ramener à la maison. Normal. Pour parvenir à mes fins, je devrais donc aussi venir à bout d'Horatio. Problème que je remis au lendemain.

Avant de me coucher, je sortis de sous mon lit ma plus petite valise et y déposai des vêtements de rechange. Puis, fouillant dans mon tiroir, je rassemblai un peu d'argent pour payer mes billets de train, voire une nuit d'hôtel – pour le cas où cet écervelé d'Arsène aurait décidé de partir loin et que je ne puisse pas rentrer le jour même.

Cette expédition était-elle une folie ? Oui, très certainement. Mais ma décision était prise. Rien qu'à y penser, je frémissons d'impatience et mon cœur battait si fort que j'avais du mal à respirer. J'allais suivre mon ami Arsène, ni vu ni connu, monter dans un train allant je ne sais où, et surtout prouver que je n'étais pas un charmant bibelot qu'on pouvait ignorer en toute tranquillité. Pour tout dire, je brûlais d'être au lendemain !

Pensant et repensant à ce que j'allais faire, je ne trouvai le sommeil qu'à une heure avancée de la nuit. Et quand je me réveillai, il était plus tard que prévu.

Calamité ! Mon plan soigneusement élaboré échouerait-il à cause d'une malheureuse broutille ? Dans l'immédiat, mieux valait me dépêcher ou je n'aurais plus la moindre chance de repérer Arsène et de le suivre à son insu.

Décidant de sauter le petit déjeuner, je m'habillai à toute vitesse, griffonnai un mot pour souhaiter une bonne journée à mon père et me ruai dehors avec ma valise qui battait le bas de mon manteau.

M. Nelson m'attendait devant la maison, à côté du fiacre qu'il venait d'arrêter ; son visage affichait une expression indéchiffrable. Prenant une profonde inspiration, je le regardai droit dans les yeux. Le moment était venu de me mesurer à lui...

Une fois que nous fûmes montés, j'annonçai la couleur en lançant au cocher :

– Gare de Waterloo !

– Tiens, tiens ! commenta mon majordome d'un air faussement surpris. De nos jours, les dames charitables choisissent de drôles d'endroits pour confectionner des poupées en chiffon destinées aux fillettes déshéritées !

– D'accord, Horatio ! Je vais te dire la vérité, commençai-je en retenant mon souffle. Pas de couture pour moi, aujourd'hui. C'est Arsène... J'ai décidé de le surveiller pour éviter qu'il ne s'attire de nouveaux ennuis. Satisfait ?

– Je n'irais pas jusque-là, mademoiselle Adler, mais l'amitié a ses exigences, je ne saurais le nier, répondit gravement M. Nelson.

– Je n'en doute pas, Horatio. Dans ces conditions, puis-je espérer un minuscule mensonge de ta part pour couvrir ma petite sortie ?

– Ça, sûrement pas, mademoiselle Irene ! répliqua-t-il sèchement. En revanche, je me ferai un plaisir de vous accompagner dans votre « petite sortie », comme vous lappelez !

J'en restai bouche bée. Devais-je me réjouir d'avoir mon fidèle majordome à mes côtés ou m'affliger de voir mon escapade aventureuse et solitaire finir avant même d'avoir commencé ? J'oscillai entre les deux, puis le soulagement de pouvoir compter sur un allié aussi précieux qu'Horatio l'emporta.

Au même moment, la voiture s'arrêta, mettant un terme à notre conversation. Mon majordome paya la course, prit ma valise et m'aida à descendre.

Puis nous gravîmes une volée d'escalier et nous retrouvâmes au milieu de l'immense et chaotique va-et-vient des voyageurs de la gare de Waterloo.

Selon l'hypothèse de Sherlock, nous devions nous concentrer sur deux trains : le rapide de 8 h 02 pour Weston-super-Mare et celui de 8 h 04 pour Plymouth. Coup de chance, ils partaient des quais 10 et 12, ce qui permettait de surveiller les deux depuis une seule et même position.

M. Nelson qui, par sa physionomie, ne passait guère inaperçu, se glissa derrière un kiosque à journaux, tandis que je me plaçai, le visage à moitié caché par mon chapeau et mon foulard, près de l'entrée du quai 11.

Cette fois, ce fut non pas le hasard, mais l'une des pièces de l'excentrique garde-robe d'Arsène qui nous aida : mon ami portait un long manteau gris tourterelle qui nous permit de le repérer immédiatement.

Et quand la grande horloge du hall central indiqua 7 h 59, nous le vîmes se diriger d'un pas décidé vers le quai 12.

Plymouth, donc.

J'adressai un signe à Horatio et nous lui emboîtâmes le pas en veillant à laisser une bonne distance entre lui et nous.

Au bout de quelques secondes seulement, Lupin engagea la conversation avec une dame et une adolescente distinguées (mère et fille, certainement) qui, selon toute vraisemblance, s'apprêtaient à monter dans le même train.

Plusieurs fois déjà, j'avais été témoin de l'incroyable charme qu'il exerçait sur les mères. Même Geneviève, toute sérieuse qu'elle était, avait succombé, pendant un temps, à l'exquise effronterie de son caractère. Il n'empêche : le voir faire l'imbécile avec ces deux-là me fit monter la moutarde au nez.

J'avais élaboré un plan à moitié fou, je n'avais pas dormi de la nuit... et monsieur se pavannait devant deux inconnues !

Heureusement, le chef de train porta son sifflet à sa bouche et la locomotive, derrière lui, se mit à cracher des petits nuages de vapeur. Il n'en fallut pas plus pour dissiper ma mauvaise humeur. Horatio et moi laissâmes Arsène monter en premier, puis nous installâmes dans un compartiment assez proche du sien.

Peu après, le train démarra et je regardai les rues de Londres défiler derrière ma fenêtre, bientôt remplacées par les arbres et les prés de la campagne anglaise.

Au bout de quelques heures de voyage, ponctuées de ma part de constantes sorties dans le couloir pour surveiller Arsène, le train arriva au bord de la mer – grise et imposante comme un bloc de marbre, en ce jour d'hiver –, avant de poursuivre son chemin le long de la côte. Le terminus était Plymouth, mais nous n'allâmes pas aussi loin. Vers l'heure du déjeuner, notre convoi fit halte à Southampton, puis, peu après, à Bournemouth, dans le Dorset. Une petite ville accrochée à la côte, dont je n'avais jamais entendu parler, je dois l'avouer.

Ma surprise n'en fut que plus grande lorsque, penchée à la fenêtre en attendant que le train reparte, j'aperçus Lupin sur le quai,

marchant d'un pas vif vers la sortie.

– Vite, Horatio ! On le suit ! pressai-je mon compagnon.

Nous descendîmes à la dernière seconde, avant de poursuivre la filature de mon ami à travers les rues de la ville.

Bournemouth présentait l'aspect d'une paisible station balnéaire, où les visages pâles et délicats des estivants londoniens venus chercher un peu d'air pur se mêlaient aux figures rudes et boucanées des pêcheurs et autres marins.

Conservant mes distances pour éviter de me faire repérer, je vis Arsène s'arrêter plusieurs fois pour parler à des passants. Sûrement leur demandait-il son chemin, vu que ses interlocuteurs lui répondaient avec de grands gestes dans l'une ou l'autre direction. Puis Arsène les remerciait et repartait.

Progressant de la sorte, nous arrivâmes au port. Une rangée de vieux bâtiments rongés par le sel donnant sur une série de quais, le long desquels étaient amarrés tant d'élégants sloops de plaisance que des embarcations plus grandes, chargées de marchandises en provenance d'Europe continentale.

L'espace d'un instant, je m'abandonnai à la contemplation de leurs voiles agitées par le vent et de leurs beauprés qui faisaient rêver d'aventures dans des pays lointains.

Soudain, Horatio m'effleura l'épaule.

– Mademoiselle, je crains que votre ami n'ait disparu.

– Disparu, comment ça ? m'exclamai-je en me retournant brusquement.

Hélas, il avait raison : une minute plus tôt, Lupin était devant nous et, à présent, plus personne. Évaporé comme un jet d'écume entre les rochers !

Je me mis à courir en direction des entrepôts qui s'alignaient de l'autre côté du port, suivie par un Horatio haletant. Arsène était

forcément là, sûr et certain, il ne s'était pas volatilisé !

De nombreux ouvriers, qui dans les ports portaient le nom de « débardeurs », transportaient des sacs ou des caisses en bois entre les quais et les magasins, mais aucun n'avait la silhouette élancée de mon ami.

– Et maintenant, que fait-on ? demanda Horatio, les mains sur les genoux pour reprendre son souffle.

– Si celui que tu cherches n'est pas sur la terre, tourne tes yeux vers le ciel ! répondit une voix amusée.

Ce vaurien patenté de Lupin avait grimpé sur le toit d'un entrepôt et me regardait avec un large sourire de chat du Cheshire.

Puis il me fit un signe de la main, s'accrocha à la gouttière, jambes dans le vide, et sauta sur une pile de caisses. De là, il exécuta une pirouette qui le fit atterrir juste devant moi et conclut sa prestation par une courbette.

– Alors ? reprit-il en me dévisageant. Veux-tu bien me dire ce que tu fais ici ? Si je ne savais pas qu'Horatio et toi êtes des amis, je croirais que vous me filez, comme on le fait avec les malfaiteurs...

En plein dans le mille.

Je baissai les yeux en rougissant. Puis, inspirant un grand bol d'air marin, je décidai de lui dire la vérité.

– C'est ta faute, Arsène. Ton départ soudain, pour ne pas dire secret, a fait naître en moi des idées bizarres.

– Ah bon ? Lesquelles, s'il te plaît ?

– Par exemple, que tes vieilles embrouilles parisiennes ne sont pas finies ou que tu cours vers de nouveaux ennuis...

Mon explication pour le moins fébrile fut interrompue par une série de sifflements aigus, qui me transpercèrent les tympans. Au bout d'un instant, je compris qu'il s'agissait de coups de sifflet,

donnés à pleins poumons... et de plus en plus proches. Les ennuis dont je parlais arrivaient à grands pas, apparemment !

Aussitôt, les débardeurs, qui portaient des manteaux sombres et dont les chapeaux descendaient bas sur des visages barrés de cicatrices, lâchèrent leurs charges et filèrent dans toutes les directions en criant :

– Vite ! Déguerpissons !

Lupin regarda autour de lui, puis me prit la main.

– Venez ! Mieux vaut prendre le large ! s'écria-t-il. Je parie que c'est une descente de police.

– Une descente de police ? répétai-je. Mais pourquoi ?

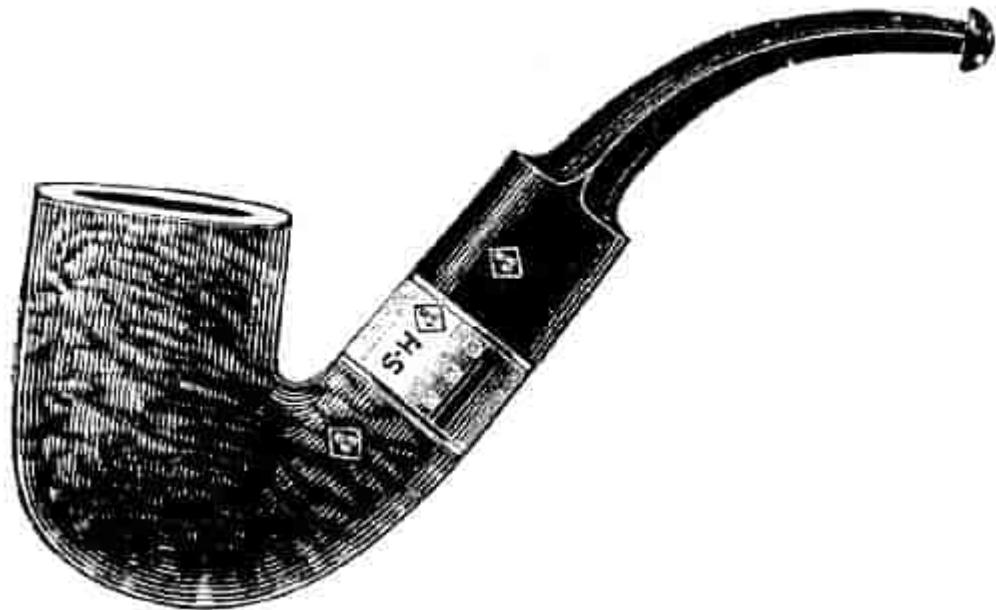
– Tous ces hommes doivent être des contrebandiers ou quelque chose d'approchant. Si on reste là, on finira au poste ! conclut Arsène d'un ton plus amusé qu'alarmé.

Entre-temps, les coups de sifflet s'étaient encore rapprochés.

Mes amis et moi partîmes sans demander notre reste.

LE BAVARD

M. CAVENDISH



En un éclair, ce qui m'était apparu comme un port de plaisance à l'air assoupi se transforma en véritable souricière. Une charrette chargée de barriques, dont le propriétaire fuyait à tombeau ouvert vers le centre de la ville, faillit nous renverser, et je ne dus mon salut qu'à la rapidité d'Horatio qui, juste à temps, m'attrapa par la taille et me tira en arrière.

Partout, des gens criaient, couraient, se bousculaient. Cramponnée à la main d'Arsène, je suivais Horatio qui, pour nous sortir de ce chaos, fendait la foule telle la proue d'un vaisseau de guerre.

Nous nous retrouvâmes dans une ruelle déserte, serrée entre deux rangées de bicoques délabrées. D'un pas ferme, M. Nelson se dirigea vers une taverne à l'enseigne oscillante et nous poussa à l'intérieur.

Aussitôt, le bruit des sifflets s'atténua, comme si la porte bancale l'avait relégué à l'extérieur, et nous pûmes enfin reprendre notre souffle.

Le triste établissement dans lequel nous nous trouvions empestait la fumée et les viscères de poisson. Son sol de terre battue était de cinq ou six marches plus bas que la rue et ses rares tables étaient occupées par des marins.

Quand nous entrâmes, ceux-ci nous regardèrent du coin de l'œil avant de tirer sur leurs pipes et de revenir à leurs affaires.

Horatio nous poussa vers une table d'angle qui semblait garantir un certain calme et, surtout, n'était pas visible de l'entrée, pour le cas où la police viendrait. Certes, nous n'avions rien fait de mal, mais mieux valait être prudent.

— Je vais nous chercher de quoi nous restaurer, en espérant que ce soit possible dans cette gargote, marmonna mon ange gardien.

Je pus enfin lâcher ma valise qui, dans cette taverne de loups de mer, ressemblait à un jouet arrivé là par erreur.

Dès que mon majordome gagna le comptoir, je me penchai en avant et saisis le poignet d'Arsène.

— Eh bien ? lançai-je à mon ami d'une voix qui ressemblait à un murmure étranglé. Peut-on savoir ce que tu es venu faire ici en

solitaire ? Je parie que ce n'est pas sans rapport avec cette rafle... J'ai raison ?

Arsène me sourit d'un air goguenard, plongea ses yeux dans les miens, puis, comprenant que je n'étais pas d'humeur à supporter l'une de ses bouffonneries, redevint sérieux.

— Voilà... murmura-t-il. Toi, tu vis avec ton père dans une belle maison et tout ce qui va avec. Sherlock a sa famille. Mais M. Papon, lui, doit se débrouiller tout seul : il doit payer le loyer de son cagibi à Marshall Street, sans parler de la nourriture... des dépenses imprévues...

Je dévisageai mon ami en fronçant les sourcils.

— Donc tu as besoin d'argent ? Mais n'avais-tu pas un petit pécule ?

— *Avais*, comme tu dis ! Mes réserves sont épuisées, finies... *pouf* ! répondit Lupin avec le geste du prestidigitateur qui vient de faire disparaître un objet.

— Il ne manquait plus que ça... Pardonne-moi ma franchise, mais je n'ai jamais vu personne dépenser son argent aussi vite que toi !

Lupin acquiesça avec un haussement d'épaules doublé d'un sourire, comme pour dire : « Que veux-tu que j'y fasse ? C'est comme ça que j'aime vivre. »

À présent, je me sentais plus calme. Les sifflets des policiers s'étaient tus et, somme toute, je ne faisais rien d'autre que de bavarder avec mon ami Arsène, assise à l'une des tables d'une taverne de pêcheurs.

— De l'argent, je vois, commentai-je. Mais pourquoi à Bournemouth ? Les pièces y pousseraient-elles comme les huîtres, entre les rochers ?

— Si seulement c'était vrai ! En fait, je suis là pour... un travail, marmonna Lupin.

D'un regard je l'incitai à me fournir quelques précisions.

– Récemment, j'ai fait la connaissance de certains individus, des marchands d'art spécialisés dans... l'importation. Ils achètent des œuvres à l'étranger et les revendent en Angleterre. Aujourd'hui, un bateau venu d'Inde, avec à son bord un chargement important, doit arriver à Bournemouth, et ils avaient besoin de quelqu'un pour réceptionner les caisses et les expédier à Londres...

Je laissai échapper un soupir. J'imaginais sans peine la véritable activité des « connaissances » d'Arsène. Ces « marchands d'art » n'étaient autres que des receleurs, et les œuvres envoyées à Bournemouth, de la marchandise de contrebande.

Prenant une profonde inspiration, je m'apprêtai à demander à Arsène confirmation de mes soupçons, quand un marin, assis à une table voisine, lança d'une voix forte :

– Si j'avais une amie aussi charmante que mademoiselle, je l'emmènerais faire une promenade au bord de la mer, plutôt que sur les quais en pleine descente de police !

L'homme portait, bien enfoncé sur les oreilles, un bonnet de laine bleu marine, d'où sortait une houppette de cheveux blonds. Il avait le teint rougeaud des buveurs endurcis et serrait entre ses dents une pipe en écume de mer. Enfin, il parlait avec un drôle d'accent, typique des habitants du nord de l'Europe. Était-il hollandais ? Danois ? Quel dommage que Sherlock ne soit pas là : il l'aurait deviné sur-le-champ !

– Puis-je vous demander votre nom, monsieur ? s'enquit Horatio, reparu avec un plateau chargé de trois tasses de thé.

– Cavendish ! répondit le marin avec un sourire rusé. Appelez-moi Cavendish !

– Ne serait-ce pas le nom de votre tabac plutôt que le vôtre ? ricana Arsène.

Cavendish lui adressa un clin d'œil et, pendant que mon majordome nous servait le thé avec un savoir-faire consommé, il saisit sa chope à moitié vide et vint s'asseoir à notre table.

– Tu as l'air débrouillard, mon garçon, dit-il à Lupin sans se départir de son sourire, mais apprends à être prudent ! Les jours comme aujourd'hui, les gens prudents restent chez eux.

Sa remarque sonnait comme un avertissement.

– Ah bon ? Et pourquoi ça ? demandai-je spontanément.

– À cause de ce qui s'est passé la nuit dernière à Amsterdam. Pour un peu, je restais coincé là-bas ! Et pendant que notre bateau voguait vers Bournemouth, la police hollandaise a dû prévenir celle d'ici, avec l'un des maudits télégraphes qu'elles utilisent aujourd'hui, d'où cette descente de police, à laquelle vous avez échappé de justesse, si je ne m'abuse. Moi, cette fois, je ne suis pas tombé dans le panneau : je me suis dépêché de passer la marchandise à des gens de confiance et suis venu boire une bière ici...

En guise de conclusion, le marin laissa fuser un grand éclat de rire.

– Très intéressant, monsieur Cavendish, mais que s'est-il passé au juste à Amsterdam ? insistai-je. Pourquoi la police en veut-elle autant aux... marchands d'art ?

Ledit Cavendish me jugea comme pour décider si je méritais d'être mise dans la confidence.

Au cours des derniers mois, mes amis et moi avions partagé plusieurs aventures, durant lesquelles j'avais compris une chose importante : le grand talent de Sherlock résidait dans son sens de l'observation et sa capacité de raisonnement, celui de Lupin dans son adresse et son agilité, tandis que le mien, plus subtil, était de réussir à gagner la confiance des gens.

Et, de fait, au bout d'un instant, Cavendish reprit le fil de ses explications. Se penchant sur la table, il nous regarda avec l'air de celui qui s'apprête à révéler des secrets d'une valeur inestimable.

– Liselore Ottemans, ça vous dit quelque chose ? croassa-t-il.

À voir les regards que mes amis et moi échangeâmes, Cavendish comprit que la réponse était non.

Riant de bon cœur, il vida sa chope.

– Tant mieux ! Ça signifie que je suis en bonne compagnie ! Sachez que moi non plus je ne savais pas qui était cette malheureuse. Mais à en croire le second capitaine de mon bateau, c'était une dame importante... qui en avait dans le ciboulot ! Elle enseignait à l'université d'Amsterdam, une grande experte de l'Égypte ancienne... ou quelque chinoiserie de ce genre. Toujours est-il qu'elle a été assassinée, la pauvre.

Brusquement, je me sentis plongée dans l'étrange atmosphère qui n'existe que dans les rêves. Avais-je vraiment entendu les mots « Égypte ancienne » sortir de la bouche de ce marin ?

Aussitôt me revint à l'esprit l'image de Sherlock, assis à la *Shackleton Coffee House*, son livre à la main. Sur le moment, j'étais si inquiète pour Arsène que je n'y avais pas prêté beaucoup d'attention... Mais, si ma mémoire était bonne, mon ami avait mentionné le fait que le professeur Hawthorne était égyptologue, lui aussi. Ce qui me parut bizarre et singulier, comme les détails de certains rêves.

Certes, durant ces années-là, la presse donnait, presque chaque semaine, des nouvelles des fouilles en cours en Égypte, ainsi que du transfert des vestiges dans les musées européens ; et, de tous ceux que l'on exposait, les plus prisés étaient ceux de la section égyptienne du British Museum.

Mais tout de même ! Le fait que deux égyptologues de renommée internationale aient été assassinés à quelques jours d'intervalle ne pouvait en aucun cas relever d'une coïncidence.

Arsène et Horatio devaient penser plus ou moins la même chose, car je les vis se raidir sur leurs chaises et plisser les yeux comme pour réfléchir intensément.

– Et comment est-elle morte, cette Mme Ottemans ? s'enquit Lupin.

– Le second n'est pas entré dans les détails, répondit tranquillement Cavendish. Mais je sais pourquoi ça nous a valu cette pagaille au port...

Tel le premier rôle d'une pièce s'efforçant de tenir son public en haleine, notre marin suspendit son récit le temps d'aller se chercher une autre bière.

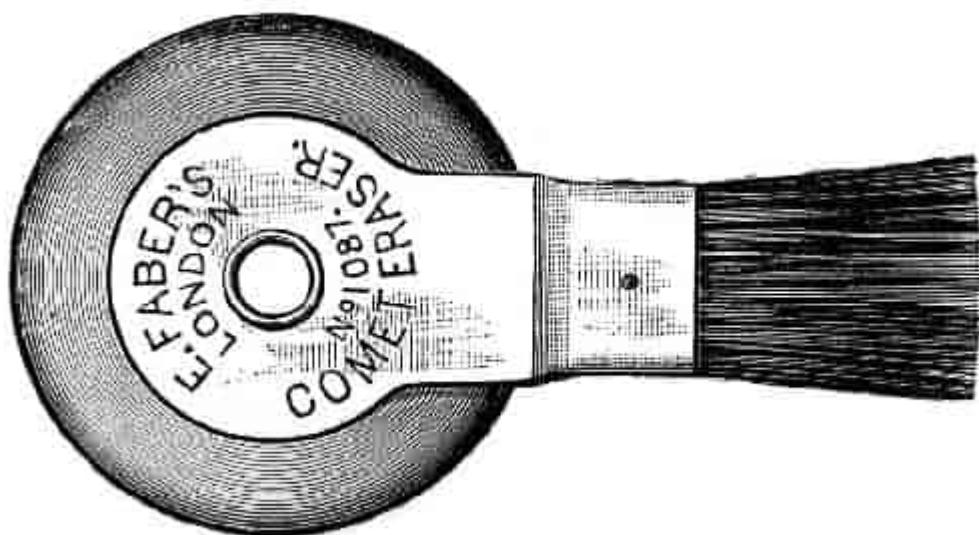
Quand il se fut bien rafraîchi le gosier, nous eûmes enfin droit à sa révélation.

– À ce qu'il paraît, cette Ottemans a été assassinée dans son bureau et certains objets qu'elle avait rapportés d'Égypte, valant les yeux de la tête, ont disparu ! Voilà pourquoi la police passe au peigne fin tous les ports soupçonnés de se livrer à certains « échanges » avec celui d'Amsterdam, au risque de faire passer un mauvais quart d'heure à un honnête commerçant comme moi !

Cavendish prononça cette dernière phrase d'une voix vibrante d'indignation, mais son trouble n'avait rien de réel : juste après, il éclata de rire avec un tel plaisir que nous ne pûmes que l'imiter.

Je ris avec les autres, mais les étranges coïncidences de cette journée, où tout semblait nous ramener à l'Égypte ancienne, avaient fait naître en moi un certain trouble. Une inquiétude peuplée d'ombres, dont j'étais loin de me douter qu'elles s'allongeraient de manière sinistre au cours des jours suivants.

TRACAS ET MYSTÈRE



Horatio et moi arrivâmes à la maison pile à l'heure du dîner. Quant à Arsène, plutôt que de rentrer avec nous, il tint à rester à Bournemouth pour mener à bien ses nébuleuses affaires.

Inutile de préciser que son obstination me contraria : il n'y avait qu'à voir les rues désertes de la ville ou jeter un coup d'œil au port, dont chaque quai était surveillé par la police, pour comprendre que toutes les « transactions » étaient annulées ou tout au moins reportées à une date indéterminée.

J'avais pourtant fait tout mon possible pour le convaincre d'abandonner...

– Désolé, Irene, mais j'ai donné ma parole et une promesse est une promesse, m'avait-il répondu, tel un aventurier tout droit sorti d'un roman-feuilleton.

– Et tu ne crois pas que celui auprès duquel tu t'es engagé a déjà pris ses jambes à son cou, vu la nature de ses... « activités » ?

– Possible. À moins qu'il ne se soit réfugié dans une pension en attendant que les choses se tassent, comme je compte le faire.

Raté : mon ami n'avait pas cédé.

Pendant le trajet du retour, je réfléchis aux comportements d'Arsène et de Sherlock. Décidément, par des voies diverses, voire opposées, ces deux-là avaient le don de me mettre hors de moi ! Pensée immédiatement tempérée par cette autre : la cause n'en était-elle pas que je tenais énormément à eux ? Si, bien évidemment. Dès lors la situation n'avait rien d'anormal : avoir des amis extraordinaires impliquait parfois de fournir des efforts tout aussi extraordinaires !

Quoi qu'il en soit, pendant que je pensais à Arsène, une idée me vint qui me parut prometteuse et que je testai le soir même.

Au cours du dîner, je levai la tête de mon assiette et, sans transition, demandai à Leopold :

– Papa, crois-tu... enfin, penses-tu que tu pourrais trouver du travail à l'un de mes amis ?

L'une des choses que j'aimais chez mon père est qu'il ne riait jamais de mes questions, si inattendues soient-elles. Au lieu de cela, il me regardait d'un air sérieux, réfléchissait posément puis me donnait sa réponse.

Qui, dans ce cas, fut :

– Ça dépend.

- Ah bon, de quoi ?
- De l'ami dont il s'agit. Autrement dit, de son âge, de son niveau d'instruction, de ses capacités...

Oh non ! pensai-je. Quelles « capacités » pouvais-je bien citer pour Lupin ? Acrobatie foraine ? Vol avec effraction ?

– Mais si, comme je le devine, l'ami en question se trouve être... Sherlock... ou Arsène, je te promets de faire de mon mieux pour l'aider, termina mon père avec un petit sourire, doublé d'un clin d'œil.

Aussitôt, je me levai de table, courus vers lui et lui plaquai une grosse bise sur la joue.

M. Nelson et moi avions conclu un accord : il ne dirait rien de notre expédition à Bournemouth ni des critiquables « erreurs » de mon ami Arsène, qui n'étaient pas de nature à plaire à un futur employeur, et moi, je tenterais de mettre un frein à mes mensonges et à mes « sorties » secrètes.

– Vous n'êtes plus une enfant, Irene ! commenta mon ange gardien, qui ne désespérait pas de me voir me transformer un jour en maîtresse de maison raisonnable. Vous êtes presque en âge de vous marier : il est temps que vous adoptiez le comportement d'une jeune femme, avec les obligations et les responsabilités que cela comporte.

Moi, en âge de me marier ?! Si Horatio n'avait pas parlé sur un ton aussi sérieux, j'aurais très certainement éclaté de rire... Quand Geneviève était encore en vie, elle s'était donné bien du mal pour m'apprendre tout ce que l'on attend d'une jeune fille comme il faut et m'avait expliqué et réexpliqué combien il est important de se trouver un bon parti.

Mais, à présent, la simple idée de me marier me semblait aussi absurde que celle de m'enrôler dans une bande de pirates de l'île de Sumatra. D'ailleurs... avec qui pouvais-je bien envisager de

convoler, vu que les deux seuls garçons que je connaissais s'appelaient Sherlock Holmes et Arsène Lupin, deux individus aussi éloignés que possible de ce qui peut ressembler à un « bon parti » ?

Mais enfin, une promesse étant une promesse, je décidai, le lendemain, de mettre de côté tout projet aventureux, m'enfermai dans ma chambre et sortis de mon secrétaire mes devoirs d'histoire et de littérature anglaise. Mais, comme cela faisait des siècles que je n'avais pas travaillé avec application, rester concentrée me parut rien de moins qu'un supplice.

Malgré cela, je réussis à faire tout le travail que Mme Symonds m'avait donné et, l'après-midi venu, poussai le zèle jusqu'à renoncer à passer à la *Shackleton Coffee House*. *Irene, si ces deux idiots veulent te voir, qu'ils se déplacent !* me dis-je pour me conforter dans mon choix.

De fait, je trouvai mieux à faire en me plongeant dans la lecture des *Misérables* du grand Victor Hugo. Ce roman, à l'intrigue compliquée à souhait, racontait des aventures dont les protagonistes étaient tant des prisonniers en fuite que des aubergistes cruels ou des enfants des rues vivant dans une statue en forme d'éléphant, place de la Bastille à Paris.

Au bout de quelques pages, je me sentis transportée dans ma France bien-aimée et revis, comme si j'y étais, le pont d'Austerlitz, qu'Arsène et moi avions franchi, de manière passablement risquée, pour découvrir un extraordinaire portrait de saint Christophe, ou la cour de la rue Barbette, où Sherlock avait défié à la boxe un garçon deux fois plus grand que lui pour défendre mon honneur.

La nuit était tombée quand un bruit, de l'autre côté de ma fenêtre, m'arracha à mes rêveries. Une seconde plus tard, les visages rouges de froid d'Arsène et de Sherlock se plaquèrent contre la vitre.

Un spectacle impayable ! À en juger par le mal qu'ils se donnaient, ces deux énergumènes avaient vraiment envie de me voir !

Aussitôt, je me levai, leur ouvris, et tous deux, emmitouflés dans leurs manteaux, s'engouffrèrent dans ma chambre.

– Salut, Irene ! Vu que tu n'es pas venue au café, on a décidé de passer... déclara Arsène, comme si notre rencontre à Bournemouth n'avait pas eu lieu.

– Tu ne devais pas rester à Bournemouth ? lui demandai-je sèchement pour lui rafraîchir la mémoire.

– Dieu m'en garde ! répondit-il d'un air on ne peut plus débonnaire en s'asseyant sur mon lit. C'est toi qui avais raison : il y avait bien trop de poulets en circulation. Mon contact m'a appelé pour me prévenir que l'opération était reportée.

Sur les lèvres de Sherlock flottait un léger sourire et ses yeux brillaient, ce qui ne pouvait vouloir dire qu'une chose : il y avait du neuf concernant l'assassinat de Hawthorne. J'étais curieuse d'en savoir plus, indéniablement, mais avant cela je tenais à informer Arsène de l'idée que j'avais eue.

Quand je lui appris que mon père était disposé à lui accorder un entretien, sa réaction fut bien différente de celle que j'attendais.

– Ah ! Euh... parfait. Merci. Un de ces jours peut-être...

– Comment ça « un de ces jours peut-être » ? Je ne sais pas si tu as compris, mais mon père est prêt à te donner du travail !

– Oui... et c'est épata... vraiment... murmura mon ami, dont le visage exprimait moins l'enthousiasme que la gêne.

Exaspérée, je me tournai vers Sherlock pour réclamer son soutien, mais, perdu dans d'insondables réflexions, il avait le regard fixe et ses doigts tambourinaient sur le dessus de ma commode.

Ramenant les yeux vers Arsène, je le dévisageai si sévèrement qu'il faillit en sursauter.

— Quoi encore ? me demanda-t-il en riant. Détends-toi, j'y réfléchirai, je te le promets !

Mais son visage avait l'expression de celui qui préférerait passer sa vie entière au milieu des contrebandiers et des révolutionnaires plutôt que de se trouver un vrai travail. Un peu comme moi, peut-être, qui persistait à m'imaginer plongée, avec mes amis, au cœur d'aventures risquées plutôt qu'appliquée à me transformer en jeune fille rangée pour attirer un bon parti.

Que de choses à penser ! soupirai-je. Quand j'essayais d'entrevoir l'avenir qui m'attendait et attendait mes amis, tout me semblait flou, abstrait... Tel un peintre avec trop de couleurs sur sa palette, je n'arrivais pas à lui donner forme.

— Très bien, bonne chance, Arsène ! tranchai-je pour changer de sujet. Mais si vous êtes montés ici, c'est que vous aviez quelque chose à me dire, non ?

— Très juste ! s'exclama Holmes en se jetant sur mon lit.

Puis il s'adossa à la tête de lit, croisa les mains derrière sa nuque et ajouta :

— J'ai des nouvelles pour le moins savoureuses, Irene !

J'approchai une chaise, m'y assis et l'invitai à poursuivre.

— Pendant que certaines personnes de ma connaissance s'accordaient un petit voyage sur la côte pittoresque du Dorset... commença Sherlock, la ville d'Amsterdam a été le théâtre d'un fait divers aussi sinistre que fascinant...

— L'assassinat de Liselore Ottemans ! le devançai-je. Spécialiste de l'Égypte ancienne, comme l'était le professeur Hawthorne... Ce qui prouve que les « petits voyages dans le Dorset » peuvent réservé d'appréciables surprises !

Sherlock, que je croyais étonner, eut une grimace amusante.

– Arsène m'a raconté votre édifiante conversation avec un marin hollandais. Hélas, votre précieux informateur ignorait le détail le plus intéressant, qui figure, noir sur blanc, à la une de l'*Evening Mail*...

– Tu ne vas pas le croire ! intervint Lupin, brûlant d'impatience. On a retrouvé Mme Ottemans avec un bijou au creux de la main... Un pendentif orné d'un symbole égyptien appelé l'« œil d'Horus » !

Je bondis sur mes pieds comme le personnage d'un théâtre de marionnettes.

– Horus ? La divinité représentée sur le sarcophage dans lequel on a retrouvé Hawthorne ?!

Sherlock s'assit au bord du lit en croisant ses longues jambes.

– Alors ? Aussi sinistre que passionnant, pas vrai ?

J'étais d'accord, mais, avant de lui répondre, j'avais quelque chose à leur montrer, car il se trouve que je n'avais pas passé mon après-midi à me tourner les pouces... J'avais profité de mon temps libre pour rafraîchir, en quelque sorte, mes connaissances sur l'Égypte ancienne.

Je courus prendre un carnet bleu dans mon secrétaire et l'ouvris à la page où j'avais dessiné l'« œil d'Horus », à partir d'un livre appartenant à mon père. Ce symbole se composait d'un œil normal, vu de face, avec, au-dessus, un sourcil parallèle et, au-dessous, deux lignes descendant vers le bas et pouvant faire penser à une larme ou à du maquillage qui a coulé.

– Le voilà ! dis-je. On l'appelle « œil d'Horus » (ou de Râ) ou encore « œil oudjat ». Selon les Anciens, ce symbole protégeait des esprits mauvais.

– Exact, confirma Sherlock. C'est d'ailleurs pour ça que le journaliste qui a rapporté la nouvelle a cru bon de glisser dans son article une histoire de malédiction...

– Quelle malédiction ? demandai-je.

Sherlock se leva pour fouiller dans les poches de son manteau et en sortit son exemplaire de l'*Evening Mail*. Il ouvrit le journal sur mon lit et l'aplatit de ses longs doigts pour que Lupin et moi puissions le lire.

– Comme l'a rappelé Irene, tant Gideon Hawthorne que Liselore Ottemans étaient égyptologues. Et tous deux avaient participé à diverses missions sur le terrain, raconta Sherlock. C'est là qu'intervient cette absurde histoire de malédiction. Selon ce journaliste à l'imagination débridée, lors de l'une de ces expéditions, un lieu de culte consacré à Horus aurait été profané et, aujourd'hui, l'esprit de cette divinité sillonne l'Europe pour se venger de ceux qui l'ont tiré de son sommeil millénaire.

Quand notre ami se tut, un silence glaçant envahit la pièce. J'en eus la chair de poule.

– Et tu crois que...

– Ce ne sont que bêtises, naturellement ! trancha Sherlock. *Primo*, Horus n'existe pas. *Secundo*, les malédictions ne sont que de la superstition. *Tertio*...

– Moi, je dis qu'on n'en sait strictement rien ! l'interrompit Lupin. Après tout, pourquoi tout cela serait-il faux ? Un jour, dans le cirque où travaillait mon père, j'ai rencontré un magicien qui...

– Tu veux dire un illusionniste, rectifia Sherlock. Ou un prestidigitateur. Pas un *vrai* magicien.

– Si, lui l'était ! Et il m'a dit...

– Franchement, j'ai du mal à croire que...

– Arrêtez de vous chamailler... soupirai-je, à bout de patience. Vous trouvez que c'est le moment ? Malédiction ou pas, le mystère reste entier !

– En effet, acquiesça Sherlock en se levant. Mais le problème est que cette explication farfelue transforme notre énigme en histoire à dormir debout. Un défaut courant chez les journalistes : ils écriraient n'importe quoi pour vendre un exemplaire de plus ! Et au lieu d'enquêter pour trouver des informations dignes de foi, ces messieurs n'hésitent pas à raconter ce qui leur passe par...

Tout à coup, Sherlock se tut, baissa la tête et se mit à marcher en long et en large en remuant légèrement les lèvres, comme s'il parlait tout seul.

Je me tournai vers Arsène, qui haussa les épaules comme pour dire : « Tu sais comment il est... »

Soudain, notre ami se redressa, m'adressa un sourire radieux et s'exclama :

– Excusez-moi, je dois partir !

Sur ces mots, il enjamba le montant de ma fenêtre et disparut dans la nuit humide de Londres.

LE CHARMÉ DE LA MER EN HIVER



Arsène revint chez moi le lendemain matin, mais en passant par la porte, cette fois. Et lorsqu'il entra, il ne m'accorda qu'un regard bref, accompagné d'un sourire embarrassé.

Moi, je pris le temps de l'observer, d'un œil plutôt approbateur. Mon ami avait revêtu ses plus beaux vêtements : un costume gris,

sobre à souhait, rehaussé d'une cravate d'un rouge éclatant et d'une fleur de la même couleur, glissée à sa boutonnière.

Sa mise était soignée, ses cheveux étaient peignés, ses chaussures, cirées. Et, comme je le lui avais demandé, il avait laissé ses fausses moustaches chez lui.

Horatio l'accueillit avec un sourire amusé.

– Monsieur Lupin, quel plaisir de vous voir... chez nous ! lui dit-il, avant de le conduire au bureau de mon père.

Restée dans l'entrée, je me tordis les mains de nervosité.

Après le départ soudain de Sherlock, le soir précédent, j'avais passé une bonne heure à essayer de convaincre Lupin de l'opportunité que représentait un entretien avec mon père. Croyant à ce que je disais, j'avais parlé avec tant de cœur que Lupin avait fini par céder, non sans ronchonner. Quel soulagement ! Cela étant, la partie n'était pas gagnée. Après tout, mon père n'avait jamais promis de le faire travailler, mais seulement de le rencontrer. Et si par malheur l'affaire n'aboutissait pas, j'aurais remué ciel et terre pour rien et déçu l'un de mes meilleurs amis.

Sans bruit, je m'approchai de l'escalier, voisin de la porte du bureau. *Loin de moi l'idée de les espionner !* me dis-je pour me donner bonne conscience. Tout au plus espérais-je capter des bribes de leur conversation, comme cela arrive dans ce genre de situation.

Mais l'obstacle était moins ma conscience que notre majordome, qui se tenait, bras croisés, devant la porte. Dès que je pointai le nez, il me foudroya du regard, si bien que je me repliai dans le cabinet de musique.

L'entretien dura près d'une demi-heure, qui me parut interminable. Vers la fin, j'entendis résonner l'inimitable rire de Papa, signe que les choses s'étaient bien passées. Assise sur le tabouret

du piano, je posai les mains sur l'ivoire froid du clavier, fermai les yeux et poussai un grand soupir de soulagement.

Leopold raccompagna Arsène à la porte et le salua chaleureusement.

J'hésitai sur la marche à suivre. Je brûlais de dire au revoir à mon ami, mais ne voulais pas donner l'impression d'avoir attendu, tout du long, l'oreille aux aguets. Ce qui était vrai, mais personne n'avait besoin de le savoir !

Je restai donc près du piano en me contentant d'écouter les échos enjoués qui résonnèrent, quelques instants encore, dans le vestibule.

Quand, enfin, la porte d'entrée se referma, ce fut Leopold qui, le premier, se manifesta :

– Irene !

– Oui, Papa ? lui répondis-je en me précipitant hors du cabinet de musique.

– J'imagine que tu seras heureuse d'apprendre que mon entretien avec M. Lupin s'est très bien passé. Il a l'air débrouillard, je crois que je devrais pouvoir faire quelque chose pour lui.

Je souris, parcourus sur la pointe des pieds les quelques pas qui me séparaient de mon père et me jetai dans ses bras.

– Merci, Papa !

– Oh, il n'y a pas de quoi, gloussa-t-il. Mais si tu m'embrasses pour une telle broutille, je me demande comment tu réagiras en découvrant la surprise que je te réserve !

Je me dégageai de son étreinte et le regardai d'un air perplexe.

– Une surprise ?

– Oui, ma chère petite ! Toi et moi partons à la mer ! À Hastings, pour être précis, qui n'est qu'à quelques heures de Londres. Une petite ville délicieuse, paraît-il ! Et même si décembre n'est pas le

mois idéal pour ce genre d'escapade, je suis certain que nous nous amuserons. Nous serons les hôtes de l'un de mes associés, qui vient d'ouvrir un hôtel au sommet de la falaise.

– Eh bien, Papa ! murmurai-je, prise de court. C'est... c'est... fantastique !

En réalité, quitter Londres à l'improviste ne m'embalait pas. J'avais bien trop hâte de connaître les impressions de Lupin sur sa discussion avec mon père, et surtout de savoir si ce lunatique de Sherlock avait découvert quelque chose de neuf sur les deux crimes pour le moins inquiétants que la presse attribuait désormais à « la malédiction d'Horus ».

Mais, sachant que Leopold cherchait avant tout à me faire plaisir – sa générosité à mon égard était sans limites –, je ne manquai pas de lui exprimer ma gratitude.

– Vraiment, quelle idée magnifique ! ajoutai-je en me serrant de nouveau contre lui.

– Bien, bien, mon enfant ! Cela faisait trop longtemps que toi et moi ne nous étions pas accordé une petite excursion. Un peu d'air pur nous fera le plus grand bien !

Repensant à mon récent voyage à Bournemouth, je souris... en tenant ma langue !

Une heure plus tard, j'étais prête à partir – de la gare de Waterloo et en première classe, cette fois, à bord du compartiment que mon père avait réservé pour nous.

Horatio avait préparé nos bagages avec sa rapidité et son efficacité habituelles, et Leopold, de bonne humeur comme il l'était, avait voulu porter sa valise lui-même. Papa tenait à ce que nous fussions ce voyage sans domestique, idée que je trouvai fort bonne.

Lorsque nous entrâmes dans la gare, mon père me donna l'impression non pas de marcher, mais de voler. Comme un enfant, il

ouvrait de grands yeux sur tout ce qui l'entourait et riait de n'importe quelle bêtise.

Ravie de le voir plus apaisé qu'il ne l'avait été depuis longtemps, je décidai de faire de mon mieux pour rendre notre expédition aussi joyeuse que possible.

Mais, alors même que je m'asseyais dans mon élégant fauteuil tendu de velours écarlate, j'éprouvai une sensation désagréable, comme si un moustique m'avait piquée au bas de la nuque. L'étrange alerte que l'on ressent quand on se croit épié ou simplement observé. Chose qui présentement était impossible, vu que je me trouvais dans un compartiment réservé. *Comme je peux être bête !* conclus-je en m'efforçant de chasser cette pénible impression.

Ce qui ne fut guère difficile : juste après le départ, on nous servit du thé et des petits gâteaux, que nous dégustâmes en bavardant.

Hélas, quand nous descendîmes à Hastings (au bout de trois heures de trajet seulement, train rapide oblige !), le phénomène se reproduisit.

Tandis que nous traversons le hall de la petite gare, je me retournai nerveusement pour regarder tout autour de moi. Mais la seule personne que je vis était un porteur, qui se hâtait vers les quais.

Je soupirai et, tâchant de retrouver le sourire, donnai la main à mon père. Ensemble, nous marchâmes jusqu'au premier fiacre, à l'extérieur du bâtiment, et, moyennant une course rapide, parvînmes au *Bertram*, hôtel de très bon goût. Bien que nous fussions en hiver et que la majorité des chambres fût vide, l'établissement resplendissait grâce à son éclairage au gaz (« le choix de l'avenir » à cette époque). Sa façade, soutenue par de fines colonnes, était si

près de la mer que, pour un peu, on aurait senti l'humidité des embruns sur sa peau.

Dans l'obscurité du soir, l'immense et sombre étendue de la mer s'agitait sous une chape de nuages bas.

La salle à manger donnait sur la plage, elle aussi, mais protégée fort heureusement par une baie vitrée, où se reflétaient les chandelles posées sur les tables.

Mon père et moi dînâmes en tête à tête dans une salle à moitié vide, où régnait une atmosphère plaisante et détendue. Notre dîner consista en soles au beurre, accompagnées de pommes duchesse. Un vrai régal !

Papa, qui semblait heureux, m'entretint pendant toute la soirée des sujets les plus variés en déployant une belle éloquence.

Ayant retrouvé ma sérénité, je savourai pleinement la quiétude du moment, les lumières tamisées et la vue sur la mer.

Le dîner terminé, j'accompagnai mon père dans le fumoir et restai avec lui le temps d'un cigare. Profitant de la présence d'un piano demi-queue, je décidai de chanter quelque chose. Un air destiné à Papa, dont les notes se perdaient presque aussitôt dans les couloirs vides de l'hôtel.

Ce fut une soirée douce et gaie, que j'ai grand plaisir à me rappeler quand mes pensées me ramènent à mon cher Leopold Adler.

Mais quand vint l'heure de me coucher, l'ambiance changea.

Après avoir souhaité une bonne nuit à mon père, je me retirai dans ma chambre, allumai la lumière et... sursautai d'effroi.

Contre le miroir de ma coiffeuse était posée une enveloppe sur laquelle figurait, tracé à l'encre bleue, un grand œil d'Horus.

UNE LETTRE D'AMSTERDAM



Je respirais péniblement, comme si une main invisible me serrait la gorge, et mon cœur battait la chamade. Comment était-ce

possible ? Quel était le sens de cette lettre ? Le souffle trop court pour réfléchir correctement, je saisis l'enveloppe, l'ouvris et sortis le billet qu'elle contenait.

– Gredin ! soufflai-je entre mes dents.

Un simple coup d'œil à l'écriture du mot m'avait appris de qui il venait : Arsène ! Je me laissai tomber sur la chaise placée devant la coiffeuse et lus :

Bonsoir Irene,

Découvrir que l'on est suivi n'a rien d'agréable, n'est-ce pas ? Quand ton père m'a parlé de votre petit voyage, ce matin, je n'ai pas résisté à l'envie de te faire cette blague. Je me suis dit qu'ainsi tu comprendrais ce que j'ai ressenti à Bournemouth. Voilà, en ce qui me concerne, nous sommes quittes ! Et comme, depuis quelque temps, tu t'inquiètes bien plus que de raison à mon propos, sache que je suis d'ores et déjà reparti pour Londres par le dernier train. À demain, à la Shackleton ? Viens, je t'en prie, et ne m'en veux pas. Bises,

Ton ami Arsène.

– Sombre gredin ! répétai-je quand j'eus terminé.

Regardant mon reflet dans le miroir, je vis que je souriais. Au fond, n'était-ce pas ce genre d'exploits qui rendaient Sherlock et Lupin aussi indispensables à ma vie ? Le fait qu'en leur présence j'allais de surprise en surprise et que je ne savais plus ce qu'était l'ennui ? Dans ce cas, par exemple, au lieu de me confier, l'air de rien, ce qui le tracassait (dans un coin de la *Shackleton*, au besoin), Lupin avait préféré un petit acte de vengeance théâtrale. Celle-ci m'avait fait dresser les cheveux sur la tête (tous, sans exception),

mais je lui pardonnais et réfléchissais déjà à une réponse à la hauteur.

Ma peur était passée, mais je ne m'endormis pas immédiatement. Je continuai à penser à mes deux incroyables amis. Arsène venait de me fournir, sans le moindre complexe, une énième illustration de son extraordinaire personnalité. Quant à Sherlock, je l'imaginais en train de consulter, à la lueur d'une chandelle, de mystérieux ouvrages d'égyptologie, dans l'espoir de découvrir avant les autres les obscurs secrets entourant les deux meurtres liés à l'énigmatique symbole d'Horus.

Enfin, le murmure des vagues aidant, je sombrai dans un sommeil profond et sans rêves.

Le lendemain matin, à l'heure du petit déjeuner, je retrouvai Papa dans la grande véranda de la salle à manger, éclairée par un timide mais doux soleil hivernal.

Bien que mon esprit me ramenât sans cesse à Londres, à mes amis et aux assassinats de Gideon Hawthorne et Liselore Ottmans, je ne pouvais refuser à mon père un dernier moment de détente, aussi passai-je la matinée à me promener avec lui au bord de la mer, heureuse de l'écouter parler de ses voyages et de ses années de jeunesse.

Quand, après le déjeuner, nous prîmes le train pour Londres, Papa ne tarda pas à s'assoupir et j'en profitai pour me replonger dans *Les Misérables*. Ce roman me paraissait le plus formidable que j'avais jamais lu : chacune de ses pages me coupait le souffle et attisait mon envie de connaître la suite.

Nous arrivâmes à la maison assez tôt pour que je puisse m'accorder le plaisir de passer à pied à la *Shackleton Coffee House*. Constatant l'heureux effet que notre escapade avait eu sur le moral

de mon père, Horatio m'accompagna plus volontiers qu'il ne le faisait d'habitude.

— Cette fois, vous avez bien mérité une heure de liberté, mademoiselle Adler ! conclut-il en s'inclinant avant de prendre congé, devant la porte du café.

Notre quartier général était bondé, rempli de tous ceux qui étaient venus avaler une boisson chaude après un après-midi de flânerie dans l'air piquant de décembre.

Je n'en repérai pas moins, au-delà de cette petite foule de clients occasionnels, mes deux amis, assis à notre table habituelle. J'étais si pressée de les rejoindre que je faillis courir jusqu'à eux.

— Irene ! Comment s'est passé ton séjour à Hastings ? me lança Lupin avec un regard lourd de sous-entendus.

— Bah, simple excursion en famille. Sans surprise, si l'on excepte...

Arsène écarquilla les yeux et je crus deviner ce qui se passait dans sa tête. À l'évidence, il n'avait pas informé Sherlock du dernier épisode de notre petit jeu de cache-cache et, persuadé que j'allais en parler, semblait en proie à l'affolement. Voilà qui me suffisait comme vengeance.

— ... une sole extraordinaire à mon dîner ! conclus-je charitalement. La meilleure que j'aie jamais mangée.

Lupin rejeta la tête en arrière et éclata de rire, ce que j'interprétais comme sa manière à lui de goûter l'esprit d'une amie qui savait répondre à une plaisanterie par une autre.

Sherlock ne releva pas. Il but une gorgée de son chocolat (qui, à ma grande satisfaction, avait remplacé le thé noir, signe que mon ami était de meilleure humeur) et annonça en ricanant :

— Eh bien, sache que, pendant que tu te consacrais aux plaisirs de la table, moi, je goûtais ceux de la correspondance !

– Normal, tu es le cerveau du groupe ! plaisanta Arsène.

– Qui sait... répliqua Holmes en se renfonçant dans son fauteuil au cuir râpé. Quoi qu'il en soit, vous vous rappelez ce dont nous parlions l'autre soir chez Irene ? Le fait que les journalistes perdent leur temps à inventer des histoires abracadabrantés au lieu de mener des recherches approfondies pour écrire des articles dignes de foi...

Lupin et moi acquiesçâmes.

– Eh bien, je me suis dit que, dans ces conditions, mieux valait aller à la pêche aux informations soi-même. J'ai donc écrit au professeur Lejideboom, plus proche collaborateur de feu Liselore Ottemans. Grâce à l'argent que j'ai reçu pour le dernier casse-tête que j'ai remis au *Globe*, je lui ai envoyé un long télégramme dans lequel je me suis présenté comme un journaliste. Prétendant être scandalisé par toutes les âneries inventées par mes collègues à propos de son illustre patronne, je lui ai demandé quelques informations pertinentes et justes à transmettre à mes lecteurs. Lejideboom n'était que trop content de m'aider apparemment, car j'ai reçu sa réponse aujourd'hui même, par courrier rapide. Vingt et une pages dactylographiées bourrées de détails !

Au même instant, un serveur arriva avec ma commande. Je le remerciai, bus une gorgée de mon chocolat puis commentai :

– Vingt et une pages, mazette ! D'une lecture édifiante ?

– Pas du tout ! soupira Sherlock. Rien que des anecdotes ennuyeuses et le détail d'invraisemblables querelles académiques à propos de telle ou telle découverte insignifiante. Mais au milieu de cette ribambelle de révélations inutiles, j'ai tout de même trouvé une information intéressante : Hawthorne et Ottemans se connaissaient. Ils avaient même participé à une mission ensemble, à Karnak.

Arsène claqua des doigts d'un air satisfait.

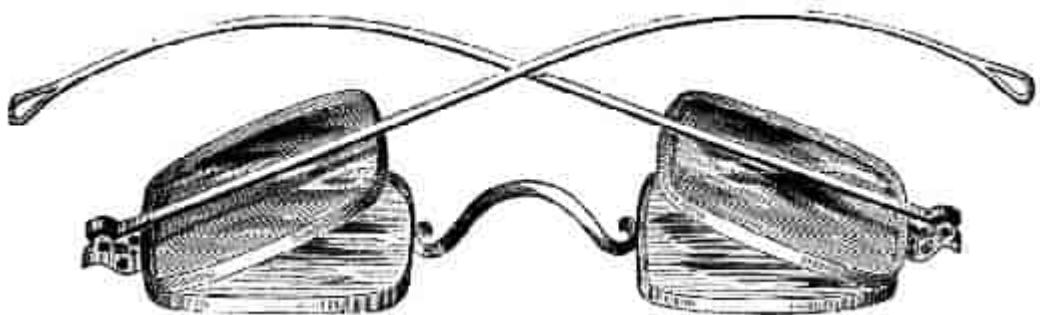
– Tous les deux engagés dans la même expédition ? Un point pour les défenseurs de « la malédiction d'Horus » !

– Je te laisse la responsabilité d'une telle déduction, répliqua Sherlock. Même s'il faut reconnaître que cette mission ne s'est pas très bien passée. L'équipe comptait un jeune archéologue du nom d'Underwood, rejeton d'une bonne famille et promis à une carrière brillante...

– Vu que je ne connais pas grand-chose au monde de l'archéologie, son nom ne me dit rien, avouai-je candidement.

– Le problème est ailleurs, Irene. Underwood est rentré de cette mission très secoué, dérangé même, selon certains. D'après Lejideboom, Ottemans décrivait la chose ainsi : « C'est comme si le vent du désert était entré en lui et avait balayé tout ce qu'il y avait de bon dans son esprit. »

LES SOUVENIRS DU LYNX



Après avoir avalé notre dernière gorgée de chocolat, nous parvînmes tous les trois à la même conclusion : sûrement était-ce cette lointaine et malheureuse expédition à Karnak qui avait, d'une manière ou d'une autre, scellé les funestes destins de Hawthorne et d'Ottemans.

Le lendemain matin, à neuf heures, j'avais un cours de piano chez Mlle Langtry, puis je devais me rendre à l'œuvre de charité de Mme Glover – pour de vrai, cette fois – afin d'y déposer mes fameuses poupées. Voilà qui justifiait largement une sortie de bonne heure ; après quoi, profitant des bonnes dispositions d'Horatio à mon

égard, il me suffirait d'expédier ces deux obligations pour pouvoir consacrer tout le reste de ma journée à notre enquête.

Mes amis et moi avions rendez-vous devant la gare de King's Cross à onze heures trente.

J'arrivai juste à temps. Dès que nous nous fûmes salués, sous un ciel d'un gris hivernal, nous remontâmes la rue d'un pas vif jusqu'à la British Library, dont l'architecture imposante avait je ne sais quoi d'angoissant sous la lumière métallique.

Une fois réglées les formalités administratives (moyennant d'insolents mensonges au préposé à l'accueil qui nous avait demandé notre âge), nous pénétrâmes dans la vaste hémérothèque, une salle longue et étroite dont les rayonnages montaient jusqu'au plafond. C'est là qu'étaient conservés tous les quotidiens parus en Angleterre depuis le début du XVIII^e siècle.

Dans sa lettre à Sherlock Holmes, le professeur Lejideboom avait indiqué l'année de l'expédition « maudite ». Nous disposions donc d'un point de départ pour nos recherches : 1852.

La tâche ne fut pas bien compliquée. C'était l'époque où toute l'Angleterre semblait atteinte par « la fièvre de l'Égypte » ; ainsi le *Times* avait-il ménagé une large place au suivi de cette mission.

Nous découvrîmes, en particulier, une série d'articles signés par un certain Roger Leggett, racontant (non sans ironie) comment les rejetons de plusieurs familles importantes avaient entrepris de partir en Égypte, les poches pleines de l'argent de Papa, dans l'espoir de s'y faire un nom et une réputation.

– Certaines familles importantes, c'est-à-dire ? demandai-je en relevant la tête de l'un des journaux.

– Les Hawthorne sont apparentés à des aristocrates de deuxième rang, précisa Sherlock. Et les Underwood possèdent un

joli paquet d'actions dans la Compagnie britannique des Indes orientales.

Selon Leggett, ce groupe de jeunes et ambitieux archéologues devait se rendre à Karnak, puis dans le désert pour essayer de trouver une vallée perdue qui, d'après des sources anciennes, regorgeait de temples et de monuments.

À partir de mars 1852, le *Times* avait multiplié le nombre de ses articles sur l'expédition (presque un par semaine) sans hélas fournir le moindre détail qui pût nous intéresser. Puis, près d'un an plus tard, après que la malheureuse mission s'était vraisemblablement achevée, le journal avait publié un dernier entrefilet qui semblait clore le dossier, et l'on n'en avait plus jamais entendu parler.

– Vu le genre des familles impliquées, sûrement y a-t-il eu un ordre d'en haut pour ne plus mettre le nez dans cette histoire, postula Lupin. Et comme il ne s'agissait pas d'un sujet de premier plan, la rédaction a accepté.

– Probablement... acquiesçai-je. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

J'étais restée recroquevillée sur ma chaise si longtemps que je me levai pour déplier mes bras.

Sur le visage de Sherlock se peignit un sourire acéré.

– Nous pataugeons dans des eaux troubles, mais rien n'empêche d'attraper le poisson qui nage au fond de la mare ! énonça-t-il mystérieusement.

Nous le regardâmes d'un air si étonné qu'il éclata de rire.

– Allons-y ! conclut-il en se levant brusquement. Direction : Fleet Street !

Chaque semaine, Sherlock Holmes livrait un casse-tête de son cru au *Globe*. Le temps passant, les jeux d'esprit proposé par le Prince de l'énigme, comme il signait ses inventions, étaient devenus

assez populaires. Ainsi notre ami s'était-il fait quelques relations à Fleet Street, qui n'était pas une simple rue, mais le temple très animé de la presse londonienne. Des journalistes plus âgés que lui, certes, mais qui le traitaient avec certains égards vu le succès de sa rubrique.

Ainsi s'explique le fait que, lorsque nous demandâmes l'après-midi même à voir M. Crotchley, responsable du service « Faits divers » du *Globe*, le petit homme trapu, dont les yeux clairs étaient d'une vivacité peu commune, trouva le temps de nous recevoir.

Après quelques politesses réduites à l'essentiel, Sherlock alla droit au but :

– Monsieur Crotchley, je me demandais si vous connaissez Roger Leggett, un journaliste de la vieille école qui travaillait pour le *Times* jusqu'à ces dernières années. Mais il a dû partir à la retraite, car ça fait au moins trois ans que je n'ai pas eu l'occasion de lire un article de lui...

Je le dévisageai, incrédule. Se pouvait-il que Sherlock se rappelle le nom de tous les journalistes qui écrivaient chaque jour dans le *Times* ?

Question stupide : évidemment que c'était possible ! Mon ami m'avait fourni des preuves autrement plus spectaculaires des énormes potentialités de sa mémoire !

– Le Lynx ? Oui, bien sûr, acquiesça Crotchley.

Voyant nos yeux s'arrondir, il expliqua :

– On le surnomme ainsi à cause de sa vue, qui n'est pas formidable... Dans le temps, nous allions au pub ensemble, mais je ne l'ai pas vu depuis longtemps. Un bon journaliste, d'après moi.

– Sauriez-vous par quel moyen on peut se procurer son adresse ? s'enquit Sherlock.

— Un moyen très simple, mon garçon. Demande au vieux Rafferty, là-bas. Ils étaient amis, je suis sûr qu'ils sont restés en contact.

Coup de chance, M. Crotchley avait raison et ledit Rafferty, journaliste le plus âgé de la rédaction, nous écrivit l'adresse de son ami sur un morceau de papier.

Roger Leggett habitait East Dulwich, un faubourg situé au sud de la ville ; en prenant un fiacre, nous pouvions y être en une demi-heure.

Nous n'avions pas déjeuné, mais étions si pressés de parler au Lynx que nous achetâmes un sachet de scones dans une boulangerie pour le manger pendant le trajet.

L'année touchait à sa fin, pourtant le ciel était dégagé et d'un bleu éclatant ; quant à moi, je n'avais rien d'autre à faire que me consacrer à notre nouvelle enquête. En montant dans la voiture, je mis un mot sur ce que je ressentais : ni plus ni moins que du bonheur !

Le trajet dura à peine plus d'une demi-heure, en effet ; et, quand nous arrivâmes à destination, dans une rue du nom de Chesterfield Grove, je découvris un quartier de construction récente, fait de maisonnettes en brique, soigneusement alignées de part et d'autre de la rue.

Celle dont la porte portait une plaque au nom de M. R. K. Leggett était en tous points semblable aux autres.

Sans perdre une seconde, Lupin frappa quatre petits coups secs.

— Qui est-ce ? demanda une voix rauque à l'intérieur.

— Nous sommes... euh... apprentis journalistes, monsieur, répondit Arsène. Êtes-vous bien le Roger Leggett qui écrivait dans le *Times* ? Si c'est le cas, nous aimerions... vous poser quelques questions.

La porte s'ouvrit de la largeur d'une main et nous fûmes assaillis par une odeur de tabac. Puis un œil chassieux apparut dans l'interstice et nous dévisagea à travers un verre épais.

– Vous semblez un peu jeunes pour des journalistes, commenta celui qui devait être le Lynx.

– Apprentis, rectifiai-je. Nous faisons une recherche sur les expéditions archéologiques en Égypte...

– En particulier celle du professeur Hawthorne à Karnak, ajouta Sherlock.

L'œil chassieux passa de moi à mon ami.

– Hawthorne, hein ? toussota le Lynx. Ce rapace a fini par crever, vous avez fait votre petite enquête et vous vous êtes dit qu'il pouvait y avoir un rapport avec l'homicide d'Ottemans. Très futé ! Plus malin en tout cas que ce qu'ont écrit presque tous les confrères anglais !

Le Lynx éclata d'un rire rocailleux, puis nous ouvrit grand la porte.

– Entrez, jeunes gens !

Roger Leggett devait être dans la soixantaine, mais il avait, comme on dit, mal vieilli. Il était à peine plus grand que moi mais trois fois plus gros, sa peau était luisante et il ne s'était pas rasé depuis au moins trois jours. Sa chemise n'avait pas vu de blanchisseur depuis longtemps et son nez était chaussé d'épaisses lunettes à la monture argentée.

– Installez-vous, marmonna-t-il. Hélas, je n'ai rien à vous offrir. Vous devrez vous satisfaire d'un verre d'eau, car je n'ai plus du tout de thé. Je n'en bois pas à cause de mon cœur et, en plus de vivre seul, je reçois peu de visites, ces temps-ci.

– Ça ne fait rien, merci, répondis-je en souriant. Nous nous contenterons de vous écouter, si vous avez un peu de temps à nous consacrer.

Le Lynx sourit à son tour. Un sourire rusé et qui n'avait rien d'antipathique.

— Tout le temps que vous voudrez, mademoiselle ! Un vieux journaliste comme moi est toujours là pour les jeunes. Même si je me demande ce que vous pourrez tirer de cette histoire...

Le salon de Roger Leggett était spacieux, mais très sombre et étouffant à cause de tout ce qui l'encombrait : journaux éparpillés par terre ou montant en colonnes vacillantes jusqu'au plafond, coupures de presse fixées au mur (sous cadre ou simplement épinglées) quand elles n'étaient pas abandonnées au sol, rayonnages remplis d'un nombre invraisemblable d'ouvrages, et, au milieu de tout cela, un vieux divan couvert de livres, flanqué d'un fauteuil où paressait un gros chat, si parfaitement immobile qu'on aurait pu le prendre pour un élément du décor, lui aussi.

Après avoir cherché du regard où nous pouvions nous asseoir, mes amis et moi rapprochâmes trois vieilles chaises.

Le Lynx, lui, s'installa dans le fauteuil, sans que cela dérange son chat.

— Donc, vous vous intéressez à la mission de Hawthorne... Certes, elle ne date pas d'hier, mais je m'en souviens très bien.

— Nous serons heureux d'entendre tout ce que vous pourrez nous en raconter, monsieur Leggett, l'encouragea Sherlock.

Le Lynx adopta une position plus confortable, s'éclaircit la voix et commença :

— Cette expédition est l'un des sujets les plus passionnants que j'aie eu à traiter au cours de ma trop longue carrière. Pourtant, il ne me disait pas grand-chose au départ.

Sherlock, Lupin et moi échangeâmes des regards intrigués que le Lynx interpréta comme une invitation à poursuivre.

– Tout le monde savait que le père de Hawthorne était un bon ami de Foulkes, le directeur du *Times* de l'époque. L'idée de couvrir l'expédition ressemblait donc plus à une faveur accordée à un proche qu'à un projet de reportage méritant vraiment publication. D'autant que l'on m'avait demandé non pas d'accompagner l'expédition, mais simplement de retravailler les notes de voyage qu'enverrait Hawthorne en leur donnant un peu de piquant, si vous voyez ce que je veux dire...

Mes amis et moi hochâmes la tête.

– Et pourtant... On peut dire ce qu'on veut du vieux Foulkes, mais pas qu'il ne connaissait pas son métier ! Il m'a laissé m'y prendre comme je le voulais et, petit à petit, je me suis rendu compte que ça fonctionnait... L'histoire, je veux dire, pas la mission archéologique ; celle-là, mes enfants, semblait poursuivie par la guigne !

Robert Leggett marqua une pause, fouilla dans la poche de sa robe de chambre et en sortit une pipe et une blague à tabac en cuir. En un tournemain, il remplit le petit instrument, le glissa entre ses lèvres et craqua une allumette en cire. Peu après, d'épaisses volutes de fumée bleutée, mêlées à la voix du vieux journaliste, s'élevèrent autour de nous.

– Enfin... reprit-il. Tout a commencé avec le projet de voyage en Égypte de Hawthorne, qui à l'époque n'en était qu'à ses premières armes. Convaincu de pouvoir mettre au jour des temples ensevelis dans le sable, près de Karnak, il a entraîné avec lui trois jeunes collègues d'Oxford : Liselore Ottemans, qui est morte l'autre jour, Elijah Underwood et Nigel Rountree.

– Rountree, le magnat du tabac ? Celui des cigarettes Pharaoh's Delight ? s'enquit Sherlock en se penchant en avant.

Le nom de Rountree me disait quelque chose, pensai-je en fronçant les sourcils, mais la marque rien du tout. Bizarre...

– Non, son fils, corrigea le Lynx en ricanant. Celui qui tapisse les murs de Londres de panneaux publicitaires avec un sphinx qui fume, c'est Joseph, le père. Quoi qu'il en soit, c'est à cette époque que Rountree a commencé à se faire de l'argent dans la vente du tabac et c'est grâce à lui que le projet de mission est devenu réalité. Nos quatre jeunes privilégiés sont donc bel et bien partis. Mais sur place, ils ont constaté que le désert était bien différent de ce qu'ils imaginaient. D'abord, il y a eu le problème des vivres : Hawthorne s'est fait vendre des caisses et des caisses de nourriture avariée, mais le groupe ne l'a découvert qu'en installant le camp de base. Résultat : ils ont dû retourner à Karnak, ce qui leur a fait perdre près d'un mois. Puis les bidons d'eau ont eu des fuites, si bien que tout le monde a failli mourir de soif. Ensuite, le groupe a dû affronter l'une des plus terribles tempêtes de sable qu'on ait connu dans cette partie du désert.

Le Lynx fit passer sa pipe à l'autre coin de sa bouche, puis continua :

– Et c'est là que l'histoire devient intéressante. Grâce à un coup de théâtre tel qu'on n'en voit que dans les romans. Alors que tout semblait perdu, Hawthorne et ses compagnons ont découvert, dégagés par le vent, les vestiges d'un temple ! Ils ont creusé et trouvé des statuettes funéraires, des bijoux et autres pièces d'une extraordinaire valeur. La fin s'annonçait grandiose, au lieu de quoi... quelqu'un, un porteur ou un homme à tout faire, a mis le feu aux tentes, provoquant un terrible incendie, dans lequel est mort un étudiant qui prêtait main-forte à l'équipe. Nos archéologues ont alors décidé de rentrer en Angleterre en ne rapportant que les pièces les plus importantes. Mais c'était bien suffisant pour lancer les carrières

de Hawthorne et d'Ottemans. Pour les autres membres de l'expédition, en revanche, les choses ont moins bien tourné...

– Que voulez-vous dire ?

– Je vous ai raconté ce qui était arrivé à l'étudiant. Rountree, lui, a subi des brûlures qui l'ont défiguré et ont gravement endommagé l'un de ses poumons. Dès lors, il a préféré abandonner la recherche pour travailler avec son père. Quant à Underwood...

Le Lynx tapota son index sur sa tempe.

– Il devait être très sensible, car son esprit n'a pas tenu. Quand il est rentré à Londres, on a vu tout de suite qu'il avait perdu la tête. Il s'est mis à distribuer tout ce qu'il avait. On raconte qu'il circulait en ville en jetant des guinées par les fenêtres de sa voiture. Et un jour, il est allé jusqu'à déposer sur le trottoir des vases précieux, des livres anciens et des bijoux pour que tout le monde puisse les prendre. Comme vous pouvez l'imaginer, sa famille n'a pas vraiment apprécié... D'abord, ses parents l'ont confié aux soins d'un professeur allemand très en vogue à cette période, sans obtenir le moindre résultat. Puis ils l'ont isolé dans l'une de leurs maisons de campagne, en le faisant surveiller de près par ses domestiques pour qu'il ne commette pas de nouvelles bêtises.

– Et rien de tout ça n'est paru dans le *Times*, je présume... commenta Sherlock.

Le Lynx secoua légèrement la tête.

– Évidemment pas. Trop de gens importants avaient intérêt à ce que ça ne s'ébruite pas. De toute façon, la mission était terminée et Foulkes, en homme pratique qu'il était, m'a demandé de clore mon reportage avec un dernier article, sobre et court. Les choses se sont arrêtées là, et, moi-même, je n'ai plus repensé à l'affaire. Jusqu'à ces derniers jours, quand j'ai lu ce qui était arrivé à Hawthorne et Ottemans. Hier matin, je me suis replongé dans mes archives et...

Le vieux journaliste se leva et se mit à fouiller dans une pile de documents empilés sur une petite table. Il en sortit un dossier à la couverture jaunie et tachée qu'il tendit solennellement à Sherlock.

– Voilà ! Mes notes sur l'expédition Hawthorne de 1852 ! Mieux vaut qu'elles finissent entre vos mains plutôt qu'à la merci de la poussière, vous ne croyez pas ?

L'ŒIL D'HORUS



Nous quittâmes la maison du Lynx peu après quatre heures. Le quartier n'étant pas des plus riches ou des mieux fréquentés, rares étaient les fiacres qui passaient par là. Sherlock, Lupin et moi dûmes

donc nous résigner à une longue marche à travers des rues anonymes, toutes semblables les unes aux autres.

Sans crier gare, un vent sournois s'était levé, qui soufflait vers nous une pluie fine et mordante. Je remarquai avec reconnaissance que mes amis marchaient moins d'un pas devant moi, tout près l'un de l'autre, pour éviter qu'elle ne m'atteigne de plein fouet. À cet instant, tous deux me parurent des hommes, des adultes déjà.

Pendant quelques secondes, je me perdis dans mes pensées pour essayer de deviner ce que l'avenir réservait à chacun de nous. Mais un éclat de rire de Sherlock me ramena à la réalité. Lupin lui racontait de vieilles histoires liées à la vie du cirque.

– ... apparemment quelqu'un avait remplacé le maquillage de scène de la femme canon par une mixture à base de miel. Pendant qu'elle faisait son numéro, l'ours apprivoisé s'est approché d'elle, l'a prise entre ses pattes et lui a léché le visage...

Avant même qu'Arsène ait fini, Sherlock partit d'un nouvel éclat de rire.

Je secouai la tête, amusée. On aurait dit qu'ils s'étaient mis d'accord pour tourner en dérision mes réflexions du moment : peut-être mes amis devenaient-ils bel et bien des hommes, mais en attendant ils n'étaient encore que des adolescents crâneurs, imprévisibles et un peu bêtes, comme tous les garçons.

Je me mis à rire avec eux en espérant de toutes mes forces que rien de tout cela ne changerait jamais.

Quand nous fûmes enfin montés dans un fiacre pour regagner le centre de la ville, nous tentâmes de convenir de la suite des opérations.

– Avant de me prononcer, j'ai besoin de jeter un coup d'œil à ces notes, déclara Sherlock, dont les doigts tambourinaient sur le dessus du dossier graisseux que le Lynx nous avait confié.

– Épluchez toute la paperasse que vous voudrez, professeur Holmes, pour moi l'affaire est claire, répliqua Arsène. Notre coupable est le malheureux Underwood, ou l'autre, Rountree. Réfléchissez... l'expédition comptait quatre archéologues, n'est-ce pas ? Deux en sont revenus couverts de lauriers, le troisième gravement brûlé et le quatrième fou à lier. De quoi alimenter tous les projets de vengeance que vous voulez !

– Hum... Si vous persistez dans cette voie, vous serez recalé, élève Lupin ! répondit Sherlock. À moins que vous ne réussissiez à m'expliquer pourquoi le coupable a attendu vingt ans pour frapper. Sans compter le fait qu'on peut tenir le raisonnement inverse...

– C'est-à-dire ? demandai-je.

– Facile. Si l'on part de l'idée que ces deux meurtres ne sont pas étrangers l'un à l'autre et que ce qui les rapproche est lié à l'expédition à Karnak, pourquoi tenir Underwood ou Rountree pour l'assassin et non... pour la ou les prochaines victimes ?

– Certes... je n'y avais pas pensé, répliqua Lupin.

Moi non plus, me dis-je, stupéfaite. Une façon de raisonner typique de Sherlock Holmes : retourner le tableau pour vous permettre de voir ce qui se trouve en plein sous votre nez, mais que vous n'aviez pas remarqué.

Au même instant, une autre idée me vint.

– Cela étant, on ne peut pas dire que la mission constitue le seul point commun entre les deux crimes. Il y a Horus, aussi. Le symbole de cette divinité figure à la fois sur le sarcophage dans lequel a été retrouvé Hawthorne et sur le pendentif découvert dans la main d'Ottemans. Même en écartant l'hypothèse de la malédiction, qui plaît tant à la presse, ce détail n'est pas anodin, vous ne pensez pas ?

– En effet, Irene, confirma Sherlock. Pour je ne sais quelle raison, la référence à Horus est importante aux yeux de l'assassin, il lui attribue un sens précis. C'est particulièrement vrai dans le cas du meurtre de Hawthorne : certes, le sarcophage d'Horus est exposé dans une salle isolée, mais déposer le corps à l'intérieur constituait une opération très risquée.

– Ça se tient, commenta Arsène en se grattant le menton. Il ne nous reste plus qu'à concevoir un plan de bataille qui se tienne, lui aussi.

Tout en soupirant, j'écartai le rideau de la cabine pour jeter un coup d'œil aux rues de Londres qui défilaient de part et d'autre du fiacre. Arsène avait raison. Brusquement, je pris pleinement conscience du fait que nous étions sur les traces d'un meurtrier. Une personne dangereuse, qui avait les moyens de frapper aussi bien en Angleterre qu'aux Pays-Bas, à quelques jours d'intervalle.

J'avais promis à mon père et à Horatio de ne plus courir au-devant des ennuis, mais, dans de telles circonstances, comment pouvais-je tenir ma parole ?

Geneviève, ma mère adoptive, était morte parce que j'avais sous-estimé un criminel sans scrupules et assoiffé de vengeance ; en aucun cas je ne pouvais minimiser les risques une seconde fois.

– Alors, comment procède-t-on ? demanda Arsène, pressé de passer à l'action, comme toujours.

– On se débrouille pour trouver les adresses d'Underwood et de Rountree et on leur rend une petite visite, répondit Sherlock en haussant les épaules. Si l'un des deux est coupable et qu'on avance les bonnes cartes, on peut réussir à le coincer !

– Et si on joue la mauvaise carte ? objectai-je. Si l'un des deux est l'assassin, on court un risque énorme !

Arsène prit ma main et la serra très fort – manière de tourner en dérision ma prudence excessive ou de me faire savoir qu'il comprenait, d'une certaine façon, mes réserves ?

– Tu as sûrement raison, Irene... Mais qu'est-ce que tu proposes à la place ?

Question délicate... Heureusement, ma mémoire me tira d'embarras.

– Rountree ! m'exclamai-je.

– S'il est la clé du problème, mieux vaut que tu nous expliques ! ironisa Sherlock.

– La clé, non, mais une étape vers la solution, répliquai-je. Quand j'ai entendu ce nom, il m'a paru familier, sans que je comprenne pourquoi... Or, ça vient de me revenir : mon père l'a cité plusieurs fois en parlant de ses soirées au St Ives. Autrement dit, Rountree fréquente le même club que Papa ! Rountree senior, je veux dire, pas notre suspect, si mes souvenirs sont bons. Mais ça devrait tout de même nous permettre d'obtenir quelques informations sur sa famille, son fils, en particulier.

– Excellent ! approuva Sherlock. Tu peux essayer de sonder ton père. Pendant ce temps, nous, nous tâcherons de nous procurer l'adresse d'Underwood.

Peu après, notre fiacre s'arrêta devant chez moi. Je saluai mes amis, un grand sourire aux lèvres : j'avais trouvé le moyen de contribuer à notre enquête sans prendre d'autre risque que... de dîner avec Papa !

Notre cuisinière, Mlle Fowler, était une femme d'un autre temps, aussi étions-nous souvent en désaccord, elle et moi. Mais sur un point, que je ne pouvais manquer de relever, elle avait toute mon approbation : elle faisait preuve d'une véritable dévotion à l'égard de mon père et s'efforçait par tous les moyens de lui faire plaisir.

Ce soir-là, par exemple, elle nous servit des côtes de porc accompagnées de petits oignons au madère, puis un *Christmas cake* préparé à sa manière, qui firent les délices de Papa. Après quoi, à la fois parce que le dîner avait été divin et parce que, le lendemain, il partait à Sheffield pour les besoins de son travail, Leopold prolongea nos bavardages plus tard qu'à l'accoutumée.

Nous discutâmes agréablement des sujets les plus variés, puis j'essayai d'amener la conversation sur celui qui m'intéressait particulièrement.

– Tu sais quoi ? Aujourd'hui, en allant chez Mlle Langtry, j'ai vu un mur tapissé de publicités vraiment amusantes : l'image représente un sphinx qui fume une cigarette !

Papa éclata de rire.

– Je les ai vues, moi aussi ! Elles sont l'œuvre de ce vieux renard de Joseph Rountree !

– Ah oui ? répliquai-je en ramassant négligemment un morceau d'amande, dans mon assiette. N'est-ce pas cet ami dont tu m'as parlé plusieurs fois ?

– Si, si ! Le vieux Rountree, un homme d'affaires hors pair ! Preuve en est que, parmi les centaines de panneaux publicitaires qui couvrent les murs de Londres, c'est de l'un des siens dont nous parlons. Quand je pense qu'autrefois...

S'abandonnant à ses souvenirs, Papa me raconta quelques anecdotes amusantes à propos de son ami.

Tout en l'écoutant, je cherchais désespérément le moyen de détourner la conversation sur son fils. Mais ce ne fut pas nécessaire, en fin de compte.

Parvenu au bout de ses histoires, Leopold poussa un grand soupir.

– Cela dit, lui aussi a eu son lot de malheurs dans la vie...

– Vraiment ?
– Hélas, oui. Son fils...
– Que lui est-il arrivé ? le pressai-je, prête à l'entendre me parler de l'expédition, de l'incendie et des épouvantables brûlures que Nigel Rountree avait subies.

– Il est mort.

Prise de court, je sursautai, ce que Papa interpréta heureusement comme la réaction d'une jeune fille impressionnable.

– Je sais... c'est terrible. Un homme bien malchanceux que ce Nigel ! Dans sa jeunesse, il avait déjà été victime d'un grave accident, qui l'avait défiguré. Heureusement, il s'était repris et menait une vie retirée, mais sans problème. Puis un jour, lors d'une partie de chasse, il est tombé de cheval et on n'a rien pu faire pour lui.

– Et quand... quand donc est-ce arrivé ? marmonnai-je.

– Il y a deux ans, peut-être trois. En pleine maturité ! répondit Papa en secouant la tête.

Ce fut sur cette note pour le moins triste que notre soirée se termina.

Je dis bonsoir à mon père, lui souhaitai un bon voyage et me retirai dans ma chambre.

Après avoir enfilé ma chemise de nuit et m'être glissée sous mes couvertures, je ne pus m'empêcher de réfléchir à ce que je venais d'apprendre. Si Nigel Rountree n'était plus en lice, il ne restait plus qu'Elijah Underwood. Mais celui-ci avait perdu l'esprit, il y a bien des années.

Soudain, je sentis un frisson me parcourir l'échine. L'idée de se venger plus de vingt ans après en soignant sa mise en scène n'était-elle pas de celles qui germent dans un esprit tourmenté par... le démon de la folie ?

L'OMBRE DE LA FOLIE



Le lendemain, début des vacances scolaires, Sherlock disposa, dès le matin, d'une certaine liberté. De même en alla-t-il pour moi avec le départ de Papa. Quant à Lupin, la liberté étant la seule chose peut-être dont il ne manquait jamais, il se montra entièrement disponible, comme toujours.

Avant de sortir, Horatio et moi renouvelâmes notre pacte : j'avais le droit de retrouver mes amis en échange de la promesse solennelle de me tenir à l'écart des ennuis.

– Votre père vous aime infiniment et, en son absence, c'est moi qui suis responsable de votre sécurité, me rappela-t-il d'un air grave. Je suis prêt à vous faire confiance ainsi qu'à vos amis, mais, si jamais vous étiez tentée de commettre une bêtise, pensez à ce que je viens de vous dire, mademoiselle Irene. Puis-je compter sur vous ?

– Sans aucun doute, Horatio ! répondis-je en posant ma main sur la sienne.

Puis je m'empressai de partir en espérant de tout mon cœur pouvoir tenir mon engagement.

À deux pas de la *Shackleton Coffee House*, j'aperçus Sherlock qui faisait les cent pas devant l'entrée.

Dès qu'il me vit, il traversa la rue pour me rejoindre.

– Albemarle Court ! me lança-t-il, les yeux étincelants.

– Ce à quoi je réponds... « Bonjour, Sherlock ! » Pas original, je sais !

– De fait, c'est un bon jour, Irene ! répliqua mon ami, amusé. Figure-toi qu'en lisant les notes du Lynx, j'ai trouvé l'adresse de la résidence où les Underwood gardent Elijah.

– À Albe... je ne sais quoi ?

– Albemarle Court, oui. Une propriété proche du village de Whittlesford, pas loin de Cambridge. On peut y être en une ou deux heures, à condition que...

– Arsène ! annonçai-je en voyant notre ami apparaître au coin de la rue.

– ... cet énergumène arrive, justement ! se réjouit Sherlock.

En un clin d'œil, Lupin fut auprès de nous. Comme souvent, il portait ses moustaches adorées, mais avait l'air légèrement dépité.

– Ce matin, le grand Papon a fait chou blanc, nous annonça-t-il. Les deux types de Fleet Street chez qui tu m'as envoyé ne savent absolument rien d'Underwood...

– Formidable ! commenta Sherlock en nous prenant par le bras et en nous conduisant jusqu'à un fiacre.

– J'ai raté quelque chose ? demanda Lupin.

– Juste le fait que j'ai trouvé l'adresse de notre homme, mon cher ! Il vit dans une vieille demeure campagnarde du nom d'Albemarle Court.

Puis s'adressant au cocher, qui attendait ses prochains clients assis sur sa banquette, il cria :

– Vite, à la gare de King's Cross !

Arsène en fut tout ragaillardi ; sans prévenir, il posa ses deux mains autour de ma taille, me souleva et me déposa délicatement sur mon siège.

– Parfait ! Je rêvais justement d'une partie de campagne ! gloussa-t-il. Et l'autre ? Rountree ? Il a choisi de vivre au contact de la nature, lui aussi ?

– Pas vraiment... dis-je avec une grimace.

Et je leur racontai ce que j'avais appris à propos de Nigel Rountree.

Quand j'eus terminé, Sherlock, Lupin et moi échangeâmes des regards lourds de sous-entendus. Aucun de nous ne l'exprima à haute voix, mais, dès lors que Rountree n'était plus là, une forte présomption de culpabilité pesait sur Elijah Underwood. Et ce que Lupin avait qualifié de « partie de campagne » risquait de se transformer en visite à un assassin.

Une telle éventualité cadrailt mal avec ce que j'avais promis à Horatio... Pensée que je m'empressai de chasser en me disant que le tableau était encore bien trop flou pour pouvoir en conclure quoi que ce fût.

Lorsque nous fûmes à la gare, Sherlock dépensa ce qui lui restait de l'argent qu'il avait gagné en tant que Prince de l'énigme dans l'achat de trois billets pour Whittlesford, localité située sur la ligne Londres-Cambridge.

Nous profitâmes du trajet (à peine plus d'une heure) pour tenter de nous éclaircir les idées.

Dans l'hypothèse où Underwood était le coupable, comment une sorte de reclus, pour ce que nous en savions, avait pu se rendre jusqu'à Amsterdam ? me demandais-je.

– En fait, ce gars n'a pas fait parler de lui depuis des années, souligna Lupin. On n'a donc pas la moindre idée de la vie qu'il mène.

Sherlock acquiesça.

– Notre visite sera d'autant plus instructive. Et si nous ne le trouvons pas à Albemarle Court, ma foi... peut-être tiendrons-nous la plus pertinente des raisons pour voir en lui le principal suspect ! conclut-il en nous lançant un regard pénétrant.

Nombreuses étaient les suppositions, tout aussi nombreuses les possibilités ; à la seule idée que d'ici peu nous découvririons de nouvelles pièces du puzzle, l'air semblait se charger d'électricité, comme souvent lors de nos aventures.

La gare de Whittlesford était toute petite et baignait dans le brouillard. Lorsque nous demandâmes où se trouvait Albemarle Court, on nous apprit que la propriété était trop éloignée pour s'y rendre à pied. Après une courte marche dans une campagne désolée, un paysan, qui allait dans la même direction, accepta de nous faire monter dans sa charrette.

Nous poursuivîmes notre route enfouis dans le foin, jusqu'à ce qu'enfin le paysan tire sur les rênes et nous indique un chemin de terre battue bordé d'ormes séculaires.

– C'est là au bout, je vous laisse finir à pied, conclut-il.

Nous sautâmes à terre, le remercîmes et nous engageâmes entre les silhouettes peu engageantes des arbres dénudés. Au bout d'une vingtaine de minutes, nous découvrîmes Albemarle Court, bâtie en pierre jaunâtre adossée à un bois de chênes.

Devant la maison s'étendait un jardin à l'abandon avec une fontaine hors d'usage et une myriade de statues brisées et couvertes de mousse. L'ensemble dégageait une impression de noirceur et de désolation.

– Malédiction ! siffla Lupin. Si Underwood vit ici, pas étonnant qu'il soit devenu fou !

– Bien d'accord ! confirmai-je. Cet endroit me donne la chair de poule.

– Bah, c'est juste une vieille propriété mal entretenue, commenta Sherlock en marchant tranquillement vers l'entrée.

Lupin et moi le suivîmes, l'œil aux aguets.

Indifférent à l'atmosphère pour le moins sinistre du lieu, Holmes gravit le perron d'un pas leste, puis frappa trois coups à la vieille porte. Pas assez fort toutefois pour qu'on vienne nous ouvrir. Il dut recommencer plusieurs fois avant qu'un domestique apparaisse. Il s'agissait d'un vieil homme vêtu d'un costume chiffonné ; le majordome, selon toute vraisemblance, mais qui, dans cette maison oubliée de tous, servait sûrement plus de gardien et d'infirmier.

Une hypothèse que confirma l'expression de surprise qui se peignit sur son visage.

– Que... que voulez-vous ? Si c'est pour les bonnes œuvres, je crains que...

– Non, monsieur, aucun rapport, le coupa Sherlock. Nous souhaiterions parler à M. Underwood.

Notre interlocuteur eut l'air encore plus étonné.

– Je ne vois pas ce que trois adolescents comme vous peuvent bien lui vouloir... Quoi qu'il en soit, c'est hors de question ! M. Underwood est très malade, il ne reçoit aucune visite. Navré, bonne journée !

Il allait refermer la porte quand Sherlock glissa son pied dans l'interstice.

– Un instant !

– Je vous en prie, monsieur, c'est très important, insistai-je à mon tour.

– Hors de question ! Comme je vous l'ai dit, M. Underwood ne se porte pas bien et ne peut voir personne ! trancha sèchement le vieux domestique.

Et d'un grand coup d'épaule, il nous claqua la porte au nez.

Nous toquâmes derechef, appellâmes, criâmes qu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort, sans succès. La porte d'Albemarle Court resta irrémédiablement close.

Découragés, nous promenâmes les yeux autour de nous. Une partie de la maison et du jardin était isolée de l'extérieur par un mur de construction assez récente. Tandis que Lupin jaugeait l'obstacle dans l'intention évidente de le franchir, nous perçûmes un bruit assez particulier, semblable à un sifflement ou à un chuintement. *Sûrement un oiseau ou un insecte*, pensai-je. Mais, inopinément, le son se transforma en mots.

– Hep, vous... Oui, vous...

Sherlock, qui l'avait entendu aussi, se retourna en écarquillant les yeux. D'un geste, nous rappelâmes Lupin, puis nous approchâmes, tous les trois, de l'endroit d'où venait la voix. Quelle

ne fut pas notre surprise en découvrant, au beau milieu du lierre qui couvrait le mur d'enceinte, une ouverture ! L'accès en était fermé par une porte en fer forgée.

Comme dans un rêve apparut, entre ses barreaux, un visage. Lequel me fit une forte impression : pâle et délicat, il faisait penser à celui d'un enfant dont les traits auraient fané avant même qu'il n'atteigne l'âge adulte.

- Monsieur Underwood ? Elijah Underwood ? murmura Lupin.
- Lui-même, et vous, qui êtes-vous ?

J'étais si stupéfaite que je ne savais plus quoi dire. En cet instant, la seule chose qui me paraissait évidente était que cet homme ne pouvait pas être notre assassin.

Sherlock, heureusement, réagit tout de suite.

- Nous sommes étudiants en archéologie, professeur.
- Ah, l'archéologie ! prononça-t-il d'une voix traînante. Savez-vous qu'elle ne m'a jamais intéressé ?
- Je croyais que vous aviez participé à des fouilles en Égypte...
- Oui, oui, c'est vrai ! s'échauffa-t-il à mi-voix. Mais ces maudites pierres, je m'en moque complètement. Complètement ! Les mots, voilà ce qui m'intéresse. Les langues, les codes... L'esprit humain se reflète dans les mots, pas dans les pierres !
- Je comprends. Donc vos recherches portaient sur les hiéroglyphes ?
- Oui, et j'obtenais de beaux résultats ! Les hiéroglyphes, mais aussi le hittite, le sumérien, l'akkadien, qui ont une écriture cunéiforme... Toutes ces langues merveilleuses dans lesquelles rayonne la beauté de la pensée humaine ! s'enflamma le savant.

Au même instant, un groupe de corneilles s'envola d'un champ voisin et Underwood leva la tête pour les regarder. Lorsque ses yeux se posèrent de nouveau sur nous, au-delà des barreaux et du lierre,

il parut surpris de nous voir, comme si l'échange que nous venions d'avoir n'avait jamais eu lieu.

Un grand sourire s'épanouit sur son visage.

– Bonjour ! Mais... à qui ai-je l'honneur ? J'imagine que vous êtes là pour une raison importante... Le vieux Berenson ne vous a-t-il pas dit que vous ne pouvez pas rester là ?

– Non, monsieur, mentit Sherlock. Il nous a dit que vous auriez grand plaisir à évoquer avec nous votre ancien collègue, le malheureux professeur Hawthorne.

Dès qu'Underwood entendit ce nom, une lueur vive, mélange de colère et de peur, s'alluma dans ses yeux.

– Hawthorne ?! Pourquoi diable parlerions-nous de lui ? Pourquoi ?! Peut-être que vous... Peut-être... Oh, mon Dieu !

Le malheureux savant s'agrippa aux barreaux et nous fixa, les yeux exorbités.

– Vous êtes les messagers de Claymore ! C'est lui qui vous envoie ! Mais bien sûr... affirma-t-il en proie à la plus grande agitation.

Les yeux de Sherlock se mirent à briller, eux aussi.

– Claymore ? Qui est-ce ? demanda-t-il en se penchant vers le savant. Ne voulez-vous pas dire... Horus ?

Underwood éclata d'un rire glaçant.

– Horus ! Une trouvaille plutôt amusante ! Vous pensez que je suis fou, n'est-ce pas ? Mais sachez que, tous les jours, je lis le journal que le vieux Berenson rapporte du village. De la première à la dernière lettre, donc je sais tout... tout ! Je sais que Claymore est revenu... pour en finir ! Et vous, vous êtes là pour me lire mon arrêt de mort, c'est bien ça ? À moins que...

Brusquement, Underwood se tut en balayant du regard la lisière du bois, l'air épouvanté.

– Oui... Peut-être est-il déjà là... Je dois aller me préparer. Il est revenu... À présent, je dois tout lui expliquer... Lui faire comprendre que ce n'était pas ma faute...

Tels furent les derniers mots confus qu'il prononça, avant de s'enfuir en courant.

– Non, professeur... Attendez ! lui cria Sherlock en empoignant les barreaux. Nous voulons seulement vous parler !

Mais Underwood disparut sans ajouter un mot.

– Faisons le tour du mur, proposa Lupin. Peut-être existe-t-il un moyen d'entrer dans le jardin pour le rattraper !

Holmes jeta un coup d'œil à la porte de la maison, puis se tourna vers moi.

– D'accord, mais toi, Irene, tu restes ici. Si par malheur Berenson sort voir ce qui se passe, tu te débrouilles pour le retenir !

Avant même que je puisse ouvrir la bouche pour éléver la moindre objection, les deux lascars filèrent, me laissant seule dans cet abominable endroit.

Braquant les yeux sur la porte, je priai pour que le vieux domestique n'ait rien entendu, puis me mis à penser au formidable savon que je passerais à mes amis à leur retour.

Soudain, des brindilles craquèrent derrière moi. Peut-être parce que j'avais trop de choses à l'esprit, je me retournai machinalement.

Aussitôt, mon cœur bondit dans ma poitrine.

De la pénombre du bois dardait un œil vert, qui me regardait fixement.

Je laissai échapper un cri.

– Irene ! répondirent Sherlock et Arsène, quelque part derrière moi.

Je jetai un regard en arrière : Dieu merci, ils étaient là, faute d'avoir pu, très certainement, rejoindre Underwood.

Incapable de prononcer le moindre mot, je tendis le bras vers le bois, scrutai le feuillage, mais l'œil avait disparu.

– Je... je vous jure... bredouillai-je.

Au même instant, la porte d'entrée s'ouvrit et le vieux Berenson sortit, une antique pétoire à la main.

– Ça suffit ! Allez-vous-en ! Autrement... menaça le domestique, rouge de colère.

Mes amis et moi ne nous le fîmes pas dire deux fois. Nous nous élançâmes sur le sentier et, courant à perdre haleine, laissâmes derrière nous la sinistre demeure.

UN MYSTÉRIEUX MESSAGE



« Impression » fut le mot qui revint le plus pendant le trajet du retour entre Whittlesford et Londres. Quand je racontai à mes amis ce que j'avais vu dans l'obscurité du bois qui bordait Albemarle Court, tous deux se montrèrent attentifs et compréhensifs.

Mais d'après eux, l'œil qui m'avait terrifiée était celui d'un renard ou d'un autre animal. Après que j'eus insisté sur le fait qu'il m'avait semblé humain, le mot « impression » se mit à fleurir à chacune de nos phrases. J'avais eu l'« impression » de voir un œil humain parce que la situation était tendue, que je trouvais l'endroit lugubre, qu'Elijah Underwood était inquiétant et que la presse brodait à tout va sur l'œil d'Horus et sa malédiction.

Tous ces arguments formaient une thèse parfaitement plausible et, en y repensant, tout m'avait paru si fou et trépidant à Albemarle Court que je ne pouvais l'exclure.

Une chose en tout cas était claire : cette « impression » ne voulait pas me lâcher.

Chaque fois que j'essayais de fermer les yeux, cette nuit-là, le maudit œil vert refaisait surface, entretenant la terreur que j'avais éprouvée en le voyant.

Je ne m'endormis que peu avant l'aube et, quand, à dix heures passées, Horatio frappa à ma porte, il me trouva encore assoupie.

– Qu'y a-t-il, Horatio ? demandai-je, l'esprit embrumé.

Sans faire de bruit, mon majordome se plaça dans l'encadrement de la porte.

– Navré de vous déranger, mademoiselle Adler, mais les jeunes MM. Holmes et Lupin sont en bas et demandent à vous parler de toute urgence. J'espère avoir bien fait de...

– Absolument, Horatio ! le coupai-je en me ruant hors du lit. Tu as très bien fait. Dis-leur que je les rejoindrai dans cinq minutes et demande à Mlle Fowler d'apporter du thé bien fort et des biscuits, s'il te plaît.

Ce qui n'étaient pas des paroles en l'air ! Je saisis mon broc, versai un peu d'eau froide dans ma cuvette, et y plongeai mon

visage. Puis je sortis de mon armoire les premiers vêtements qui me tombèrent sous la main, m'habillai et me précipitai à l'étage inférieur.

Dès que j'entrai dans le salon, Sherlock s'élança à ma rencontre.

– On y est ! m'annonça-t-il.

Dans ses yeux brillait une lueur spéciale qu'on n'y voyait que dans les grands jours.

– Quelqu'un est en train de mettre en scène le dernier acte de la pièce, Irene ! ajouta-t-il en agitant un exemplaire du *Times*.

Au même instant, Mlle Fowler nous apporta un pot de thé fumant, ainsi qu'un plateau chargé de trois tasses et d'une assiette de biscuits au beurre. Je la remerciai, puis regardai mon ami droit dans les yeux.

– Je crois deviner que tu as une chose importante à me dire, Sherlock. Ça t'ennuierait de le faire quand nous serons assis, une tasse à la main ? proposai-je en désignant le service en porcelaine.

Lupin gloussa et se vautra sur l'un des fauteuils, aussitôt imité par Sherlock et moi. Tandis que je servais le thé, mon ami anglais fourra un biscuit dans sa bouche et posa son journal sur une petite table.

Il était ouvert à la page des petites annonces, longue succession de messages d'amour, de descriptions de vieux meubles et autres affaires à vendre ainsi que de propositions des plus variées. Parmi elles figurait un pavé entouré trois fois à l'encre bleue.

Son message, qui tenait en une ligne, était le suivant : *YMHCBICHBITBSQTPGCSJHLMYMECLAYMORE*.

Écarquillant les yeux, je posai ma tasse d'un geste brusque.

– Claymore ! Mais, c'est...

– ... le nom qu'a cité cet illuminé d'Underwood ! me devança Lupin.

– Donc tu penses que... marmonnai-je en me tournant vers Sherlock.

– Avant toute chose, je pense que nous te devons des excuses, Irene, déclara mon ami, à ma grande surprise. Des excuses pour avoir douté de ce que tu avais vu à la lisière du bois.

Et de conclure avec un signe de tête en direction du journal.

– Je suis presque sûr que nous n'étions pas les seuls à tourner autour d'Albemarle Court, hier après-midi.

– Tu crois que l'œil vert était celui de ce... ce Claymore ?

– Moi aussi, j'ai trouvé cette idée bizarre, quand Sherlock me l'a exposée tout à l'heure, commenta Lupin après avoir croqué dans un biscuit. Puis je me suis rappelé qu'Underwood avait parlé de se préparer avant de s'expliquer avec Claymore...

– Exact, je m'en souviens.

– Dès lors, le reste coule de source : comme nous, Claymore a entendu la remarque d'Underwood et constaté que Berenson avait un caractère bien trempé. Sûrement a-t-il appris aussi, en nous épiant, qu'Elijah Underwood lit le journal tous les jours, le « journal » signifiant le *Times*, dans la bouche d'un Anglais. Si tu additionnes tout ça, le résultat est clair : pour contacter Underwood, Claymore est passé par...

– ... le *Times* ! anticipai-je.

– Eh oui ! confirma Sherlock avant d'engouffrer un autre biscuit.

Le raisonnement de Holmes se tenait, pourtant, plus le temps passait, plus le mystère s'épaississait, me semblait-il.

– Admettons, mais... ce Claymore, qui est-il, bon sang de bonsoir ?! lâchai-je dans un langage qui ne convenait guère à une jeune fille de mon milieu.

Holmes sourit d'un air détaché.

– Je dois reconnaître que je n'en ai pas la moindre idée. Ce nom ne me dit rien et il n'apparaît nulle part dans les notes du Lynx. Heureusement, cette question est secondaire.

– Comment ça ? Claymore est très probablement l'assassin et tu te moques de savoir qui c'est ? m'étonnai-je.

– Je dis que savoir ou non des choses sur son compte n'a guère d'importance, puisque bientôt nous le rencontrerons, précisa Sherlock en savourant mon air horrifié.

– Ne fais pas cette tête, Irene, intervint Lupin. Le professeur Holmes veut simplement en venir au fait qu'il a déchiffré ce fichu message !

– J'y ai mis un peu de temps, mais à la fin j'y suis arrivé ! confirma Sherlock.

Je secouai la tête, incrédule.

Je connaissais la dextérité de mon ami pour ce genre de choses, mais peinais à croire qu'il avait trouvé un sens à cette suite de lettres qui paraissaient jetées en vrac sur le papier.

Holmes sortit de la poche de sa veste un calepin et un crayon et se mit à écrire quelque chose, qui se révéla être l'alphabet, tout simplement. ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ.

– Pour coder un message, il n'existe, *grosso modo*, que deux techniques. On peut mélanger les lettres, comme on le fait dans les anagrammes... ou les remplacer par d'autres. Le système adopté ici appartient à la seconde catégorie et il est très ancien : on raconte que son inventeur ne serait autre que Jules César. Il consiste à remplacer l'alphabet normal par un autre, où l'ordre des lettres n'a plus rien à voir. Par exemple, on peut décider de remplacer I par C, R par I, E par R, N par E...

Tout en parlant, Sherlock écrivit le mot *CIRER*.

– À première vue, on croit avoir affaire à un mot normal, alors qu'en fait, il faut comprendre...

– Irene, murmurai-je avec un sourire, ravie d'avoir saisi.

– Mais pour déchiffrer ce genre de séquence, il faut savoir quelle lettre remplace quelle autre, non ? observa Lupin.

– Bien vu, mon ami ! confirma Sherlock. Et pour cela, il faut connaître ce que l'on appelle en cryptographie la « clé » du code. Laquelle, dans ce cas, crève les yeux...

Arsène et moi échangeâmes un coup d'œil perplexe, si bien que Sherlock expliqua :

– C'est le seul mot du message qui n'est pas codé, sa signature en l'occurrence.

– « Claymore » ? murmurai-je.

Sherlock hocha la tête et se mit à écrire un nouvel alphabet : **CLAYMOREBDFGHJKNPQSTUVWXZ**.

– On place la clé au début et on continue avec les lettres qui restent en respectant l'ordre alphabétique normal. Simple mais efficace : A devient C, B devient L et ainsi de suite.

Impressionnée, je pris le *Times* et relus le message mystère : **YMHCBI C HBITBS QTP GC SJHLM YM E.**

Selon l'alphabet de Sherlock, les C devaient donc se lire comme des A, les L comme des B, etc., ce qui donnait : « D... e... m... a... ».

Au début, l'opération m'amusa, puis je fus bien contente que Holmes me montre le message décrypté, noté sur une autre page de son calepin : *Demain à minuit sur la tombe de H. Claymore*.

Levant les yeux du carnet, je regardai mon ami. Son visage semblait briller de l'intérieur, telle une lanterne chinoise, si bien que j'avais l'impression de voir, au premier sens du terme, la joie et la

satisfaction intellectuelle que lui procurait le fait d'avoir résolu cette énigme.

Comme tant d'autres fois, son esprit génial m'inspira une profonde admiration.

– « H » désignant Hawthorne, j'imagine, intervint Lupin.

Sherlock acquiesça, puis ajouta :

– Donc c'est entendu ? Rendez-vous demain soir pour faire la connaissance du mystérieux M. Claymore ?

L'idée me vint que nous pourrions aussi, tout simplement, apporter le message à la police en lui expliquant combien il était important. Mais je la chassai aussitôt. Une fois déjà, nous avions essayé d'avertir Scotland Yard, mais ses agents nous avaient mis dehors au motif que nous n'étions que des adolescents à l'imagination débridée ; expérience humiliante que je n'avais aucune envie de revivre. Comme pour nos précédentes enquêtes, nous devrions donc nous débrouiller tout seuls, à nos risques et périls. Mais il est vrai qu'Arsène et Sherlock ne me lâcheraient pas d'une semelle.

Avant de nous séparer, nous discutâmes de la marche à suivre et j'insistai tant et plus pour que nous arrivions à ce rendez-vous bien préparés.

Effort qui porta ses fruits : Sherlock apporterait le revolver de son frère Mycroft (armé pour parer à toute éventualité). Une fois sur place, nous nous cacherions, puis assisterions aux événements – dont l'éventuelle rencontre entre l'assassin et Underwood – en nous gardant bien d'intervenir.

Enfin, je persuadai Sherlock et Arsène de tout révéler à M. Nelson. Si on le lui demandait, il se joindrait à nous, c'était certain, ne serait-ce que pour pouvoir me protéger.

Et de fait, il accepta. Il exprima en toute franchise les réserves que l'on pouvait imaginer, mais il accepta.

Le lendemain, après que j'eus consacré toute ma journée à mes devoirs et au chant (comme pour « mériter » l'équipée nocturne qui était à mon programme !), Horatio m'annonça qu'un fiacre nous attendait. Nous passâmes prendre mes amis, qui avaient dîné ensemble à l'appartement d'Arsène, puis nous rendîmes, une nouvelle fois, au cimetière de Kensal Green.

Par mesure de précaution, nous avions décidé d'arriver avec une certaine avance ; il n'était donc que onze heures quand nous mêmes pied à terre, mais déjà il faisait nuit noire et les grilles du cimetière, sombres et bardées de barreaux, n'encourageaient guère à entrer.

– C'est notre dernière occasion de tourner les talons et de rentrer chez nous, ainsi que toute personne sensée le ferait ! prévint mon majordome d'un ton grave.

Sensés, mes amis et moi l'étions peu, comme Horatio le savait, et la réponse de Lupin ne manqua pas de le lui confirmer.

– Désolé, monsieur Nelson, mais, à ce stade, plus question de reculer : nous devons mettre la main sur cet assassin !

Ce qui exigeait d'escalader le très haut mur d'enceinte du cimetière.

Comme toujours lorsqu'on en venait aux acrobaties, l'exécution de cette partie du plan revint à Arsène Lupin.

Notre ami avait pris soin de revêtir des vêtements sombres, dont une vieille capote de travail qui ne risquait pas d'entraver ses mouvements. Il retira ses chaussures et consacra quelques secondes à plier et étirer ses orteils dans l'air froid de la nuit. Puis, quand il fut fin prêt, Sherlock lui passa un rouleau de corde qu'il se mit en bandoulière.

– À tout de suite, les amis ! murmura Arsène avec un sourire de parfait inconscient.

Après quoi, sans un mot de plus, il s'accrocha au mur tel un lézard et, trouvant le long de certaines briques de précieux points d'appui (invisibles à nos yeux), grimpa rapidement. Le sommet du mur était hérissé d'une double rangée de pointes en fer qu'il franchit avec la grâce d'un danseur. Enfin, il se leva, forma avec ses doigts le V de la victoire et nous envoya la corde.

Sherlock monta en premier, puis ce fut à moi, suivie de près par Horatio au cas où je lâcherais prise.

Pour la circonstance, j'avais enfilé un confortable ensemble en tweed, mais la corde glissait, ce qui rendit mon ascension plus difficile que prévu.

Nous redescendîmes au moyen d'une seconde corde, que Lupin avait tendue entre le mur et un arbre, et, ce faisant, plongeâmes dans la plus profonde obscurité, au milieu de tombes dont le silence semblait nous reprocher de troubler leur sommeil séculaire.

Quand je repense à l'attente qui suivit, je me souviens de ma peur et de mes sursauts chaque fois qu'une souris passait dans l'herbe ou qu'un oiseau de nuit lançait son appel lugubre.

Et je me souviens de mes amis. Accroupi dans le noir, Sherlock patientait sans dire un mot, tandis que Lupin me murmurait des blagues idiotes pour me faire sourire et détendre quelque peu l'atmosphère.

Petit à petit, des nappes de brouillard bleuté s'étendirent entre les sentiers et les rangées irrégulières de pierres tombales éclairées par la lune.

Mes compagnons et moi avions choisi de nous cacher à une certaine distance de la sépulture de Hawthorne, derrière une grande chapelle privée, surmontée d'un ange en marbre, qui, bien qu'il ne

parût pas en grande forme, semblait sur le point de s'envoler pour rejoindre la lune spectrale.

Sherlock sortit son revolver et arma le chien. D'un geste, Horatio le lui enleva, mais, loin de ranger l'arme, il posa le doigt sur la détente.

Et nous commençâmes à attendre, au son du *tic-tac* docile de la montre de gousset de Sherlock. Bientôt, il fut onze heures trente, puis quarante-cinq et, quand enfin la montre indiqua minuit, j'étais si nerveuse qu'un simple brin d'herbe touchant ma cheville me fit sursauter et je faillis crier comme une petite fille.

Personne.

Nous avions les jambes endolories et chaque minute semblait longue comme une heure, mais nous attendîmes encore.

Toujours personne.

Quand il fut presque une heure et demie, Horatio m'effleura l'épaule et me dit :

– Il est temps de rentrer, mademoiselle Irene.

Il avait raison : quelle que fût la chose qui devait arriver cette nuit-là, elle n'était pas arrivée et probablement n'arriverait plus.

Nous sortîmes du cimetière en toute hâte. Comme Horatio avait payé un cocher pour nous attendre, nous nous engouffrâmes dans son fiacre et partîmes droit vers Aldford Street.

Arrivés devant chez moi au terme d'un voyage silencieux, nous nous souhaitâmes une bonne nuit. Seul Sherlock ne dit rien, si absorbé par ses pensées qu'il semblait incapable d'articuler la moindre syllabe.

Le lendemain matin, je me réveillai plus tard que d'habitude et, quand je descendis prendre mon petit déjeuner, trouvai un exemplaire du *Times* près du pot à lait, sur la table de la salle à manger.

En bas de la première page figurait un titre que je ne manquai pas de remarquer : *DISPARITION DU FILS DE RICHARD UNDERWOOD*. Juste après, on pouvait lire : *Retiré à la campagne depuis de nombreuses années pour raison de santé, le professeur Elijah Underwood a disparu hier au cours de sa promenade matinale. Malgré les recherches et la collaboration du majordome qui s'occupe de lui depuis longtemps, on n'a pas encore réussi à le retrouver.*

UNE SORTIE CULTURELLE (MAIS PAS TROP)



Aujourd’hui encore, quand j’y repense, j’ai du mal à imaginer combien un tel geste put lui coûter. Je veux parler de Sherlock et du combat qu’il dut mener contre son orgueil pour demander à Mycroft de nous aider. Comme je l’avais remarqué en de nombreuses occasions, le seul fait de prononcer le nom de son grand frère, promis à une brillante carrière dans le domaine de la politique ou de la diplomatie, suffisait à mettre Sherlock sur les dents. Sarcasmes, haussements d’épaules ou moues exaspérées : telles étaient ses réactions quand on en parlait.

Quoi qu’il en soit, les frères Holmes imaginèrent un plan pour le moins ingénieux. Mycroft feignit de me convier à une réception organisée au prestigieux Brasenose College d’Oxford le soir même (censée célébrer l’obtention d’un quelconque doctorat). Et pour qu’une invitation aussi tardive ne paraisse pas suspecte, il poussa le zèle jusqu’à prétendre qu’il m’avait déjà envoyé un carton à une mauvaise adresse. Le but étant de permettre à notre trio de s’introduire dans les archives du vénérable établissement et d’y mener quelques recherches qui, selon Sherlock, promettaient d’être décisives pour la résolution de notre enquête.

Rentré de son voyage d’affaires, Papa m’autorisa à partir sans sourciller. De fait, l’idée que je respire l’air des meilleurs collèges d’Oxford, voire que je me laisse griser par l’atmosphère élitiste qui régnait dans la petite ville universitaire, n’était pas pour lui déplaire.

Avant de me laisser partir, il me serra dans ses bras, puis murmura :

– Irene, quand tu rentreras, j’aimerais te parler d’une chose importante...

Notant une ombre d'incertitude dans son regard, je lui demandai :

– Qu'y a-t-il, Papa ? Quelque chose t'inquiète ?

– Non, non, tout le contraire. Je pense que ce sera pour toi... une bonne nouvelle. J'en suis même sûr, conclut-il avec conviction.

Déposant un gros baiser sur sa joue, je lui promis de l'écouter de toutes mes oreilles à mon retour.

Puis je me ruai dehors pour monter dans le fiacre à bord duquel m'attendaient déjà Mycroft et mes amis. Direction : la gare Victoria.

M. Nelson se tenait en bas du perron. Parfaitement au courant du véritable objectif de notre voyage, comme je l'appris plus tard, il mettait les choses au point avec le frère de Sherlock.

Quand il se pencha vers Mycroft, je craignis, l'espace d'un instant, qu'il ne l'attrape par le revers de son manteau. Sa stature naturellement imposante paraissait presque menaçante comparée au corps long et maigre de son interlocuteur.

– Monsieur Holmes, je vous confie Mlle Adler, déclara mon ange gardien d'une voix respectueuse, mais ferme. Je vous prie de faire en sorte qu'elle ne coure aucun danger, à son initiative ou à celle de ses amis. C'est arrivé bien trop souvent, ces derniers temps.

Tout en parlant, Horatio m'adressa un regard qui valait mille recommandations.

– Soyez tranquille, je veillerai à ce que personne ne s'attire le moindre ennui, le rassura Mycroft, sur le ton de l'acteur constraint de jouer dans une comédie qui ne lui plaît pas. Et demain matin, je raccompagnerai ces trois jeunes gens à Londres.

Je profitai de cet échange pour observer notre complice d'un jour. Il présentait une vague ressemblance avec Sherlock, mais le plus frappant était leurs différences. Différences que j'aurais du mal à décrire autrement qu'ainsi : Sherlock faisait penser à une mer

déchaînée, Mycroft à un lac aux eaux excessivement calmes. Dans leurs yeux brillait la même lueur d'intelligence, mais, dans le cas de l'aîné, elle engendrait un détachement blasé à l'égard d'un monde jugé bien trop clair et prévisible, semblait-il.

Il fallait à peine plus de deux heures pour se rendre en train à Oxford. Un trajet durant lequel nous parlâmes peu, notamment à cause de la froideur de Mycroft qui décourageait tout échange quelque peu expansif. À ses yeux, nous ne semblions guère plus que des bagages, qu'il aurait accepté de transporter. Notre principale distraction consista donc à regarder le soleil se coucher, jusqu'au moment où les ombres, de plus en plus longues, se transforment tout bonnement en obscurité.

Arrivés à la gare d'Oxford, nous nous empressâmes de monter dans un fiacre, qui prit la direction du centre. Le spectacle des rues bordées de maisons anciennes me donna l'impression de me trouver dans un lieu magique, où le temps s'écoulait de manière plus lente et plus mystérieuse.

À la demande de Mycroft, la voiture s'arrêta devant un pub doté d'une enseigne décolorée sur laquelle on pouvait lire : *THE BEAR* (« L'Ours »).

Notre hôte bâilla, puis déclara :

– Je vous propose de manger un morceau ici. Après quoi, je vous laisserai à vos... méfaits.

Une gêne, voilà ce que nous représentions à ses yeux, alors qu'il aurait pu passer son temps autrement. Dans ces conditions, pour quelle espèce de raison avait-il accepté de nous aider ?

Le pub était rempli de professeurs et d'étudiants vêtus de capes noires et de l'uniforme de leur collège. Entre les bavardages croisés, les rires et les discussions acharnées, on avait du mal à s'entendre. Pendant que je gagnais la table d'angle qu'avait choisie Mycroft

(dans l'espoir de passer inaperçu, certainement), je perçus diverses bribes de conversation : l'une portait sur les mathématiques, l'autre sur l'astronomie, une autre encore sur la littérature latine.

Nous avalâmes en toute hâte une portion de saucisses et un verre de cidre, puis ressortîmes. Sans mot dire, Mycroft nous mena à travers les rues désormais silencieuses de la petite ville jusqu'à un ensemble de bâtiments majestueux surmonté d'un grand dôme.

— Voici l'entrée du bon vieux Brasenose, annonça-t-il. À cette heure, il est déjà fermé et théoriquement plus personne n'a le droit d'y entrer ou d'en sortir. Heureusement, il existe un accès « secondaire », que les étudiants appellent « le passage du vieux Jerome ».

Sur ces mots, Mycroft se remit en marche, immédiatement suivi de notre trio. Quittant le chemin sur lequel nous nous trouvions, nous longeâmes, à la lumière de la lune, le long mur d'enceinte. Arrivés au bout, nous prîmes un sentier passant près d'une église entourée d'un cimetière, zigzagâmes entre les sépultures, puis nous arrêtâmes devant une pierre tombale adossée à un mur marquant la séparation entre le carré de terre consacrée et le collège. La lune était suffisamment claire pour me permettre de lire le nom gravé sur la tombe : *Jerome Cottingley*. Juste à côté se dressait un grand chêne, dont certaines branches retombaient de l'autre côté de la clôture, près du toit d'une aile du collège.

— Nous y sommes ! déclara Mycroft. Sherlock m'a dit que l'art de l'escalade n'a pas de secret pour vous. Tant mieux ! Encore que cette grimpette n'ait rien de difficile ; moi-même, je l'ai faite plusieurs fois. Il suffit de monter dans l'arbre ; de là, vous passez sur le toit, vous allez jusqu'au bout et vous sautez sur la première marche d'une passerelle en pierre. Ce bâtiment est celui où dorment les étudiants. Après, vous n'aurez plus qu'à...

– ... suivre le plan que tu nous as dessiné, merci ! abrégea Sherlock.

– Bien, bien, répliqua Mycroft. Trois choses encore. *Primo* : si vous vous faites pincer, je prétendrai que j'ignorais jusqu'à votre présence à Oxford et que vous avez manigancé l'affaire tout seuls. *Secundo* : après cette promenade au clair de lune aussi charmante que mélancolique, toi et moi sommes quittes, Sherlock. *Tertio* : quel que soit l'objet de votre recherche, bonne chance !

Sur ces mots, Mycroft sortit de son manteau une grosse clé en fer et la tendit à son frère, qui s'empressa de la faire disparaître.

– Parfait. Bonne soirée à vous et à plus tard !

Notre guide s'inclina très légèrement devant moi, tourna les talons et s'éloigna d'un pas tranquille entre les tombes du cimetière.

Comme le temps pressait, Lupin examina de plus près « le passage de Jerome ».

– Ton frère a raison, c'est un jeu d'enfant, vous allez voir !

Prenant appui sur une pierre saillante, il bondit et attrapa une branche du chêne. Puis il grimpa sans difficulté jusqu'à l'une de celles qui s'étendaient au-delà du mur et pénétraient dans le jardin du collège.

Sherlock et moi l'imitâmes, sans la même élégance, mais avec le même résultat, puis, suivant les indications de Mycroft, avançâmes (à quatre pattes) jusqu'au bout du toit en ardoise. Ce faisant, nous profitâmes, le temps de quelques instants, du spectacle magique des vieux collèges d'Oxford, assoupis et parés de reflets bleus à la lumière de la lune. Après cela, nous empruntâmes une passerelle en pierre reliant deux ailes du Brasenose et arrivâmes devant une petite porte.

– Première étape réussie ! claironna Lupin dans le noir. Et maintenant, Sherlock, si tu nous expliquais ce qu'on fait ici ?

– Facile : le Brasenose College est au cœur même de l'affaire. C'est ici que Hawthorne, Ottemans, Rountree et Underwood ont étudié et entamé leur carrière universitaire. Mais il n'y a pas que ça. Certes, le vieux Rountree a financé l'expédition à Karnak, mais j'ai lu dans les notes du Lynx qu'elle était officiellement sous la responsabilité du collège.

– Ah ! souffla Arsène. Donc ce que tu espères trouver, c'est un tas de papiers intéressants...

– Exact ! Et grâce à ça, dit-il en sortant la clé que lui avait confiée Mycroft, nous allons pouvoir entrer dans les archives, où sont conservés tous les dossiers administratifs des vingt dernières années.

N'y tenant plus, je demandai :

– Comment diable as-tu convaincu ton frère de...

– Mycroft est étudiant ici, me coupa Sherlock. Et il me devait une faveur. À l'enterrement de Hawthorne, je n'ai pas pu prendre le même fiacre que vous parce que j'avais une chose à faire, vous vous rappelez ? Mycroft m'avait demandé de déchiffrer quelques télégrammes codés contenant des informations secrètes sur je ne sais quel ambassadeur ou vice-ministre... L'exercice était largement à sa portée, mais il y en avait tellement qu'il m'a demandé de l'aider. Et comme les dettes sont faites pour être réglées... nous voici au Brasenose College !

Après ces mises au point, il ne nous restait plus qu'à nous glisser, ni vu ni connu, dans les dortoirs. À peine entrés, nous dûmes nous tapir dans l'ombre d'un couloir pour laisser passer des étudiants qui revenaient de la bibliothèque, leurs livres sous le bras.

Quand ils furent suffisamment loin, nous nous remîmes à avancer à petits pas, l'oreille aux aguets et en nous fiant davantage à l'ombre et à l'obscurité qu'à la faible clarté des lampes à gaz. Le

plan dessiné par Mycroft nous mena à l'un des cloîtres du collège, dont la galerie conduisait au bureau de l'administration.

Lorsque nous fûmes devant sa porte en bois massif, Arsène crocheta sa serrure et nous entrâmes dans un endroit si sombre et silencieux que nous nous sentîmes enfin à nouveau en sécurité.

Sherlock sortit des grandes poches de son manteau une petite lampe à pétrole, l'alluma et nous descendîmes au sous-sol, autrement dit aux archives.

Il s'agissait d'une pièce immense et poussiéreuse dont les murs semblaient faits de papier : d'innombrables rangées de classeurs s'alignaient, les unes au-dessus des autres, conservant toutes sortes de documents : bulletins, comptes rendus, registres, procès-verbaux, grands livres... Le tout classé par mois et par année, ce qui facilita la recherche de ce qui nous intéressait, à savoir le cahier où l'administration avait noté les dépenses liées à l'expédition égyptienne dirigée par le jeune professeur Hawthorne.

À la lumière blafarde de notre lanterne, nous parcourûmes de longs inventaires, des colonnes de dates, de chiffres, des listes relatives au matériel. Quand soudain...

– Eh, regardez ça ! dit Arsène en désignant un document.

Celui-ci était intitulé « Participants à l'expédition », et sous les noms qui nous étaient devenus familiers en figurait un totalement inconnu : *Michael Sword*.

– Qui c'est, celui-là ? demanda Lupin. Son nom ne me dit rien du tout.

– À moi non plus, murmura Sherlock. Le Lynx ne le mentionne nulle part. D'après ce qui est écrit ici, il était « assistant de recherche », donc c'était un étudiant en archéologie qui aidait Hawthorne.

Nous nous dévisageâmes au beau milieu de la pénombre. Quelque part dans la pièce, une souris trottina sur les dalles glaciales, produisant un bruit aigu et vaguement sinistre.

Ainsi y avait-il quelqu'un d'autre dans l'histoire : Michael Sword. Voilà qui ouvrait une nouvelle piste, que nous devions suivre, indéniablement.

Me jetant sur les classeurs qui contenaient les dossiers des étudiants, je mis une bonne heure à trouver le sien.

Au moment de l'expédition à Karnak, Michael Sword avait vingt et un ans, des notes excellentes dans toutes les matières et l'estime de Gideon Hawthorne. Dans une lettre de recommandation personnelle, celui-ci le présentait, avec force louanges, comme l'un de ses meilleurs étudiants et un « espoir » de l'archéologie britannique.

Sans perdre une seconde, Sherlock plongea son nez effilé dans les pages à l'encre désormais fanée de son dossier.

– Intéressant ! commenta-t-il. D'après ce que je lis, Sword était orphelin. Il est né à Dundee, en Écosse, en 1831, au sein d'une famille très modeste. Ses parents sont morts quand il était petit, lors d'une explosion dans une mine de charbon. Il est entré au collège grâce à une bourse d'études. Pas d'autre famille. Et surtout, regardez ce qui est écrit là...

Holmes pointa le doigt vers deux lignes à la fin du dossier. Rédigées en 1853, elles disaient : *En ce jour, M. Michael Sword fait l'objet d'une mesure d'exclusion par contumace, faute d'avoir passé les examens qu'exigent son cursus ainsi que la commission d'attribution des bourses.*

– Exclu par contumace, murmurai-je. Ça veut dire qu'il n'était pas présent quand l'administration a décidé de le rayer de la liste de ses étudiants.

– Mais enfin, pourquoi se séparer de l'un de ses meilleurs éléments ?

– 1853 correspond à l'année où Hawthorne et les autres sont rentrés de Karnak, souligna Sherlock.

Nous cherchâmes dans les registres de classe postérieurs à 1853 d'éventuelles mentions de Michael Sword ou tout élément pouvant expliquer sa disparition. En vain : son nom ne figurait dans aucun d'eux, plus la moindre trace du jeune homme, comme s'il s'était volatilisé.

Soudain, une chose me revint en mémoire.

– Dites... chuchotai-je. Vous vous souvenez de ce que nous a raconté le Lynx ? Il n'a pas cité de nom, mais il a parlé d'un étudiant mort dans le désert, au cours de la mission. Ce doit être lui, vous ne croyez pas ?

La question resta suspendue entre nous, tel un point d'interrogation. Ou un crochet, prêt à nous attraper.

ILLUMINATION !



Il était un peu plus de deux heures quand nous sortîmes des bureaux du Brasenose College. Nous parcourûmes « le passage de Jerome » en sens inverse, puis nous engageâmes d'un pas furtif dans les rues désertes de la petite ville. Les nuages qui s'étaient

accumulés dans le ciel masquaient la lune et un vent vif, annonciateur de neige, soufflait du nord.

Au bout de vingt minutes de marche rapide, nous parvîmes à une petite maison située dans une rue tranquille. Sherlock nous entraîna dans sa cour, où il alluma et éteignit sa lampe à pétrole trois fois de suite, pour signaler notre présence à son frère, devinai-je.

De fait, quelques minutes plus tard, la porte de derrière s'ouvrit et de la maison émergea la silhouette de Mycroft, un livre à la main. L'aîné des Holmes vint vers nous en posant un index sur la bouche pour nous prier de ne pas faire de bruit.

Nous le suivîmes sur la pointe des pieds jusqu'à sa chambre.

– Je vous serais reconnaissant de garder le silence, car je crains que les invasions nocturnes ne soient pas du goût de Mme Pimms, ma logeuse, murmura Mycroft sur le ton compassé que nous lui connaissons bien. En outre, il vous reste à peine plus de quatre heures pour dormir. À sept heures zéro neuf, nous devons être à bord du rapide à destination de Londres. Bonne nuit !

Un accueil pas des plus chaleureux, mais, épuisée comme je l'étais, je ne demandais rien de plus que de me pelotonner sur un divan pour me reposer un peu. L'honnêteté m'oblige à préciser que notre hôte avait mis une grosse bûche dans la cheminée, qui diffusait une douce chaleur. Dès lors, il ne me fallut pas plus de quelques minutes pour sombrer dans le sommeil.

Se lever à l'aube fut autrement plus pénible, mais l'idée que notre folle équipée à Oxford touchait à sa fin et que rien n'était allé de travers me consola de ma fatigue.

Menés à la baguette par un Mycroft qui ne cessait de consulter sa montre de gousset, nous arrivâmes à la gare avec une marge d'avance. Notre train partit à l'heure et, comme à l'aller, nous nous

retrouvâmes claquemurés dans un compartiment offrant une vue imprenable sur la campagne anglaise.

Mais cette fois, mes amis et moi laissâmes libre cours à nos réflexions. Impressionnés par ce que nous venions de découvrir – un nouveau mystère qui, ajouté aux autres, finissait de compliquer l'affaire –, nous ne nous inquiétions plus de gêner Mycroft dans sa lecture.

– Je ne sais pas pour vous, mais... quand j'essaie d'ajuster les pièces du puzzle, *primo*, j'attrape mal à la tête, *secundo*, ça ne me mène nulle part, nous confia Lupin.

Pas mieux... pensai-je en soupirant.

– On dirait une histoire mal ficelée, commentai-je. On ne cesse de voir surgir de nouveaux personnages sans comprendre le rôle qu'ils tiennent... D'abord le mystérieux Claymore, maintenant Michael Sword !

À ces mots, Mycroft plissa le front et leva les yeux de son livre, puis il secoua légèrement la tête et replongea dans sa lecture.

– Peut-être Claymore n'existe-t-il que dans l'esprit dérangé d'Underwood, postula Lupin.

– Et le message dans le *Times* signé de son nom ? objectai-je.

– Qui te dit qu'il n'est pas d'Underwood ? N'oublie pas que le malheureux a deux ou trois cases en moins !

Assise à côté de la fenêtre, je me laissai aller contre la vitre glacée. Certes, comme personne ne s'était présenté au rendez-vous de Kensal Green, on ne pouvait l'exclure.

– Pour ce qui est de Sword, on sait à quoi s'en tenir, hélas : il est mort dans la fleur de l'âge pendant cette maudite expédition, rappelai-je.

– En effet... Sword est forcément l'étudiant dont parlait le Lynx, confirma Sherlock avec conviction, mais l'air étrangement insatisfait.

Notre ami ferma les yeux pour se concentrer au maximum.

– Mais comment dire... reprit-il. J'ai eu l'impression que de nombreux documents le concernant avaient disparu des archives, comme si on avait voulu réduire au minimum les traces de son passage au collège. Décidément, impossible de résoudre cette affaire sans savoir ce qui s'est vraiment passé pendant cette mission fatidique ! Et la seule personne qui peut nous l'apprendre est Elijah Underwood.

– Un détraqué qui a disparu Dieu sait où ? On est bien partis... soupira Arsène.

– Enfer et damnation ! s'emporta Sherlock en se frappant méchamment la cuisse. Pourquoi les différents morceaux de cette histoire ne s'emboîtent-ils pas ?! Underwood cite le nom de Claymore, que l'on retrouve en signature de l'annonce du *Times*, mais pas moyen de le rattacher au reste. Pareil pour Horus ! Les assassinats de Hawthorne et d'Ottemans portent son sceau, mais impossible d'établir un lien entre cette divinité égyptienne et la mission de Karnak ou l'un de ses participants !

Après avoir exprimé ces réflexions lourdes de frustration, Sherlock s'enferma dans un mutisme complet.

Cette enquête n'était pas la première à nous donner du fil à retordre, mais jamais je n'avais vu notre ami aussi furieux et tourmenté.

À partir de ce moment et jusqu'à notre arrivée à Londres, notre comportement sombra dans le silence, ce dont notre accompagnateur, toujours occupé à lire, ne put que se réjouir.

Grâce au départ matinal que Mycroft nous avait imposé, nous arrivâmes à Londres assez tôt et je fus devant ma porte pile à l'heure du petit déjeuner, plus précisément au moment où

Mlle Fowler avait l'habitude de servir à mon père ses œufs au bacon, accompagnés de tomates grillées.

Je m'attardai sur le seuil le temps d'agiter la main en direction de mes amis en leur confirmant que je les retrouverais, l'après-midi même, à la *Shackleton Coffee House*.

– Mademoiselle s'est bien amusée à Oxford ? me demanda Horatio avec un sourire impénétrable, en même temps qu'il m'aidait à retirer mon manteau. Vous avez l'air légèrement fatigué...

– J'ai passé une bonne nuit, merci. Encore qu'assez courte... La fête s'est finie tôt, mais j'étais si excitée que je me suis endormie très tard, prétextai-je en essayant d'imaginer ce qu'aurait dit une jeune fille comme il faut dans de telles circonstances.

Quand j'entrai dans la salle à manger, mon père me sourit et interrompit la lecture de son bien-aimé *Times* pour échanger quelques mots avec moi. Il me demanda si Oxford était aussi beau qu'on le disait et nous discutâmes de tout et de rien, comme nous prenions plaisir à le faire lorsque nous étions à table. Pendant que nous bavardions, je feuilletai distraitemment le journal et, plus ou moins volontairement, m'arrêtai à la page des petites annonces. Comme pour imiter Sherlock, je me mis à parcourir celles-ci : brefs messages échangés par des amoureux ou des collègues de travail, propositions de vente d'objets curieux, tristes avis de faillite ou de décès inattendu... Mon ami avait raison, cette page était une source tant d'informations que de bizarries et de menues énigmes. En même temps que Papa parlait (de quoi, j'aurais eu peine à le dire), je passais d'une ligne à l'autre, sans vraiment lire ce que j'avais sous les yeux.

Soudain, l'œil attiré par un pavé à l'aspect inhabituel, je m'arrêtai, puis, prenant le temps d'avaler mon thé, me demandai si ce que je voyais n'était pas dû à ma fatigue.

– Irene, tu m'écoutes ?

Silence.

Dans le dernier tiers de la page, presque tout en bas, apparaissait, au milieu de nombreuses autres annonces, le message suivant, long de plusieurs lignes : *SMMPSQ PMFCL C122 MAIMHHJA C STJS TJ CG GBMGJQ TY PMEATJA TC BJH MUTJPSMP MQQCK TY PMPMLBG MQ MY IMXJH MPSTCY QCK C XI GB TIMU QCK QMI TS SM TYIMSSC BCS MD SBTI MPSTCG SICSPJK MSBPMU CG C MKKCEAMI MIIJQPMK MTN QBPKKC QCH TS BHC IJH QBCGMKKCD QKHMS ITTN BGM. CLAYMORE*

Comme écrit en lettres de feu, le dernier mot me sauta aux yeux : *Claymore*. Encore ce mystérieux nom ?! Était-ce celui de notre tueur ? Ou seulement l'autre identité derrière laquelle se cachait Underwood ? À moins que la solution au mystère d'Horus, qui m'apparaissait à présent comme un casse-tête infini, ne soit encore différente ?

Je n'en savais fichtre rien, mais ce que je savais, c'était que le déchiffrement de ce message était d'une importance vitale !

Soudain, je ressentis un léger coup au cœur, expression de ma culpabilité... Peut-être Leopold aurait-il mérité une fille plus sincère et dévouée, mais en cet instant il n'y avait rien que je pusse faire pour améliorer les choses. Papa voulait me parler, je le savais, mais je ne pouvais tout de même pas faire passer notre conversation avant la traque d'un assassin toujours libre de frapper !

– Papa, je te jure que d'ici une heure ou deux tu auras toute mon attention ! Promis ! m'exclamai-je.

Puis je me levai de ma chaise, embrassai Leopold et expliquai que je venais de me souvenir d'une tâche que m'avait confiée Mme Symonds.

– Entendu, ma chère petite ! Cela n'a rien d'urgent, tu peux y aller... répondit Papa en souriant.

Tout en parlant, il se dirigea vers la cheminée pour y vider sa pipe.

J'en profitai pour lui emprunter la page des petites annonces, puis montai à toute vitesse dans ma chambre.

Une fois assise à mon secrétaire, je saisis un carnet et arrachai l'une de ses pages. Sur la première ligne, j'écrivis l'alphabet normal : ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ. Sur la deuxième, l'alphabet codé commençant par « Claymore », le mot-clé : CLAYMOREBDFGHIJKNPQSTUVWXZ.

Exactement comme Sherlock l'avait fait pour déchiffrer le premier message codé.

Puis, plaçant l'annonce du *Times* sous mes yeux, je remplaçai chaque lettre de celle-ci par sa correspondante dans l'alphabet courant jusqu'à obtenir : TEERTS REKAB A122 ECNEMMOC A TUOT UO AL LIELOS UD REHCUOC UA IOM EVUORTER ESSAP UD REREBIL ES ED NEYOM ERTUAD SAP A YN LI UNEV SAP SEN UT TE UDNETTA IAT EJ TIUN ERTUAL TNATRUOP ETIREV AL A EPPAHCEN ENNOSREP EUQ SIRPPA SAM UT IMA NOM SIALEPPAJ SPMET NUUQ ILE.

Où m'étais-je trompée ? J'avais pourtant soigneusement appliqué la méthode de Sherlock ! Claymore avait-il décidé de compliquer les choses en écrivant dans une langue bizarre ? Machinalement, je survolai les lignes d'avant en arrière, comme si cela pouvait me permettre de trouver la réponse. Sans résultat. Frustrée au possible, je saisis la page, prête à la déchirer en mille morceaux, quand mes yeux, courant de droite à gauche, remarquèrent quelque chose.

Lues à l'envers, les deux premières suites de lettres donnaient « Baker Street », le nom d'une rue de Londres ! Peut-être fallait-il procéder ainsi pour finir de déchiffrer la séquence !

Partant de la fin, je remis les mots à l'endroit, intégrai quelques signes de ponctuation et obtins le message suivant, qui me laissa bouche bée :

Eli, qu'un temps j'appelais mon ami, tu m'as appris que personne n'échappe à la vérité. Pourtant, l'autre nuit, je t'ai attendu et tu n'es pas venu. Il n'y a pas d'autre moyen de se libérer du passé. Retrouve-moi, au coucher du soleil, là où tout a commencé, 221A Baker Street.

Froissant la feuille dans ma main, je bondis sur mes pieds, si brusquement que j'en fis tomber ma chaise.

Alerté par le bruit, M. Nelson accourut.

– Tout va bien, mademoiselle ? me demanda-t-il de l'autre côté de la porte.

– Oui, on ne peut mieux, Horatio ! claironnai-je en courant lui ouvrir, le cœur battant la chamade. Je viens de découvrir une chose... une chose très importante !

– Eh bien, on dirait que c'est la journée des révélations ! Dans l'entrée vous attend le jeune M. Holmes, en proie à une agitation considérable... pour changer, m'annonça-t-il en insistant sur ses deux derniers mots.

Sherlock, mais bien sûr ! Si j'avais réussi à déchiffrer le message, lui aussi était au courant, et depuis plus longtemps sûrement !

Je remerciai Horatio et me précipitai au bas de l'escalier. Quand mon ami me vit, il m'accueillit avec l'un de ses regards intenses et brillants qui le rendaient si différent de son frère.

– Irene... commença-t-il.

Je le rejoignis et, après avoir repris ma respiration, déclarai :

– Je sais... 221A Baker Street !

À mon immense surprise, Sherlock me dévisagea sans comprendre.

– Baker Street ? Que se passe-t-il là-bas ? Je ne sais pas. Mais j'ai une grande nouvelle à t'annoncer : j'ai... enfin Mycroft a découvert, rectifia-t-il au prix d'un gros effort, quelque chose d'important : Sword et Claymore ne sont qu'une seule et même personne !

– Que... que dis-tu ?

– Voilà ce que mon frère m'a raconté : dans le train qui nous ramenait à Londres, quelque chose dans notre conversation l'a intrigué sans qu'il comprenne immédiatement quoi. Puis ça lui est revenu : la proximité des noms « Sword » et « Claymore ». À l'en croire, Claymore vient d'un mot celtique qui désignait l'épée des Highlanders en Écosse. Épée, *sword* en anglais. Michael Sword était écossais et Underwood est obsédé par les langues anciennes. Je suis prêt à parier que « Claymore » est le surnom qu'Underwood a donné à Sword quand ils étaient jeunes !

Muette de surprise, je portai une main à ma bouche.

– Ce qui veut dire... forcément...

– ... que Sword n'est pas mort ! me devança Sherlock. Il est tout ce qu'il y a de plus vivant et, caché derrière le symbole d'Horus, il met à exécution une vengeance diabolique !

UNE HISTOIRE TERRIBLE



Revenant à ce que moi-même j'avais découvert, je montrai à Sherlock le second message paru dans le *Times* et sa version décodée.

Nous nous installâmes dans le cabinet de musique et, les yeux brillants d'excitation, poursuivîmes notre conversation pour essayer de démêler les fils de cette histoire, où chaque détail semblait enfin trouver sa place.

– Encore heureux que nous soyons restés bien cachés, l'autre soir à Kensal Green ! commenta Sherlock à voix basse. Ça nous laisse une deuxième chance de coincer l'assassin !

– Si bien cachés qu'à la fin je ne sentais plus mes jambes ! Mais en quoi est-ce un bon point pour nous ?

– Dans son message, Sword mentionne le fait qu'Eli, autrement dit Elijah Underwood, n'est pas venu. Il dit vrai, ce qui est la preuve qu'il était là, tapi dans un coin sombre, tout comme nous, mais grâce au ciel il ne nous a pas vus.

– Comment peux-tu en être aussi sûr ?

– Réfléchis : s'il nous avait vus, il nous aurait reconnus, puisqu'il nous avait déjà aperçus à Albemarle Court...

– Mais oui, ce maudit œil vert qui a failli me causer une crise cardiaque !

– C'est ça. Mais cette première rencontre était le fruit du hasard. Si, en revanche, il nous avait repérés au cimetière, il aurait compris que nous avions pris connaissance de son message dans le *Times* et se serait bien gardé d'en faire paraître un second.

Un raisonnement d'une logique imparable, relevai-je. Du plus pur Sherlock Holmes. À la lumière de ces réflexions, je me dis que le mystère d'Horus, qui avait stimulé l'imagination macabre des lecteurs de journaux d'une bonne moitié de l'Europe, approchait de son dénouement. Seule la dernière scène restait à jouer, avec, pour acteurs principaux, Sherlock, Lupin et moi, sur les planches du 221A Baker Street.

Lorsque, bien des années après, je découvris que Holmes, qui fut un temps mon grand ami, s'était installé au 221B Baker Street, juste à côté de la maison jadis indiquée par Sword, je ne pus m'empêcher de sourire en songeant qu'il ne l'avait pas fait par hasard, mais en souvenir des événements de ce jour lointain de notre adolescence.

Un jour où je dus, pour ma part, prendre une décision difficile. À l'instant même où nous découvrîmes le pot aux roses, je compris que je ne pouvais plus m'embarrasser de scrupules à l'égard des promesses faites haut et fort à Papa et à M. Nelson : mes amis et

moi n'avions d'autre choix que de nous rendre au rendez-vous fixé par l'assassin, non plus dans un cimetière sombre, où il était facile de se cacher, mais en plein jour, entre quatre murs, avec la perspective presque assurée d'un face-à-face avec lui.

Nous étions l'avant-veille de Noël, je m'en souviens car je n'eus aucune difficulté à justifier mon absence. Le 23 décembre, l'œuvre de charité de Mme Glover donnait une petite réception pour permettre à ses bénévoles d'échanger leurs vœux. L'autorisation de Papa m'était d'ores et déjà acquise, quant à Horatio, je misai sur le fait qu'il m'accompagnerait et repartirait aussitôt, rassuré de me savoir entourée de dames du meilleur monde jadis amies de Geneviève.

Par une heureuse coïncidence, le siège de l'association se situait à Aybrook Street, non loin de Baker Street. Profitant du va-et-vient des invitées, je n'aurais aucune difficulté à filer par la porte de derrière pour rejoindre mes amis.

Ce que je fis sans rencontrer le moindre obstacle. J'arrivai même en avance à notre rendez-vous de cinq heures et demie au coin de Blandford et de Baker Street, où mes amis m'attendaient déjà.

Sherlock était radieux, comme s'il allait non pas à la rencontre d'un assassin, mais à un spectacle auquel il brûlait d'assister depuis longtemps. D'un air amusé, il me raconta comment Lupin avait réagi aux rebondissements inattendus de notre enquête : notre ami avait lancé un juron si sonore que tous les clients de la *Shackleton* s'étaient retournés.

Imaginant la scène, je partis d'un grand rire, auquel se joignirent ceux de Sherlock et d'Arsène. Ce moment de détente fut le bienvenu, car, à la différence de Sherlock, je me sentais profondément inquiète à la pensée de ce qui nous attendait.

Quoi qu'il en soit, nous étions sur place à présent, dans Baker Street, prêts à saisir ce que Sherlock avait qualifié de « deuxième chance » de démasquer l'assassin.

Nous commençâmes par regarder autour de nous. Baker Street était une rue comme tant d'autres à Londres, bordée de maisons pas très hautes et toutes pareilles. Seul un bâtiment dominait les autres : l'inquiétant musée de cire de Madame Tussauds, qui avait ouvert trente-cinq ans plus tôt.

– Drôle d'endroit... commenta Lupin avec une moue. Les statues sont si bien faites qu'on dirait des êtres humains ; beaucoup de personnages historiques de toutes les époques, mais aussi quelques criminels célèbres...

Plongeant son regard dans le mien, il ajouta en ricanant :

– Qui sait si je n'y aurai pas ma place un jour ?

– Quelle horreur ! m'exclamai-je en ignorant le clin d'œil qu'il venait de m'adresser. Je ne mettrai pas les pieds là-dedans pour tout l'or du monde ! Qui peut apprécier un spectacle aussi sinistre ?

– Beaucoup de monde, apparemment ! observa Sherlock en désignant les passants emmitouflés qui se pressaient devant la porte.

J'écartai les bras, comme pour dire que vraiment je n'y pouvais rien si les gens avaient des goûts bizarres, ce qui raviva l'hilarité de mes amis. Mais ce fut le dernier moment de détente que nous nous accordâmes. Dès que nos rires se turent, nous échangeâmes un regard entendu et nous mêmes en marche.

Au bout d'une dizaine de minutes, nous fûmes devant le 221A et trouvâmes sans difficulté ce que nous cherchions. Sur la porte de la maison figurait une vieille plaque où l'on pouvait lire : PROF. G. HAWTHORNE.

Sherlock promena les yeux sur la façade.

– L'immeuble a l'air modeste, c'est là que Hawthorne a dû installer son premier bureau.

– « Là où tout a commencé », confirmai-je en reprenant l'expression de Sword.

Quand nous eûmes gravi les trois marches qui nous séparaient de la porte vert bouteille, je pus constater que mes amis étaient venus bien préparés : Sherlock avait emporté le revolver de son frère et Arsène ce qu'il lui fallait pour déverrouiller une porte – je le compris en le voyant dérouler une pochette en cuir souple, qui dévoila une série de passe-partout étincelants.

– Prévenez-moi si quelqu'un vient, murmura-t-il.

Puis, nous tournant le dos, il s'affaira sur la serrure.

Ce jour-là, l'opération ne dura pas plus de quelques secondes et, dès que j'entendis le *clic* familier du mécanisme, je me glissai de l'autre côté de la porte en retenant mon souffle.

La minuscule entrée du 221A donnait sur un escalier sombre dont on ne voyait que la première volée, couverte d'un tapis en velours pelé.

Sherlock et Lupin s'y engagèrent en premier, côte à côte, et je leur emboîtais le pas en soulevant ma jupe et en marchant sur la pointe des pieds pour ne pas faire de bruit.

Parvenus en haut de l'escalier, nous découvrîmes un petit vestibule donnant sur une pièce dotée de grandes fenêtres carrées. Pour ce que nous pouvions discerner, à la lumière rougeoyante de la fin de l'après-midi, elle avait dû connaître des temps meilleurs : tapis décoloré, vase chinois relégué dans un coin, cheminée noire de cendres, sans parler de la bibliothèque en bois massif qui semblait sur le point de céder sous le poids d'imposants volumes à la reliure en cuir.

Au centre même de la pièce trônait un fauteuil dont nous ne voyions que le dossier, flanqué d'une table basse, où était posée une canne de Malacca au pommeau en ivoire.

Arsène fit un pas pour entrer, mais Sherlock l'arrêta.

Au même instant, quelqu'un toussa, produisant un son semblable au cri rauque et douloureux d'un animal blessé. Le fauteuil était occupé, détail qui m'avait échappé.

À la seule idée que la personne assise soit Michael Sword, un homme tenu pour mort depuis vingt ans, je sentis les battements de mon cœur s'accélérer.

Soudain, une main maigre et parcheminée se souleva de l'accoudoir et agita un doigt pour nous faire signe d'approcher.

– Eli ? fit la voix rauque.

Juste après, l'inconnu dut apercevoir le reflet de nos silhouettes dans le verre d'une vieille vitrine.

– Comment ?! Encore vous ? s'écria-t-il d'une voix chevrotante et artificielle.

– Encore nous, monsieur Sword ! confirma Sherlock Holmes.

Retardant le moment de nous faire face, l'homme se leva. À la vue de sa silhouette tranchant sur les fenêtres embrasées par le crépuscule, j'eus l'impression de me trouver face à un acteur, seul au milieu de la scène.

Lentement, il se retourna.

– Ciel ! murmurai-je avant de poser ma main sur ma bouche, au bord de l'évanouissement.

L'œil qui me regardait était celui que j'avais entrevu à la lisière du bois bordant Albemarle Court. De fait, il s'agissait de l'œil droit de Michael Sword, brillant au milieu d'un visage tanné, défiguré par les brûlures et cousu de cicatrices, tandis que son œil gauche disparaissait sous un large bandeau noir.

– Qui êtes-vous ? demanda notre interlocuteur d'un ton rageur.

– Nos noms ne présentent pas un grand intérêt, monsieur Sword, répliqua Sherlock en glissant nonchalamment la main dans la poche où se trouvait son revolver. Ce qui compte en revanche est le fait que nous connaissons le vôtre, comme vous avez pu le constater, et que nous sachions... ce que vous avez fait.

– C'est vous qui avez dissuadé Underwood de venir, d'abord au cimetière, puis ici ? s'enquit sombrement Michael Sword.

– Non, monsieur. Malheureusement pour lui, les choses ne se sont pas passées comme ça.

– Que voulez-vous dire ?

– Si vous avez lu le journal, commença Holmes en désignant un exemplaire du *Times* posé sur une chaise, vous avez dû apprendre qu'un mort avait été repêché dans la Tamise. Le cadavre n'a pas encore été identifié, mais l'article parle d'une bague sertie d'une améthyste à sa main gauche. Quand nous avons rendu visite au professeur Underwood, à Albemarle Court, j'ai remarqué qu'il portait un anneau orné de la même pierre. Je ne pense pas que ce soit le cas de beaucoup d'hommes à Londres...

Sur le moment, cette révélation me laissa sans voix. Pourquoi Sherlock ne nous en avait-il rien dit ? Puis mon ami m'adressa un coup d'œil éloquent, qui suffit à me faire comprendre que... ce qu'il racontait n'était pas vrai ! Underwood ne portait aucune bague avec une améthyste et rien ne permettait de penser que le cadavre sorti de la Tamise était le sien. Dans l'un de ses éclairs de génie, Sherlock avait tout simplement exploité une nouvelle du *Times* pour essayer de clore la partie plus vite.

Une manœuvre risquée, mais qui fonctionna à merveille.

Sword émit une sorte de cri étouffé et se dirigea vers la chaise. Puis il saisit le journal et, d'une main rageuse, le feuilleta. Soudain, il

s'arrêta et se mit à lire avec une moue indéchiffrable. À l'évidence, il avait trouvé l'article évoqué par Sherlock.

Enfin, notre homme baissa les bras, laissant le journal tomber par terre.

– Elijah Underwood... murmura-t-il. Décidément, tu n'es qu'un abominable lâche...

– En fin de compte, le résultat est le même, commenta froidement Holmes. Vous n'avez pas eu besoin d'arme : la peur que vous avez distillée dans son esprit déjà fragile a suffi.

– Possible... De toute façon, c'est terminé, murmura Sword en se tournant vers l'une des fenêtres. Ma vengeance est accomplie. Maintenant que le dernier d'entre eux a disparu, au bout de vingt ans, il n'y a plus que moi.

Puis, faisant brusquement volte-face, il nous demanda :

– Mais vous, qu'avez-vous à voir avec tout ça ? Pourquoi êtes-vous ici ?

Cette fois, ce fut moi qui lui répondis :

– Pour connaître votre histoire, monsieur Sword, et... vous remettre à la justice.

Il aurait pu en rire, se rebeller, voire essayer de nous attaquer, mais il n'en fit rien. Au lieu de cela, il se rassit dans son fauteuil, face à la fenêtre, et haussa les épaules.

– Pour moi, c'est égal. À présent, je n'ai plus de raison ni de me cacher ni de me battre. Tout est fini. Tout est réglé.

Restés debout, côte à côte, Sherlock, Lupin et moi attendîmes la suite en aspirant doucement les particules de poussière qui, montant des meubles et des tapis, voltigeaient dans l'air tels d'innombrables univers minuscules suspendus dans la lumière dense du coucher du soleil.

– Il semblerait que vous en sachiez déjà long, commença Sword. J'ignore comment vous vous y êtes pris, mais, si ce n'était pas le cas, vous ne seriez pas arrivés jusqu'à Underwood, puis ici. Je m'efforcerai donc d'être bref.

Notre interlocuteur prit une profonde inspiration, qui l'essouffla légèrement, comme si ce qu'il allait dire lui coûtait un gros effort.

– J'avais à peine plus de vingt ans quand le professeur Hawthorne m'a proposé de me joindre à l'expédition qu'il organisait à destination de Karnak, en Égypte. Il m'en a parlé ici même, dans cette pièce. À l'époque, Hawthorne vivait à cette adresse, où il avait un petit bureau. Quant à moi, j'étais un étudiant promis à un bel avenir, ce qu'on appelle un « espoir » dans sa discipline, mais je n'avais ni argent ni famille pour me soutenir, c'est pourquoi ma seule chance de réussite résidait dans mon travail. Quitte à jouer l'homme à tout faire pour Hawthorne et ses riches compagnons de voyage. Dès lors, sans même y réfléchir, j'ai accepté de les accompagner. Une fois sur place, chacun de nous a compris combien cette mission serait dure... Nous avons dû faire face à toute une série d'imprévus : commerçants malhonnêtes qui nous ont trompés sur leurs marchandises, tempêtes de sable et j'en passe. À un moment, Hawthorne et les autres ont parlé de tout arrêter, mais pour moi, c'était inconcevable. Comme je vous l'ai dit, même si j'étais encore très jeune, j'avais beaucoup plus à perdre qu'eux si nous abandonnions. Un jour, je suis parti avec quelques indigènes et un peu de matériel à une dizaine de kilomètres du camp de base, en plein désert, pour poursuivre les fouilles à un endroit qui, selon mon interprétation des sources anciennes que nous utilisions, semblait plus prometteur. J'ai agi de ma propre initiative, sans avertir les autres, car je savais qu'ils m'en auraient empêché. Quand Hawthorne a appris ce que j'avais fait, il s'est mis dans tous ses

états et a décidé de venir me chercher pour me ramener, coûte que coûte.

Sword s'éclaircit la voix, puis reprit :

– Entre-temps, j'avais connu la plus grande joie de ma vie : mon estimation était juste ! Moi, l'orphelin d'une famille de mineurs écossais, je m'étais révélé meilleur archéologue que Hawthorne, Ottemans et tous les privilégiés dans leur genre... En effet, à l'endroit que j'avais choisi pour effectuer de nouvelles fouilles, j'avais trouvé un vrai trésor : un temple égyptien enseveli sous les sables millénaires du désert ! Un temple que personne encore n'avait découvert, rempli de vestiges d'une importance considérable.

Sword laissa échapper un sifflement semblable à un soupir.

– Quand Hawthorne, accompagné d'Underwood et des autres, m'a trouvé, il a essayé de s'approprier ma découverte. Après tout, je n'étais qu'étudiant, et le matériel que j'avais utilisé, tout comme l'argent, étaient à la seule disposition de l'expédition. J'ai résisté, on en est venus aux mains et Rountree a renversé un bidon d'huile sur une lampe... Le feu a pris, s'est propagé et tout s'est enflammé. Hawthorne et Underwood ont réussi à sauver Rountree, qu'ils ont étendu sur une charrette, puis Ottemans a demandé à partir le plus vite possible, tant ce spectacle infernal l'épouvantait. Je me souviens qu'elle s'est tournée vers moi, alors que j'étais encore en proie aux flammes, sans faire quoi que ce soit pour m'aider. Aucun d'eux n'est intervenu. Mieux valait laisser le feu les débarrasser du problème que je représentais. Ils m'ont donc laissé là où j'étais et sont partis, persuadés que sous peu je serais mort.

Il y eut un long moment de silence. Les doigts de Sword étaient si profondément enfoncés dans la partie rembourrée des accoudoirs que leurs jointures étaient devenues blanches comme des grêlons.

À mes yeux, rien ne pouvait justifier l'assassinat de deux personnes, mais je comprenais l'incommensurable haine et la soif de vengeance que l'inhumanité mesquine de ses compagnons avait éveillées en lui.

– Une nuit et un jour durant, je suis resté là, au milieu des restes calcinés du camp. Seul, agonisant, en plein désert. Puis une caravane de Bédouins m'a trouvé et porté secours. J'étais très faible et j'avais complètement perdu la mémoire. Dans les temps qui ont suivi, j'ai vécu avec ces gens, qui m'ont soigné et gardé avec eux, comme un compagnon de route. Jusqu'au jour, bien après les faits, où le chef de la tribu m'a montré ça...

Sword leva légèrement le bras, exhibant le bijou en or en forme de serpent qu'il portait au poignet.

– C'était le seul des objets découverts dans le temple que j'avais gardé sur moi. À sa vue, tout m'est revenu. Tout ce que ces misérables m'avaient fait. Après cela, les choses ont pris du temps, beaucoup de temps. Dès que j'ai retrouvé un semblant de forces, je suis allé à Alexandrie où j'ai cherché du travail ; j'ai monté mon affaire, rassemblé petit à petit l'argent dont j'avais besoin et, quand tout a été prêt, je suis revenu en Europe pour m'occuper de Hawthorne, puis d'Ottemans, à laquelle j'ai subtilisé quelques vestiges précieux pour payer mes dépenses, le temps de me faire justice. J'ai découvert alors que Rountree était mort avant même que j'aie pu lui régler son compte et, pour finir, j'ai cherché à tuer Underwood. Mais ce lâche m'a devancé...

– Tout s'explique, commenta Sherlock. Sauf une chose... Pourquoi toutes ces allusions à Horus ? Quel sens ont-elles ?

Sword secoua la tête et, pour la première fois, ce qui ressemblait à un étrange, un mystérieux sourire apparut sur ses lèvres martyrisées.

– Dans mon début réside ma fin, fut son énigmatique réponse.

Michael Sword m'inspira une grande pitié, je dois bien l'avouer. Pas grand, frêle, il conservait dans sa chair le souvenir d'un incendie survenu bien des années plus tôt, mais qui, au fond de lui, brûlait toujours. J'essayai d'imaginer l'état d'esprit de l'étudiant qu'il avait été, désespéré mais doté d'une volonté de fer, ainsi que la joie qu'il avait éprouvée en exhumant, grâce à ses seuls efforts, un temple égyptien. Mais loin de lui apporter la gloire, cette découverte avait sonné le glas de ses ambitions, anéanties par le passage en force de personnes plus riches et plus puissantes que lui.

Quelle rage il avait dû ressentir, quelle rancœur avait dû croître au fond de son cœur, jour après jour, mois après mois, attisant le feu de la vengeance !

Je comprenais tout cela et partageais ses sentiments – à sa place, j'aurais, moi aussi, essayé de me relever et d'obtenir ce qui me revenait –, mais Michael Sword n'en était pas moins un assassin. Il avait tué deux personnes, et même si ses motivations étaient en partie légitimes, ce qu'il avait fait me paraissait abominable et inapproprié.

Une partie de moi ne demandait qu'à tourner les talons pour laisser Sword finir sa vie en paix – sa vengeance étant accomplie, il ne représentait plus la moindre menace –, mais une autre savait qu'il devait payer pour ce qu'il avait fait. Seule cette option était véritablement juste.

Sherlock, Lupin et moi eûmes un échange qui tint en une minute et guère plus de quelques mots. Jugeant inutile de tromper un homme qui avait déjà été cruellement abusé par la vie, nous décidâmes de lui dire la vérité.

– Nous allons appeler la police, lui annonçai-je lentement. C'est notre devoir et peut-être cela sera-t-il aussi un soulagement pour

vous.

– Peut-être, répondit cet homme pour le moins mystérieux. Prévenez qui vous voulez, je ne m'échapperai pas. Je ne vous demanderai qu'une chose : de bien vouloir descendre pour attendre les agents dans la rue.

Sortant une cigarette de son gousset, il ajouta :

– J'aimerais passer ces derniers moments de liberté tout seul.

Je consultai mes amis du regard. Arsène sortit jeter un coup d'œil au reste de la maison, puis nous annonça que la seule voie de sortie était l'escalier. Sword étant dans l'impossibilité de s'enfuir, nous accédâmes à son désir.

Quand nous fûmes dehors, Sherlock remarqua un policier au coin de la rue et improvisa une histoire pour l'obliger à se précipiter au 221A.

Ce n'est que le lendemain, en lisant le journal, que nous apprîmes ce qui s'était passé après : quand l'agent de Scotland Yard fut monté, il découvrit Sword raide mort. Ce que mes amis et moi avions pris pour une simple cigarette contenait non pas du tabac, mais une dose de poison mortelle, rapportée d'Égypte. Dans l'article publié à la une du *Times* annonçant la fin spectaculaire du mystère des crimes d'Horus, on lisait aussi que Sword avait anticipé sa sortie de scène : la police avait trouvé, entre ses mains, une lettre qui, en plus d'expliquer les raisons de sa vengeance, fournissait des aveux précis et complets sur les meurtres de Gideon Hawthorne et Liselore Ottemans.

17

DANS MON DÉBUT RÉSIDE MA FIN



Le lendemain, veille de Noël, je me réveillai avec des pensées qui n'avaient rien de léger ni de festif, comme on peut l'imaginer. Malgré tout ce que j'avais appris, les crimes d'Horus me semblaient bel et bien le fruit d'une malédiction. Pas l'une de ces histoires à dormir debout inventées par quelque journaliste à deux sous pour donner le frisson et vendre plus d'exemplaires de son canard, mais la malédiction bien plus tragique qu'est la malveillance humaine, capable d'empoisonner et de détruire la vie de tant de gens.

La première chose qui m'aida à me sentir mieux, ce jour-là, fut l'idée que Michael Sword avait planifié de longue date chaque détail de sa vengeance, comme en témoignait ce qui était arrivé à Baker Street. Notre intervention n'y avait rien changé, mais au moins avait-elle permis qu'Elijah Underwood garde la vie sauve, un homme brillant qui, en perdant l'esprit, avait déjà payé cher la trahison de son ami Sword. Quelques jours plus tard, le malheureux fut retrouvé tremblant de peur et à moitié hébété dans une forêt du Cambridgeshire. Et ce fut ainsi que le rideau tomba, une fois pour toutes, sur cette histoire.

Quand je me rendis dans la salle à manger, je découvris que Papa et Horatio étaient sortis faire d'ultimes achats de Noël. Comme Maman n'était plus là, Leopold faisait tout son possible pour que rien ne nous manque en ce jour si particulier.

Sur la table m'attendait un joli paquet, confectionné avec du papier rouge et or et accompagné d'une enveloppe sur laquelle figurait mon nom. Je reconnus tout de suite l'écriture de ma mère, Sophie von Klemnitz. J'emportai le cadeau au salon et le déposai sous l'arbre de Noël, puis me pelotonnai dans un fauteuil, face à la cheminée, et ouvris la lettre. Sophie commençait par me présenter

ses vœux, puis me donnait des nouvelles de sa vie, toujours aussi riche en déplacements. Dans les volutes de son écriture semblait s'exprimer la nature même de celle qui m'avait donné le jour : vive, exubérante, avec un sens de l'humour débridé et un don de l'observation suraigu. Plus d'une fois, je ris de l'esprit avec lequel Sophie évoquait telle ou telle situation, dépeinte avec une légèreté et une élégance incomparables.

Enfin, la lettre se terminait sur une note nettement plus sentimentale : ma mère m'assurait qu'elle pensait à moi tous les jours et que je lui manquais terriblement. La distance qui nous séparait ne visait qu'à me protéger, me rappelait-elle, comme elle l'avait déjà fait tant de fois. Et, si je souhaitais lui faire un cadeau pour Noël, tout ce qu'elle désirait était que je lui promette d'essayer de la comprendre sans la juger trop durement, quand je serais plus grande.

À bientôt, peut-être plus tôt que tu ne le crois ! avait-elle écrit en *post-scriptum*.

Quelle bonne nouvelle ! pensai-je. J'avais eu une réaction vraiment bête quand Papa m'avait proposé de l'inviter. Si j'avais pu remonter le temps, je lui aurais répondu autrement. Heureusement, le fait de savoir que nous nous reverrions sous peu me réconforta.

Dès lors, quand vint l'heure de me rendre au rendez-vous convenu avec mes amis, mon état d'esprit était nettement plus serein.

Dès que M. Nelson fut rentré de ses emplettes avec Papa, il m'accompagna en fiacre jusqu'à Carnaby Street, la rue où se trouvait la *Shackleton Coffee House*. Mais à la différence des autres fois, il descendit de la voiture avec moi et entra dans le café à mes côtés.

À sa vue, mes amis bondirent sur leurs pieds, un brin alarmés. Marchant vers eux, mon ange gardien sourit pour les tranquilliser.

– J'aimerais pouvoir vous offrir un peu de plomb à mettre dans vos cervelles, mais je sais d'expérience qu'on ne l'acquiert que particule après particule, en vieillissant... Je vous propose donc une simple poignée de main et mes meilleurs vœux !

– Joyeux Noël à vous aussi ! répliquèrent Arsène et Sherlock en serrant sa grande main.

Quand mon majordome fut parti, je me dirigeai vers notre table habituelle, prête à commander un somptueux chocolat chaud, mais mes amis restèrent où ils étaient.

– Surprise ! s'exclama Lupin quand je le regardai d'un air interrogateur. J'ai trouvé quelques pièces de menue monnaie dans le manteau de M. Papon et j'ai pensé...

Avant même qu'il n'ait le temps de finir, je lui rappelai la décision que nous avions prise, d'un commun accord, quelques semaines plus tôt :

- Je me trompe ou on avait dit « pas de cadeaux cette année » ?
- Ce n'est pas vraiment un cadeau, gloussa-t-il. Plutôt une invitation à... une promenade récréative !
- Dans ce cas, allons-y ! répliqua Sherlock, amusé par cette trouvaille.

Passablement intriguée moi aussi, je suivis mes amis à l'extérieur.

Lupin nous mena à un fiacre et pria le cocher de nous conduire à Hyde Park.

– Je suis content que tu aies rompu notre pacte en premier, Arsène, dit Sherlock dès que la voiture partit. Car j'ai moi aussi un petit quelque chose pour vous !

– Quoi ?! Franchement, vous exagérez ! protestai-je.

– Pas de panique, Irene ! Mon cadeau est, lui aussi, assez particulier. Pas de ceux qui se touchent ou se mangent, sauf à le considérer comme un peu de nourriture pour l'esprit... précisa Sherlock en pointant l'index vers son front.

– Si tu veux mon avis, Irene, ça sent l'arnaque ! plaisanta Lupin. Mais un cadeau étant un cadeau... crache le morceau !

J'insistai à mon tour pour que Sherlock nous en dise plus.

– Vous vous rappelez ce qu'a répondu Sword quand nous lui avons demandé pourquoi il avait utilisé le symbole d'Horus ? nous demanda-t-il.

Le malheureux assassin avait prononcé une phrase si énigmatique que je ne l'avais pas oubliée.

– « Dans mon début réside ma fin. »

– J'ai tourné et retourné ces mots dans ma tête jusque tard dans la nuit. Puis, enfin, j'ai compris.

– Compris quoi, s'il te plaît ?

– Que Sword a choisi l'œil d'Horus pour une raison qui n'a rien à voir avec l'Égypte ancienne. Horus n'était rien d'autre que l'annonce de son programme. Ceux dont la vie devait prendre *fin* par sa main formaient une liste bien précise, dont l'ordre était indiqué par le *début* du nom de la victime, autrement dit son initiale. Résultat : un acronyme ! H pour Hawthorne, O pour Ottemans, R pour Rountree, U pour Underwood et S pour Sword.

– Horus ! m'écriai-je en même temps qu'Arsène.

– Exact, joyeux Noël à vous ! s'esclaffa Sherlock en savourant nos airs surpris.

Quelques instants plus tard, nous arrivâmes à Marble Arch, située dans le coin nord-est de Hyde Park. Nous mêmes pied à terre et Lupin nous entraîna le long d'un sentier assez large menant à un espace dégagé où étaient regroupées diverses baraques et

attractions formant une modeste foire de Noël. Tandis que nous nous frayions un chemin au milieu de la foule, dans un air froid où l'odeur des pommes d'amour se mêlait à celle des beignets et des marrons chauds, Arsène nous révéla enfin notre destination : une stupide construction en carton-pâte et bois coloré représentant (très approximativement) le sphinx de Gizeh.

À sa vue, nous éclatâmes de rire.

– Comme ces derniers temps tout semblait nous ramener à l'Égypte, je me suis dit que c'était l'endroit idéal, ou tout au moins le plus amusant pour célébrer la fin de cette enquête !

Sherlock et moi ne pûmes que lui donner raison et, après que Lupin eut payé les deux pence du prix des entrées, nous assistâmes à un spectacle donné par des prestidigitateurs, des clowns et des jongleurs. Peut-être parce que les artistes n'étaient pas très bons, nous nous amusâmes comme des fous. Après quoi, nous sortîmes et nous dirigeâmes vers un kiosque où l'on vendait des marrons chauds, dont nous achetâmes un généreux cornet.

Pendant que nous grignotions notre en-cas, Lupin désigna quelque chose au-dessus de nos têtes.

– Eh, regardez !

Il s'agissait d'une couronne de gui suspendue à un tronc d'arbre.

– Vous connaissez la tradition...

Comme le voulait l'usage, nous échangeâmes des bises simples et joyeuses (rien de plus) comme s'en font les amis pour se souhaiter de bonnes fêtes.

Alors que nous nous apprêtions à laisser derrière nous cet étrange coin de Hyde Park, dont je me souviens aujourd'hui encore avec une grande tendresse, je remarquai, parmi les diverses attractions, une diseuse de bonne aventure déguisée en pythie, autrement dit en prêtresse de l'Antiquité. En échange d'un penny, la

vieille dame, vêtue d'une tunique violette et parée de dizaines de colliers et bracelets de pacotille, vous délivrait un oracle enroulé dans un petit cylindre en papier coloré.

Sans prendre le temps de réfléchir, je lui en achetai trois que je répartis entre nous.

– À ouvrir ce soir ! proposai-je. Qui sait si la pythie n'aura pas quelque chose d'intéressant à nous apprendre...

Tout magique qu'il était, cet après-midi de rire, de rencontre avec un sphinx et de marrons chauds se termina et nous dûmes remonter dans un fiacre pour rentrer chacun chez soi.

Lupin ayant insisté pour payer cette nouvelle course, la voiture se rendit d'abord à l'adresse de Sherlock. Quand vint mon tour de descendre, Arsène posa sa main sur la mienne et laissa échapper le plus long soupir que j'avais jamais entendu sortir de sa bouche.

– Je ne voudrais pas gâcher ton Noël, mais j'ai quelque chose à te dire...

Que se passe-t-il ? m'alarmai-je soudain. *Ce garçon à la mine grave et affligée est-il bien mon ami Arsène ?*

Puis j'eus une illumination : en un clin d'œil, ce qu'on appelle l'« intuition féminine » me renseigna et j'éclatai de rire.

– Eh bien, comme amie, on a vu mieux ! s'indigna Lupin. Je m'apprête à te faire un aveu et toi, tu me ris au visage !

– Désolée... Excuse-moi, Arsène, murmurai-je en faisant de mon mieux pour me calmer. J'ai réagi comme ça, parce que... je sais déjà ce que tu vas me dire.

– Vraiment ?

– Mais oui ! Tu ne comptes pas accepter le travail que t'a proposé mon père.

Les yeux de mon ami s'agrandirent, sa bouche s'entrouvrit pour essayer d'articuler quelque chose, mais aucun son n'en sortit.

Cette fois, ce fut moi qui posai ma main sur la sienne.

– Ne t'inquiète pas. C'est très clair, à présent ! Comme toute bonne amie, mon premier réflexe a été d'essayer de t'aider à ne plus t'attirer d'ennuis, jusqu'à ce que je comprenne que... sans ses ennuis, Arsène Lupin ne serait plus Arsène Lupin !

Enfin, la gravité de mon ami se dissipa, cédant la place à un grand éclat de rire. Un rire gai et sans la moindre retenue, dont je me souviens encore aujourd'hui.

– Si c'est vrai, sans ses ennuis, même Irene Adler ne serait plus Irene Adler !

– Touché ! reconnus-je.

Au même instant, je vis M. Nelson pointer le nez hors de la maison et regarder à gauche et à droite d'un air préoccupé. Il était tard et on m'attendait pour le dîner du 24 décembre.

– Je dois y aller, mon cher ! Alors... joyeux Noël !

Avant de quitter mon ami, je me penchai brièvement sur lui et, à sa grande surprise, effleurai ses lèvres du bout des miennes. Ce baiser était moins innocent que ceux que nous avions échangés sous le gui, mais c'était celui que mon cœur capricieux me dictait en cet instant.

Puis je descendis, m'élançai vers la maison et la voiture se mit en mouvement. Lupin se pencha à la fenêtre et, pendant qu'il agitait son chapeau, le froid vent du soir ébouriffa ses cheveux.

– Joyeux Noël à toi aussi, Irene !

Je lui souris et rentrai chez moi. J'étais de bonne humeur et me réjouissais de la soirée que je m'apprêtais à passer en compagnie de Papa.

Comme l'heure était aux réjouissances, le regard réprobateur dont j'écopai de la part d'Horatio pour mon léger retard se tempéra vite d'un sourire.

Papa, quant à lui, s'était surpassé : pour que l'atmosphère festive que créait habituellement ma mère avec force ornements et décosations ne nous manque pas, Leopold avait acheté des bougies, des guirlandes en tous genres et des petites poupées en chiffon rouge fabriquées en Poméranie, qui lui rappelaient son enfance.

Le tout couronné par l'un des dîners les plus mémorables de Mlle Fowler : huîtres et éperlans frits, suivis d'une oie à la sauge, puis de *mince pies* et de *Christmas pudding*. Bousculant les conventions (avec mon approbation pleine et entière), mon père invita Horatio et notre cuisinière à déguster leur dessert avec nous avant de trinquer avec un verre de porto.

Après le dîner, à nouveau seuls, Papa et moi déballâmes nos cadeaux : Leopold fut très content de la pipe courbe (en bruyère et de fabrication irlandaise) que je lui avais trouvée, tout comme j'adorai l'étole en renard qu'il avait choisie pour moi et le splendide bracelet en opale envoyé par Sophie.

Sophie qui revint dans la conversation, ce soir-là.

Quand mes rires commencèrent à se mêler de bâillements, Papa se pencha vers moi, depuis le fauteuil où il était assis, au coin du feu, et laissa échapper un long soupir.

– Irene, cela fait un moment que je tourne autour du pot, dit-il en me regardant. Mais il y a une chose dont je dois te parler.

Je ne pus m'empêcher de sourire : pour la seconde fois ce soir-là, quelqu'un m'annonçait, l'air soucieux, qu'il avait quelque chose à me dire. Mais dans le cas de Papa, je n'avais pas la moindre idée de ce dont il s'agissait.

– Tu te rappelles le jour où je t'ai parlé de l'éventualité d'inviter Mme von Klemnitz pour le Nouvel An ?

– Bien sûr, Papa, et...

— Laisse-moi finir, Irene. Sache que ce n'est plus une éventualité... Je l'ai fait. J'ai réservé une table à la soirée dansante de l'hôtel *Claridge* et proposé à notre amie de se joindre à nous. Je sais ce que tu en penses, mais... ce qui est fait est fait ! conclut-il en écartant les bras.

La position idéale pour que je le serre dans les miens.

— C'est une excellente nouvelle ! Et l'occasion de t'apprendre que tu ne dois pas prendre au mot tout ce que je dis... Il arrive que les jeunes filles soient mal lunées, tu sais !

Papa se laissa aller contre le dossier de son fauteuil en riant, l'air si détendu que je mesurai à quel point il se sentait soulagé.

Après lui avoir souhaité pour la dernière fois un très bon Noël, je montai dans ma chambre, pressée de me glisser sous mes couvertures.

En me déshabillant, je mis la main dans la poche de ma veste et retrouvai le cylindre en papier doré contenant l'oracle de la pythie, que j'avais complètement oublié.

Je l'ouvris, dépliai la prédiction et l'approchai de la lumière.

Rarement, notre avenir est tel que nous l'imaginons, était-il écrit.

Bel effet dramatique, dommage que la phrase n'ait pas grand sens ! estimai-je en poussant un dernier et spectaculaire bâillement.

Mais, à l'inverse de ce que je croyais, celle-ci n'était pas entièrement dénuée de vérité, comme les mois à venir se chargerait de me l'apprendre.

Table des matières

Titre

Copyright

1 - UN CADEAU MACABRE

2 - UNE VISITE AU MUSÉE

3 - UNE ÉTRANGE CÉRÉMONIE

4 - DEUX VIEILLES CONNAISSANCES

5 - QUELQUE CHOSE COMME UN DÉFI

6 - LE BAVARD M. CAVENDISH

7 - TRACAS ET MYSTÈRE

8 - LE CHARME DE LA MER EN HIVER

9 - UNE LETTRE D'AMSTERDAM

10 - LES SOUVENIRS DU LYNX

11 - L'ŒIL D'HORUS

12 - L'OMBRE DE LA FOLIE

13 - UN MYSTÉRIEUX MESSAGE

14 - UNE SORTIE CULTURELLE (MAIS PAS TROP)

15 - ILLUMINATION !

16 - UNE HISTOIRE TERRIBLE

17 - DANS MON DÉBUT RÉSIDE MA FIN